

Robin Hood, ou La forêt de Sherwood

Thomas Love Peacock

Thomas Love Peacock

Robin Hood, ou La forêt de Sherwood

roman historique par l'auteur d'*Headlong Hall*, traduit de l'anglais par Mme Daring

Traduction par Mme Daring.
s. n., 1826.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.



L'intention de l'auteur de cet ouvrage a été d'imiter en même temps sir Walter Scott et notre Rabelais. Il est sans doute inférieur à tous deux ; mais souvent ses tableaux ne manquent ni d'originalité ni de force, et ses saillies sont toujours plaisantes. Quelquefois, il faut l'avouer, sa gaîté, comme celle du curé de Meudon, se change en bouffonnerie. C'est ce qui doit excuser, au reste, ce qu'il y a d'immoral dans le plan de cet ouvrage ; rien n'y est traité sérieusement. Robin Hood et sa reine ne dogmatisent point comme le *Moor* de Schiller, et comme *Jean Sbogar*. L'auteur ne prétend pas que nous devions nous faire brigands, mais il compare perpétuellement la vie des bois à celle des cours, certains brigands à certains autres : voilà tout. C'est un texte à la satire, non pas une déclamation anti-sociale : enfin, pour me servir d'une expression de frère Jean des Entommeures, type de frère Tuck, *ce n'est pas matière de bréviaire*.

Nous avons cru devoir au public ce petit avertissement, parce qu'il est certains principes qu'à notre avis il ne faut jamais attaquer, même dans les romans ; car si les grands littérateurs peuvent se contenter d'une conscience littéraire, ce n'est pas la peine, pour un traducteur, d'échanger sa réputation de probité contre celle de médiocre écrivain.

Le même esprit de bonne foi nous fait avertir le public que les derniers chapitres de ce roman ont été écrits avant la publication du célèbre roman

d'*Ivanhoë*. C'est un avertissement que nous croyons aussi devoir à l'auteur.

Nous devons encore nous excuser de la fin de cet ouvrage, et d'avoir, en arrachant Robin Hood à ses bois, fait mentir toutes les traditions anglaises, ou plutôt notre roman. Mais nous dirons en confidence au public, que nous avons achevé la traduction de Robin Hood avant d'avoir lu cette fameuse histoire où M. Thierry force tant de gens à abdiquer leurs noms, et tant d'erreurs à s'évanouir. Et si nous savions que Richard était Normand, nous ne nous doutions pas que Robin fût Saxon. Sans cela, nous n'aurions pas manqué de faire de la troupe de Robin Hood une guérilla ; et l'on aurait pu croire alors que ce roman était la véritable histoire de Mina et de quelque vierge espagnole courant avec lui les grands chemins, ce qui en aurait assuré le succès. Mais nous avons voulu montrer à M. Thierry que nous résisterions à cette manie qu'ont maintenant les savans de son espèce, de tuer la vérité historique des poètes et des romanciers. Enfin, la Marie Stuart de Schiller n'est plus vraie ; et voilà ces malicieux historiens qui prouvent clairement que cette prétendue vérité historique n'est vérité que tant qu'il n'est pas prouvé qu'elle est mensonge ; comme les Anglais, qui ne sont libres que parce qu'ils croient l'être. Et cependant... mais il est étrange que quand on cause avec le public on ne puisse jamais en finir.

Novembre 1826.

ROBIN HOOD

OU

LA FORÊT DE SHERWOOD.

 Séparateur

CHAPITRE PREMIER.

Now come ye for peace here, or
come ye for war ?

SCOTT.

« Maintenant venez-vous ici pour la
paix, ou venez-vous pour la guerre ? »

« Il est étrange, dit le baron, que le comte, pour se marier, vienne en équipage de guerre. »

Voilà ce que disait le seigneur d'Arlingford, père de la belle Mathilde, en voyant s'avancer son gendre futur dans la chapelle de l'abbaye de Sherwood revêtu de ses armes. C'était le noble Robert Fitz-Ootz, comte de Locksley. Il s'était fait assez long-temps attendre. L'abbé du couvent et ses moines en avaient été surpris. Mais ce retard inattendu n'avait point élevé de fâcheux soupçons dans l'esprit de la jeune épouse ; et sa confiance dans son amant, la certitude où elle était qu'il ne trahirait ni son amour, ni son honneur, n'avaient laissé régner dans son ame que la crainte seule qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur.

Les portes de l'église étaient ouvertes. Comme elle écoutait attentivement, et tournait ses regards inquiets vers le sentier qui tournait autour de la montagne, ce fut elle qui la première entendit le bruit éloigné des pas des chevaux, et qui vit paraître le cortège du comte. Tous les yeux furent bientôt

frappés par l'éblouissante blancheur des plumes qui flottaient sur les casques, et par l'éclat des armes qui reflétaient la lumière.

Le comte, qu'une course trop rapide laissait à peine respirer, s'avança vers l'heureuse Mathilde. Elle l'accueillit avec un doux sourire ; le baron voulut l'interroger, mais l'orgue et les chants des moines ne permirent pas au seigneur d'Arlingford de se faire entendre de Robert.

Bientôt l'abbé entonna les antiennes : son chant était remarquable par un son nasillard, attribut particulier de la musique canonique, et sa voix paraissait, sous ce rapport, la plus mystique du couvent. Il n'avait pas encore eu le temps de déployer toutes les ressources de l'instrument mélodieux dont la nature l'avait doué, lorsqu'un bruit subit fit tourner toutes les têtes du côté de la porte d'entrée ; un bataillon d'hommes armés s'y présentait.

Semblable au bruissement de la mer qui se retire après avoir inondé ses rivages, le chant de l'abbé s'abaissa par degrés. Les sons pleins et sonores des chœurs devinrent si chevrotans, qu'ils furent changés en trilles, en cadences de doubles croches, inconnues au lutrin, et contraires à toutes les règles de la psalmodie. Le souffleur de l'orgue voulut voir ce qui se passait dans l'église : d'une main il entr'ouvrait le rideau, et de l'autre, il continuait à faire agir les soufflets de l'orgue, mais la curiosité et la peur le frappèrent d'immobilité, tandis que l'organiste, attaché seul à son exécution, frappait en vain à coups redoublés sur les touches devenues muettes. L'inspiration musicale l'abandonna, et, furieux, il se disposa à jeter un livre de musique à la tête du négligent souffleur. Son bras était levé ; le livre allait être lancé, quand les armes tombèrent de ses mains à la vue de la scène qui se passait au-dessous de lui ; car les soldats entraient dans l'église. Leurs bottines de fer faisaient résonner les pavés, et l'écho des longues voûtes de l'église répétait ce bruit effrayant. Le chef de la troupe s'avança près de l'autel ; il se plaça en face du célébrant entre Mathilde et le comte, et tous quatre restaient si immobiles, qu'on aurait pu les prendre pour quatre statues. Enfin le commandant dit d'une voix solennelle :

« Au nom du roi Henry, je m'oppose à ce mariage, et j'arrête le comte Robert d'Huntingdon, que je déclare un traître. » Puis il plaça son épée entre les deux amans, comme signe de l'opposition du pouvoir royal.

Le comte tira vivement la sienne, et d'un coup violent fit tomber l'épée du chef, puis il entourra Mathilde de son bras gauche, tandis que du droit, il tenait son glaive levé devant elle. Les hommes de sa suite se pressèrent autour de lui avec leurs épées nues, déterminés à mourir en le défendant. Se confiant dans la supériorité du nombre, les ennemis les laissèrent avancer, et l'abbé profita de cette trêve d'un instant pour leur adresser quelques paroles de paix.

« Mes enfans, dit-il, si vous désirez vous couper la gorge, au nom de la sainte église, amie de la tranquillité, au nom de la charité qu'elle commande, que ce soit hors de cette enceinte !

— Douce Mathilde, dit le comte, est-ce aux titres et à la fortune que je dois votre foi ; ou vous êtes-vous donnée librement et avec amour à Robert Fitz-Ootz qui n'a maintenant à vous offrir que sa tendresse ?

— Je ne me suis donnée ni au comte ni à ses richesses, répondit Mathilde avec fermeté, mais à Robert Fitz-Ootz, et à son amour qui m'est plus cher que ses trésors.

— Je l'espérais ainsi, dit son amant, ravi de ce qu'il venait d'entendre. Chère Mathilde, quoique la cérémonie ne soit pas achevée, nous n'en sommes pas moins unis aux yeux de ma sainte patronne, Notre-Dame, qui nous protégera. — Lord Fitz-Water, je vous confie encore votre fille. — Douce amie, il faut nous séparer, mais bientôt nous serons réunis sous un ciel plus serein. Que ce baiser soit le sceau et le gage de notre union et de notre fidélité. » Il dit, et ses lèvres pressèrent celles de son amante ; il la plaça ensuite dans les bras de son père, dont toute la contenance annonçait la colère, quoiqu'il s'efforçât de dissimuler.

Le comte, déterminé à s'ouvrir un passage à travers les soldats du roi, fit un signe aux siens, qui tombèrent avec fureur sur les ennemis. Ceux-ci qui s'attendaient à cette attaque, étaient disposés à la bien recevoir, et les deux partis se battirent en désespérés.

À ce terrible spectacle, quelques-unes des femmes de Mathilde poussèrent des cris, mais aucune ne s'évanouit ; car dans ce temps, l'évanouissement n'était pas autant à la mode que dans le siècle plus raffiné où nous vivons.

Les dames alors, au lieu de s'éveiller à midi, et de déjeuner avec des gâteaux et du thé, préféraient des biftecs et de la bière, et se levaient avec le soleil. Mathilde même, la douce et tendre Mathilde aurait combattu près de son amant, et se serait jetée dans la mêlée, si son père plus prudent ne l'eût retenue dans le sanctuaire.

Les soldats du comte lancèrent une nuée de flèches vers la porte occupée par les ennemis. L'une d'elles, en passant, frisa l'oreille de l'abbé qui fut saisi d'une peur horrible : le bon père était loin d'ambitionner l'honneur d'être placé parmi les saints martyrs. Il essaya de sortir en toute hâte de la chapelle, mais il y avait si long-temps qu'il n'avait couru ! ses jambes courtes et grosses s'embarrassaient dans sa robe de cérémonie, et son énorme embonpoint l'empêchait de voir à ses pieds, et s'opposait à ce qu'il pût marcher à grands pas. Ses petits yeux bleus-gris sortaient de leur orbite ; rouge, essoufflé, hors d'haleine, il pouvait à peine s'écrier : « ô sacrilège, ô sacrilège ! »

Cependant sa marche devint encore plus pénible, car, entraînés par son exemple, tous ses moines le suivirent ; ils marchaient sur la robe, et même sur les talons de leur abbé, et cette colonne de moines, pressés les uns sur les autres, ressemblait à ces trombes errantes dans l'air, ou à ces essaims de moucheron si entassés qu'ils ne présentent plus qu'une masse opaque à la vue. L'abbé, pressé par eux, gardait avec peine l'équilibre ; il faisait enfin un nouvel et dernier effort pour arriver plus vite, quand son pied gros et court rencontra le pied vigoureux d'un autre moine ; ce choc inattendu renversa rudement le bon père, qui tomba étendu sur la petite porte placée entre la chapelle et l'abbaye. Comme il était la base de la colonne, et que par sa chute elle manqua d'un point d'appui, tout l'édifice s'écroula, et la pierre fondamentale fut ensevelie sous les débris : les moines tombèrent sur le malheureux abbé, les uns sur les autres, et s'élevaient en pyramide, tandis que leurs plaintes et leurs invocations à tous les saints du paradis se faisaient entendre au milieu du tumulte. Le choc des épées, le son des boucliers, le fracas des casques, le sifflement des flèches, les gémissements des femmes éperdues, les cris des soldats et ceux des paysans qui étaient accourus en foule pour assister au mariage, causaient un horrible vacarme.

Un moine d'une taille gigantesque était resté seul insensible à l'ardeur des combattants et aux terreurs de ses confrères ; il observait avec une contenance calme et assurée les scènes sanglantes qui l'entouraient, et ses deux bras croisés sur sa poitrine offraient le signe d'une paisible neutralité.

Le comte était parvenu à s'ouvrir au milieu de la mêlée le chemin de la porte de la chapelle ; il en sortit, grâce à ses archers qui le couvrirent de leurs corps, et sur-le-champ sauta en selle, et donna de l'éperon à son cheval. Il arriva sur une éminence où, rangeant ses hommes autour de lui, il changea son épée contre un arc et des flèches avec lesquelles il fit un tel ravage au milieu de ceux qui le poursuivaient, qu'ils sentirent, à mesure que leur ardeur belliqueuse se refroidissait, augmenter le désir de goûter le bon vin de l'abbaye. Ils se retirèrent, et abandonnèrent sans honte et sans regret le champ de bataille pour l'office et pour la cave du couvent, et ils se saisirent, non de la personne du comte, mais de toute la venaison des bons pères qui en étaient amplement pourvus. Au lieu du sang des ennemis le vin coulait à grands flots. Cependant, en hôtes civils et bien appris, avant de s'escrimer ainsi, ils avaient déblayé la petite porte de la chapelle du monceau de moines qui l'obstruait. Ce ne fut pas sans peine qu'ils remirent le gros abbé sur ses deux jambes.

Si des hommes de guerre éprouvaient le besoin de se reposer d'un combat si facilement terminé, que devait-ce être de paisibles cénobites peu habitués au tumulte de la guerre, et auxquels la crainte avait fait perdre une si grande quantité d'esprits vitaux, qu'une réfection extraordinaire devenait pour eux de nécessité absolue ? Aussi combien fut rapide le mouvement d'une large coupe tantôt pleine, tantôt vide qui passa de mains en mains, de bouche en bouche, et dont les évolutions durèrent sans relâche depuis le matin jusqu'à la nuit ! moines et guerriers, tous retrouvèrent au fond du verre le courage et la gaieté.

Pendant le repas, sir Ralph de Montfaucon fut interrogé sur la nature des différends qui existaient entre le roi et le comte.

« La première offense dont se plaint le roi, répondit sir Ralph, est la violation des privilèges royaux pour la chasse aux bêtes fauves ; en dépit et au mépris de toutes les remontrances et des ordres du roi, le comte les chasse et les poursuit sans relâche, et c'est ainsi qu'il brave l'autorité

royale, à laquelle même il oppose une résistance armée. Ajoutez à ces méfaits le refus obstiné du paiement de certaines redevances à l'abbé de Duncaster ; il s'est par là déclaré lui-même l'ennemi de l'état et de l'église, et combien cet exemple ne doit-il pas nous apprendre à être modérés dans les goûts les plus innocens ! Des démarches aussi criminelles n'ont pris leur origine que dans la passion effrénée du comte pour la chasse, passion qui ne peut s'expliquer que par celle de la venaison. »

En prononçant cette petite moralité, sir Ralph s'emparait de la moitié d'un pâté de chevreuil.

« Ah ! l'odieux personnage, dit un gros petit moine au teint rouge et reluisant ; et il saisit le reste du chevreuil que sir Ralph avait attaqué.

— Le comte est un digne pair et le meilleur tireur d'Angleterre, dit le frère dont nous avons fait remarquer la ferme contenance au moment du combat.

— C'est un crime d'état bien conditionné, frère Michel, dit le petit moine, d'appeler *digne pair* un indigne rebelle.

— À ta santé, dit d'un ton insouciant frère Michel. »

Le petit moine se prit à rire, et remplit sa coupe jusqu'au bord.

« Il n'y a pas dans toute l'Angleterre, ajouta le frère Michel, un seul archer qui tire de l'arc aussi bien que lui.

— Ne parlez point d'arc ni de flèches, dit l'abbé, qui entendait encore résonner à ses oreilles le trait qui avait passé si près de sa tête vénérable ; nous, soutiens et conservateurs de la chrétienté, nous ne devons nous occuper d'aucun instrument destructeur.

— Quoi qu'il en soit, dit sir Ralph, de ce moment le comte est mis hors la loi.

— Tant pis pour la loi, dit frère Michel ; la loi aura plus à souffrir de lui, que lui de la loi. Il prendra plus de venaison que jamais, et peut-être même chassera-t-il d'autre gibier... ; Je sais ce que je dis ; mais il suffit, buvons.

— Quel autre gibier ? demanda le petit moine. J'espère qu'il ne viendra pas sur nos terres pour tirer nos perdrix.

— Il n'osera, petit frère, il n'osera ! Et moi je vous dis qu'il les tirera à votre barbe, et dès le jeudi les truites seront pêchées. À votre santé, petit frère.

— Le barbare nous affamerait un vendredi !

— Tranquillisez-vous, petit frère ; ce n'est point de ce gibier que je veux parler.

— Sûrement, mon fils, dit l'abbé, vous ne voudriez pas insinuer que le noble comte pourrait devenir un brigand.

— Comte ou non, il faut qu'un homme vive. Si la loi prend ses revenus et ses terres sans son consentement, il prendra ses revenus et ses terres sans le consentement de la loi : c'est la *lex talionis*.

— En vérité, dit sir Ralph, je plains sa jeune fiancée, car elle semble très éprise de ce dangereux vagabond.

— Elle est donc folle, dit le petit frère.

— Qu'elle est loin de la folie, s'écria frère Michel : beauté, grâce, esprit, bon sens, discrétion, adresse, science et valeur, elle a tout en partage.

— Science et valeur, répéta le petit moine ; que peut avoir une personne de son sexe à démêler avec la science, et qui jamais entendit vanter la valeur d'une femme ? Bonté, indulgence, douceur, affabilité, modestie, obéissance à son mari, foi dans son confesseur, amour d'une vie sédentaire, voilà les vertus qui conviennent à une femme. Si l'on veut des talents, soit ; nous admettrons la broderie, nous tolérerons même la musique ; mais surtout nous demanderons qu'elle sache ordonner la table de manière à ce que les yeux soient aussi satisfaits que le goût, et qu'elle possède le discernement nécessaire pour y placer suivant les convenances les saints moines, les chevaliers et les écuyers. Nous voulons, en fait de science, qu'elle apprenne à conserver les légumes et les fruits ; qu'elle s'instruise de tous les secrets

de l'office et même de ceux de la cuisine, afin qu'elle n'ignore rien des détails si multipliés de la noble composition d'un bon dîner. Telle est la science dont une femme doit être ornée ; mais la valeur ? Qui jamais entendit parler de la valeur d'une femme ?

— Mathilde est tout à la fois, dit le frère Michel, fière et sublime comme l'aigle des montagnes, douce et tendre comme la tourterelle. Placée par son mérite au-dessus des éloges, on la voit seule l'ignorer et l'augmenter par sa modestie. Libérale envers tous, économe pour elle seule, elle est le soutien et l'ornement de la maison de son père : c'est la plus belle de ses colonnes, et la fleur la plus suave des fleurs de ses jardins. Elle a foi dans son confesseur autant que notre sainte religion le prescrit. Pour la broderie, c'est une Arachné, et pour le chant, une sirène.

Si vous avez quelque mémoire, ajouta le frère Michel, en s'adressant au petit moine, vous devez vous souvenir de son talent pour confire et pour conserver des fruits. Vous rappelez-vous ces confitures d'abricots qui vous donnèrent dernièrement une indigestion au château d'Arlingford ?

— Nommez-vous cela conserver, moi je l'appelle détruire ; si vous nommez cela confire, moi je l'appelle déconfire ; sans un miracle, j'étais perdu.

— Vous fûtes sauvé, non par miracle, mais par le vin de Canaries. Ce vin est le seul conservateur de la vie, le véritable *aurum potabile*, la panacée universelle pour guérir toutes les maladies, étancher toutes les soifs et prolonger la vie ; la vôtre, mon frère, fut sauvée par le vin de Canaries.

— En vérité, révérend père, dit sir Ralph, si la demoiselle a seulement la moitié des qualités que vous venez de décrire, c'est vraiment une merveille : j'avoue pourtant que je doute de sa valeur.

— N'en doutez pas, répondit le petit moine, elle sait tirer l'arc, et même jouer du bâton, ajouta-t-il en ricanant.

— Ce n'est que par amour pour la gloire, dit le frère Michel, qu'elle s'est rendue habile aux exercices réservés d'ordinaire aux hommes. Vous tomberiez dans une grande erreur si vous la confondiez avec ces femmes violentes, qui, privées de la douceur, attribut de leur sexe, ne savent

gouverner que par l'empportement, et qui se livrent à des transports de colère contre leurs serviteurs, si quelque accident imprévu dérange les babioles et les colifichets de leur toilette. Loin de là, Mathilde sait mêler au ton d'autorité cette grâce qui inspire l'obéissance et ne l'exige pas.

— Vous me donnez, dit sir Ralph, le plus grand désir de la connaître. Cette mauvaise tête de comte m'occupait tellement dans la chapelle, que j'ai pu à peine remarquer sa fiancée.

— Le comte est un digne pair, répéta le frère Michel.

— Son courage sera mis à l'épreuve, dit sir Ralph. Plus d'un courtisan a juré au roi de lui livrer le comte ou mort ou vif.

— Qu'il prenne garde alors aux ronces de la forêt :

Ronce et buisson armés d'épine
Déchirent la soie et l'hermine :
Le paysan et le guerrier
N'ont rien à craindre du halier ;
Mais qu'un riche seigneur, entouré de parures,
Évite les buissons, s'il craint les écorchures ;
Si près d'eux il veut approcher,
Ronce et buisson vont l'accrocher ;

Ronce et buisson armés d'épine
Déchirent la soie et l'hermine.

— Maudites soient vos chansons, mon fils, dit l'abbé ; on dirait que vous les gardez au fond de la coupe, et que, par une vieille habitude, elles en sortent dès que vous buvez.

— Je sais ce que je dis, répondit le frère Michel ; il y a quelquefois plus de sens dans une vieille chanson que dans une homélie nouvelle.

— Mon frère, dit sir Ralph, ou vous lancez au hasard des traits de raillerie, ou vous en savez sur les projets du comte plus qu'il ne convient à votre froc.

— Ah ! sir Ralph, mon froc ne doit répondre que pour mes péchés, et il est d'un drap si usé qu'il aura bien de la peine à les recouvrir ! Comment donc

irait-il se charger d'abriter ceux des autres ?

CHAPITRE II.

« Vray moyne si oncques en feut
depuis que le monde moynant
moyna de moynerie. »

RABELAIS.

Une forêt royale entourait le château d'Huntingdon, et depuis son enfance la chasse avait été la passion dominante du comte Robert, son possesseur. Il se croyait autant de droit sur les chevreuils du prince, que le lord Percy prétendait en avoir sur le gibier de lord Douglas, lors de la mémorable chasse de Cheviot.

On sait qu'à cette époque on observait avec sévérité les lois forestières, et que les rois d'Angleterre étaient très jaloux de leurs prérogatives ; mais les remontrances et les menaces furent perdues auprès du comte. Il déclara qu'il ne remercierait point saint Pierre si, tout en lui ouvrant le paradis, il lui commandait de laisser à la porte son arc et ses flèches.

Le roi jura par saint Botolphe, qu'il ferait repentir le comte de son audace, et il le somma de comparaître devant lui. Robert d'Huntingdon n'aurait pas été plus intimidé au milieu d'une cour dévouée à Henry qu'entouré de ses propres vassaux ; mais il préféra ne pas se déplacer, et ne fit aucune attention à l'ordre qu'il venait de recevoir. Le roi prit le parti de réduire le comte *vi et armis*.

Tandis que le pouvoir royal était armé contre Robert, la puissance ecclésiastique se déclarait aussi son ennemie, parce que l'abbé de Duncaster réclamait en vain et depuis longtemps le paiement des sommes qu'il lui avait prêtées. Les revenus du comte n'égalaien point sa générosité, et il avait fait, à différentes reprises des emprunts à l'abbé.

À cette époque, les abbés et les évêques ne se faisaient aucun scrupule d'être les plus grands usuriers du royaume. Selon eux, la fin sanctifiait les

moyens, et, quelque voie qu'on prît, elle leur paraissait toujours bonne lorsqu'elle enlevait les biens de la terre à de profanes laïcs qui pouvaient en abuser, pour les remettre entre des mains plus pures et plus saintes.

Le comte ne voulut ni acquitter ses dettes, ni consentir à la confiscation de ses biens ; fort du dévouement de ses vassaux, il résista aux deux autorités. Un pareil refus était alors considéré comme une véritable rébellion qui méritait la mort, tandis que dans notre siècle plus sage, on accorde à la noblesse le privilège de conserver ses terres, et de se moquer de ses créanciers.

Ainsi les ressentimens et les intérêts du roi et de l'abbé s'accordèrent pour déterminer la spoliation des biens du comte au profit de la couronne et de l'église. Henry était un prince prudent. Il évita d'attaquer le comte dans sa forteresse, et dépêcha un homme habile pour observer tous ses mouvemens, afin qu'il l'avertît de l'instant où le comte s'éloignerait de son château. Le bruit de son mariage avec l'héritière d'Arlingford s'était répandu, et l'on crut l'instant favorable pour s'emparer de lui.

Un jeune ambitieux, sir Ralph de Montfaucon saisit avec empressement la première occasion qu'il eût encore rencontrée de témoigner son zèle pour le service du roi, et de mériter ainsi sa faveur. Il entreprit d'arrêter le comte et de le livrer à Henry. Nous avons vu quel fut le résultat de cette entreprise hasardeuse, et comment le comte opposa une telle résistance aux gens du roi, qu'ils furent contraints de prendre la fuite à travers une nuée de flèches. Cette victoire fut proclamée *rébellion ouverte* par tous les courtisans.

Le lendemain de cette mémorable journée dont nous avons rendu compte dans le précédent chapitre, sir Ralph se disposa dès le matin à visiter le château d'Arlingford. Sa curiosité était vivement excitée par le portrait que le frère Michel avait fait de la belle Mathilde. Il prit pour prétexte de sa visite son désir de donner au baron, père de la fiancée, une explication satisfaisante sur les motifs qui avaient porté le monarque à s'opposer au mariage de sa fille.

Le frère Michel et le petit moine proposèrent à sir Ralph de lui servir de guides et d'introducteurs, et leur proposition fut acceptée. Ils partirent donc, et laissèrent à l'abbaye la suite du sire de Montfaucon.

Le chevalier montait un ardent coursier. Celui du frère Michel était un grand cheval noir dont le trot rude aurait à chaque pas désarçonné son cavalier, si celui-ci n'eût pas été presque aussi fort que sa monture. Le petit moine était assis sur une jument qui avait l'amble le plus doux. Elle lui ressemblait si bien par sa taille et par sa rotondité, qu'on aurait dit qu'elle avait été faite exprès pour celui qu'elle portait.

Ils marchaient sur le bord d'une rivière. Ce voisinage inspira au petit moine de longues dissertations sur les poissons. Il ne les considéra point pourtant sous le rapport de la science, mais sous celui de la gastronomie, et les truites furent particulièrement l'objet de ses observations. Il parla avec abondance et effusion, et s'étendit avec complaisance sur les qualités et les propriétés qui les distinguent entre elles ; on sait que les truites sont de différentes couleurs. Il désigna la nuance rouge comme le signe d'une incontestable supériorité.

Le chevalier s'étonnait de ce que les truites du lac avaient cet avantage, tandis que celles des rivières en étaient privées.

« Pourquoi, dit frère Michel, rechercherait-on la cause d'un fait, quand ce fait est attesté par un saint moine ?

— Je me garderai bien de disputer là-dessus, dit sir Ralph, puisque, dans tout ce qui appartient aux bonnes choses en ce monde et en l'autre, mes guides spirituels veulent bien se charger de penser pour moi.

— C'est être vraiment catholique, dit le frère Michel ; d'ailleurs notre petit frère est, en matière de truites, le plus fin connaisseur du monde. Il a observé et digéré le sujet au moins deux fois la semaine, durant trente-cinq ans environ ; jugez quelle expérience ! Sur ce point je lui cède la palme ; moi, je ne me connais qu'en venaison et en vin de Canaries. Cependant, puisque le petit frère ne peut vous dire pourquoi les truites du lac sont rouges, Je vais essayer de l'expliquer par une histoire qui peut être dite ou chantée :

*Origine de la couleur des truites du lac
de Kingsli-mère.*

Sur la plage d'un lac, et dolente et plaintive
Jadis une jeune beauté
Observait un combat sur la prochaine rive,
Le cœur inquiet, agité.

Son chevalier, frappé d'une atteinte mortelle,
Traverse avec effort les flots,
Et vient tomber mourant aux pieds de cette belle,
Dont la voix éclate en sanglots :

« Je veux à tes genoux étancher tes blessures,
Dit-elle, en les mouillant de pleurs.
— Plus d'amours, de combats, de jeux, ni d'aventures,
Dit l'amant, je sens que je meurs. »

Les échos du vallon, de la marche ennemie
Répandent le bruit autour d'eux :
« L'ennemi vient à nous ; hélas ! ma douce amie,
Il m'enlèverait à tes yeux.

Accorde à ton amant une mort plus heureuse ;
Que je sois pressé dans tes bras ;
Accorde un doux baiser à ma bouche amoureuse,
Et je bénirai mon trépas. »

Il reçoit un baiser sur ses lèvres livides,

Et voit les guerriers accourir :
« Viens, conduis ton amant ; et dans ces eaux limpides
Viens, dit-il, m'aider à mourir. »

Sur les sauvages bords du lac de Kingsli-mère,
Alors cette jeune beauté
Soutint son bien-aimé, sur la rouge bruyère,
Jusqu'au bord le plus escarpé.

De ce rocher fatal ils ont gravi la cime,
Les bras toujours entrelacés ;
Et tous deux, éperdus, s'élancent dans l'abîme...
Tous deux y tombent embrassés.

Tristes fruits de l'orgueil, l'ambition, la guerre,
Du tendre amour sont les fléaux ;
Et par eux opprimé, poursuivi sur la terre,
Il a fui dans le sein des eaux.

À travers le cristal de la plaine liquide,
On vit rougir ses habitants :
Le pourpre est épandu ; sur leur écaille humide
Jaillit le sang des deux amans.

— Voilà pourquoi, dit le frère Michel, les truites du lac sont rouges ; et c'est ainsi que du mal peut résulter un bien, puisque la mort violente de deux amans procure à un saint moine un mets délicat et succulent les vendredis. »

Ici le moine s'arrêta et montra à ses compagnons les tours du château d'Arlingford, dont on pouvait apercevoir le sommet. L'état de quiétude habituel au petit moine parut tout à coup se changer en trouble et en frayeur. Après quelques instans d'hésitation il tourna la bride de son cheval, et dit adieu à ses deux compagnons de route.

« Qu'y a-t-il donc, lui demanda le frère Michel ; quel vent souffle à présent sur vous ?

— Je n'aime point, dit le petit frère, les passe-temps de la douce Mathilde. Qui sait ? Dans ce moment même elle s'amuse peut-être à tendre son arc. Si l'arrivée de sir Ralph ne lui était pas agréable, elle pourrait de cette tour lui décocher une flèche. J'avoue qu'elle n'est pas tout-à-fait aussi habile qu'un archer, mais c'est une raison de plus pour que je m'éloigne, car elle pourrait viser le chevalier et le manquer, en même temps qu'elle m'atteindrait, moi qu'elle n'aurait pas visé.

— Prenez votre reliquaire, petit moine, et ne craignez rien.

— Moi, je veux craindre et craindre beaucoup ; la crainte est sœur de la prudence. Vous qui ne craignez rien, suivez cette route ; pour moi, voici la mienne. » Et le petit Pierre piqua sa monture, et rebroussa chemin avec autant d'ardeur que s'il avait été suivi d'une flèche.

« Cette Mathilde est donc une terrible femme ? dit sir Ralph.

— Son esprit et son caractère sont élevés, répondit le frère, mais ils sont en même temps ornés de grâce et de douceur. On peut comparer leur essor et leur puissance à ces vents d'été capables d'abaisser le sommet de l'arbre le plus élevé jusque dans la poussière, et qui cependant ne font qu'agiter doucement ses rameaux, rafraîchir de leur haleine parfumée son ombrage, et...

— Bon père, dit sir Ralph en riant, n'était votre sainteté, à la ferveur de vos éloges je vous croirais amoureux de la dame.

— Oui, je le suis, et peu m'importe qu'on le sache. Apprenez, M. le militaire, que je l'aime sans que l'honnêteté soit blessée. Je suis son amant seulement de cœur et d'esprit ; et si jamais elle devenait une dame errante, je voudrais être en même temps son directeur de conscience et son écuyer fidèle. Je serais alors l'église militante ; et quand le diable lui-même prendrait ma cuirasse pour enclume, soyez sûr qu'en sa présence il ne me ferait pas céder un pouce de terrain. Mais ce n'est pas moi qu'elle a choisi pour son chevalier, c'est Robert Fitz-Ootz, comte de Loksley et d'Huntingdon. Grace à vos soldats, l'église n'a pas encore béni leur union, mais l'honneur et l'amour ont reçu leurs sermens. Pour moi, je ne suis que le confesseur de Mathilde ; c'est moi qui la dirige dans la voie du salut. Ce n'est pas un voyage facile, et, croyez-moi, je ne dois pas la perdre un instant des yeux : il y a tant de fausses routes sur lesquelles les indications, les pierres de mille abondent, tandis qu'on en voit si peu sur le vrai chemin ! Quiconque y marche sans guide court grand risque de s'égarer et de ne jamais arriver à la maison de saint Pierre.

— Ce nom de Pierre, dit sir Ralph, me rappelle le petit moine et sa frayeur ; elle doit pourtant avoir quelque fondement.

— Aucun autre que le sentiment de la peur, qui semble inné dans notre frère, et faire partie de son être. À la vérité, Mathilde ne s'est pas montrée très docile aux réprimandes du bon père sur l'emploi de ses matinées qu'elle consacre à la chasse plutôt qu'aux matines.

Un jour il était ardent à la prêcher, elle rendit son éloquence muette en lançant une flèche au-dessus de sa tête. Il se mit à fuir de toutes ses petites jambes, et pendant plusieurs mois ne voulut point aller au château ; mais je croyais qu'il avait oublié cette espièglerie de Mathilde. Il faut avouer cependant que l'héritière d'Arlingford préfère les cris de sa meute aux voix de nos religieux, et le chant de l'alouette à celui des vêpres.

CHAPITRE III.

Inflamed wrath in glowing breast.

BUTLER.

« Ah ! c'était vraiment un homme
fort colère ! »

Quand le chevalier et le moine furent arrivés au château d'Arlingford, ils confièrent leurs chevaux aux gens de Mathilde, auprès de laquelle le moine était en grande faveur. On les introduisit dans un magnifique appartement, où ils trouvèrent le baron de Fitz-Water très sérieusement occupé devant une pièce de bœuf.

Le baron était un seigneur d'un caractère très fier et très impétueux. Il tirait son origine d'un de ces redoutables paladins qui étaient venus de Normandie en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant. Le jour de la bataille d'Hastings, son grand-père avait tué de sa propre main vingt-quatre cavaliers saxons, et c'était le même sang qui coulait dans les veines du baron. Les événemens du jour précédent avaient excité son indignation au plus haut degré, et elle se trouvait redoublée par la nécessité de différer sa vengeance.

Il était également irrité contre le comte d'Huntingdon qui l'avait ainsi compromis, et contre l'homme du roi qui avait eu l'audace de s'opposer au mariage. Il aurait volontiers tombé sur l'un et sur l'autre, mais il ne pouvait attaquer en même temps deux partis opposés. Il s'était donc déterminé à se venger du premier qui s'offrirait à ses coups, et ses vassaux étaient disposés à bien le seconder.

Au milieu des mécomptes de la journée précédente, le baron avait pourtant éprouvé la satisfaction d'être parvenu à retirer Mathilde du champ de bataille et de l'avoir ramenée avec lui.

À l'arrivée du baron et de sa fille à leur château, ils apprirent que celui du comte venait de tomber au pouvoir des troupes du roi, qui avaient profité de l'absence de l'amant de Mathilde, pour s'emparer de sa forteresse. Le baron en conclut que la cause du comte était désespérée.

Que les personnes qui ont eu l'occasion de voir un de leurs amis passer soudainement de la richesse à la pauvreté, jugent par leurs propres sentimens de ceux du baron, et combien le changement en fut subit : il

éprouva ce qu'éprouvent la plupart des hommes ; Robert ruiné lui parut un tout autre homme que le comte avec des richesses : il n'aperçut plus que ses défauts, et voulut exiger que sa fille le considérât sous le même point de vue ; mais il l'y trouva mal disposée. Il fut très irrité de la résistance et de l'obstination de Mathilde, qui voyait son amant d'un œil aussi favorable que lorsqu'il était riche et puissant.

Après une discussion assez vive entre le père et la fille, la jeune héritière d'Arlingford se retira dans son appartement, tandis que le baron se promenait dans le sien à grands pas. Sa colère était si forte qu'il oublia de souper, et que le jour parut avant que le sommeil eût calmé ses esprits. Un violent appétit produisit enfin une heureuse diversion, et détermina le baron à faire paraître devant lui les différens plats qui avaient été préparés pour le repas de noce.

Quand il aperçut le chevalier et le moine, il se leva comme l'ordonnait la politesse. Il s'avança même vers eux ; mais ses yeux étaient encore enflammés, et le couteau qu'il tenait à la main était d'une telle dimension, qu'on pouvait aisément le prendre pour un cimeterre. Sir Ralph hésita pour savoir s'il devait le saluer ou se mettre en garde. Cette incertitude du chevalier n'était-elle qu'une terreur panique ? On n'oserait le décider, car les annales du temps disent que l'amour de la vengeance, qui agitait l'âme du baron, manqua cette fois de lui faire violer les saintes lois de l'hospitalité.

Quoi qu'il en soit, après avoir salué fièrement le chevalier, il lui fit un signe pour l'inviter à s'asseoir. Quant au moine, sans attendre qu'on l'y invitât, il se plaça devant la table.

« Notre institution, dit-il, nous ordonne de prendre ce que la Providence nous présente », et sans un plus long préambule, il festoya gaîment une cruche de vin de Canaries. Le baron se décida à en offrir un verre au chevalier, et cependant ses regards annonçaient que la courtoisie et la colère se partageaient encore son cœur. Lui et sir Ralph se regardaient en silence. Le baron tantôt mordait ses lèvres, tantôt vidait sa coupe à longs traits, tandis que les yeux de sir Ralph erraient du baron au moine, pour observer l'un et pour interroger l'autre. Mais il ne put rien lire dans les regards du moine, dont toutes les facultés étaient fixées et réunies sur les mets dont il

était entouré. Le chevalier se décida à attendre sans dire mot que le baron rompit le premier le silence.

La colère et la faim du seigneur d'Arlingford se trouvant un peu calmées, il crut pouvoir se posséder assez pour entamer et soutenir la conversation avec modération et décence.

« Courtois chevalier, dit-il, et vous, saint moine, je présume que vous devez avoir avec moi quelque autre affaire que celle de manger mon dîné et de boire mon vin. S'il en est ainsi, j'attends avec patience que vous entriez en matière.

— Lord Fitz-Water, dit sir Ralph, l'obéissance que je dois à mon roi m'a rendu l'involontaire instrument de l'opposition apportée au mariage de la belle Mathilde. Je ne peux cependant regretter d'avoir mis obstacle à l'alliance de la noble héritière d'Arlingford avec un traître comme Robert.

— Je vous suis obligé, excessivement obligé, sir chevalier. Votre sollicitude pour ma fille est sans doute admirable, et même presque paternelle. Quelle bonté de venir ainsi au secours de mon inexpérience, et de mettre tant de zèle à vous mêler de ce qui ne vous concerne en rien ! Mais, à vous parler franchement, de la part d'un jeune homme et d'un étranger, tant de soins ne sont-ils pas assez déplacés pour devenir outrageans... ?

— Vous comprenez mal le chevalier, noble baron, dit le moine ; il ne cherche point à justifier son action, mais seulement à l'excuser. Personne ne peut nier qu'il n'ait fait un grand tort à lady Mathilde.

— Qu'appellez-vous *un grand tort* ? Voudriez-vous que ma fille devînt la femme d'un farouche oiseau de proie qui ne peut se passer de venaison ? Épousera-t-elle un dissipateur qui livre son bien aux serres d'autres oiseaux de proie appelés *moines* ? Il n'a pas assez d'esprit pour attraper du gibier sans se mettre en guerre avec le monarque, et il paie de sa ruine les repas qu'il donne à ses braconniers. Il vaudrait mieux jeter mon bien à la mer que de lui donner ma fille. Qu'entendez-vous donc, saint moine, par *grand tort* ?

— Eh ! bien, soyez content, le chevalier avait pour lui la raison et le bon droit.

— Le bon droit, dites-vous ; et quel autre que moi pouvait avoir des droits sur ma fille ? Quel droit avait un étranger de chasser son époux de la chapelle, de changer ainsi notre joie en douleur, et nous couvrir de honte aux yeux de nos vassaux, en présence des moines ? — Je vois, dit le frère, que, quoique le chevalier ait eu tous ses torts, il ne vous à fait aucun tort, ainsi, pourquoi le chicaner ?

— Je soutiendrais à la pointe de mon épée que sir Ralph n'avait aucun droit de s'opposer au mariage de ma fille, et qu'il doit convenir qu'il s'est rendu coupable d'un abus de pouvoir.

— Je n'en conviendrai point, dit le chevalier ; mon honneur s'oppose à un pareil aveu ; aucun homme sur la terre ne l'obtiendrait de moi ; mais, lord Fitz-Water, veuillez m'entendre :

Je fus chargé par le roi d'arrêter le comte d'Huntingdon. Je vins à la tête d'un détachement composé d'hommes d'élite, car je savais que le comte ne serait pas facile à réduire. Je profitai de ce qu'il était absent de son château pour en faire prendre possession au nom du roi, et je me postai en embuscade sur son chemin, pour me saisir de sa personne. Il paraît qu'il fut averti de mon dessein, puisqu'il se fit accompagner d'une troupe armée, et prit une route de traverse qui retarda sa marche, et le fit arriver à la chapelle plus tard que l'heure convenue. Fatigué de l'attendre inutilement, je me mis à sa recherche ; mais ce ne fut qu'au pied de l'autel que je pus le découvrir et l'atteindre. Cependant, sir baron, j'aurais laissé la cérémonie s'achever, si j'eusse pu présumer que vous ambitionniez pour votre fille le titre d'épouse d'un proscrit.

— Dussé-je fiancer ma fille au diable, qui aurait le droit, je vous le demande, de s'opposer à cette union ?

— Moi, dit le moine, car ma mission ici-bas est de faire renoncer au diable.

— Fais donc renoncer ma fille au comte, à ce démon incarné.

— Entreprendrai-je de faire remonter la Trent vers sa source ? Pourrais-je empêcher la flamme d'un foyer de s'élever ? Placerais-je la racine d'un arbre à son sommet ? Autant vaudrait tenter toutes ces entreprises, que de vouloir essayer de détacher votre fille du comte.

— Moine présomptueux, tu crois vaincre Satan entouré de ses légions, et tu crains d'attaquer ce démon qu'on appelle *amour* !

— Mon service n'est point de ce monde. Je suis moine pour lutter contre Satan, et non pour lutter contre les hommes. D'ailleurs les mariages sont écrits dans le ciel.

— Celui du comte et de Mathilde n'y est point écrit, s'écria le baron, avec un redoublement de véhémence. Je la donnais au comte, et non pas à Robert Fitz-Ootz.

— Le comte peut se repentir, et le roi pardonner, dit le frère ; le comte est un digne pair, et le roi, un prince généreux.

— Le comte ne peut se repentir, ni le roi pardonner, dit sir Ralph ; et si le baron lui accordait aide et protection, il perdrait comme lui ses terres et son château.

— Non, de par tous les saints, s'écria le baron furieux ; non, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines ! À vous entendre, ne semblerait-il pas que le prince aurait droit sur tous les châteaux, comme les moines sur toutes les caves ? Ne se contentera-t-il pas d'avoir outragé moi et ma fille ? Elle est maintenant en butte aux railleries du monde ; car, qu'est-ce, je vous prie, qu'une fille à moitié mariée ?

— Je crains, dit sir Ralph, qu'elle ne soit inquiète et affligée.

— Nullement, répondit le baron. Elle vous contrarie, et vous sourit en même temps, et cela avec tant de grâce, que rien que de la voir vous rendrait furieux.

— Je voudrais cependant lui être présenté, et essayer de lui faire agréer mes excuses. »

Le chevalier achevait à peine de prononcer ces mots, que la porte s'ouvrit, et que Mathilde entra dans l'appartement.



CHAPITRE IV.

Are you mad, or what are you, that you
squeak out your catches without mitigation
or remorse of voice ?

Le Jour des Rois, SHAKSPEARE.

« Et qui donc êtes-vous, vous qui êtes
assez insensés pour chanter à tue-tête vos
refrains sans avoir pitié de nos oreilles ?
N'êtes-vous pas honteux ? »

Mathilde ignorait l'arrivée de nos voyageurs et leur présence chez son père ; elle entra vêtue en costume de chasse, un carquois au côté et un arc à la main : elle portait un petit bonnet au-dessous duquel s'échappaient des boucles de longs et brillans cheveux noirs, et cette coiffure était surmontée d'une longue plume qui se balançait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ses grands yeux noirs brillaient d'un feu céleste, semblables au pur cristal qui reçoit et renvoie les rayons du soleil, et sans les obscurcir, adoucit leur éclat.

Elle tendit en souriant la main à son directeur, salua le chevalier, puis s'avança vers son père.

« Où allez-vous, lui dit-il, avec cet habit d'amazone ?

— Je vais à la chasse, répondit-elle.

— À la chasse ? sans doute pour voir le comte ; fille imprudente, veux-tu donc te glisser toi-même dans ses pièges ?

— Mon père, je promets de ne pas sortir aujourd'hui de nos bois.

— Comment puis-je en être certain ?

— Voici le frère Michel qui me servira de garantie.

— Non, non ; c'est seulement contre le diable qu'il peut servir de garantie ; lui-même vient de le déclarer.

— Si lady Mathilde a besoin d'un garant et d'un champion, je serai toujours prêt à lui en servir, s'écria le frère Michel.

— Calmez-vous, saint moine, elle n'ira point aujourd'hui à la chasse.

— Mon père, vous pouvez me faire suivre d'un ou de plusieurs de vos gens.

— Mes gens vous sont plus attachés qu'à moi, et l'amour qu'ils ont pour vous en ferait très facilement des traîtres.

— Est-ce une trahison que m'aimer ? Mon père est un digne, un honorable seigneur, et cependant il m'aime. »

À ces mots la colère abandonna le cœur du baron, et il sourit avec tendresse à sa fille.

« Oui, mon père m'aime, » répéta Mathilde.

Elle s'était aperçue de la révolution que ces paroles avaient opérée dans l'âme de son père ; mais on sait rarement se contenter de ses conquêtes ; celles qu'on a faites vous invitent à en faire d'autres : enivré par ses succès, on croit réussir encore, et souvent, hélas ! on échoue.

« Mon père m'aime, » dit Mathilde, puis elle ajouta à mi-voix, « et mon fiancé m'aime aussi. »

La figure de son père se rembrunit.

« Il faut renoncer à votre fiancé ; il est proscrit et poursuivi comme un brigand.

— Eh ! pourquoi tant de sévérité ? Ô mon père, ne vous ai-je pas entendu cent fois vous moquer des lois forestières ?

— J'ai pu les blâmer, et même m'en moquer ; mais cependant je ne les ai jamais violées, je n'ai jamais chassé hors de mes terres. Si je l'avais fait, je serais un rebelle et un traître.

— Mon amant n'est point un traître. Il est jeune, beau, loyal, généreux, et honnête homme, quoi qu'on en dise.

— Honnête homme ! L'est-on, quand on n'a plus ni manoir ni terres ? la fortune est la meilleure partie de l'homme.

— Elle n'est à l'homme que ce que les piquans de la châtaigne sont à la châtaigne elle-même, ce que les écailles sont au poisson ; la châtaigne n'en est pas moins savoureuse, le poisson n'en est pas moins délicat, quand elle est sans piquans, quand il est sans écailles.

— Ou plutôt, avec votre permission, ma belle demoiselle, la richesse est le fruit, et l'homme est le noyau.

— Le comte, dit Mathilde, ne manquera jamais de maison ni de terres, tant que des branchages entrelacés formeront un toit de verdure, et que le pied des cerfs errans marquera l'enceinte de la forêt.

— Branchages et cerfs, forêt et gibier, sources de folle rébellion ! s'écria le baron. Que le ciel confonde ce visage souriant ! croyez-vous donc, ma fille, que votre aspect calmera toujours ma colère, et ne craignez-vous pas de parler ainsi devant l'homme du roi ? je vous en avertis, ma fille, ce gentilhomme vient ici pour nous surveiller tous ; il peut confisquer nos biens, nos châteaux...

— Lord Fitz-Water, vous calomniez mes intentions, dit le chevalier ; ma visite n'a point un pareil but, elle est toute d'excuse et de courtoisie.

— Il semble que chacun prenne ici plaisir à me contrarier, dit le baron. Voyez ce beau chevalier, depuis qu'il est entré chez moi, il n'a pas ouvert la bouche trois fois pour parler, et à présent il tranche ma harangue par un démenti formel.

— Je vous remercie de votre protection, dit Mathilde à sir Ralph, pour moi et pour mon noble lord.

— Son noble lord ! répéta le baron, et il s'agitait et marchait à grands pas.

— Charmante Mathilde, dit le chevalier, si je vous eusse connue avant le jour d'hier, j'aurais mieux aimé couper ma main droite, que de lui laisser faire une action qui pût vous être désagréable ; daignez me pardonner.

— Ah ! sir, je n'ignore pas qu'un homme de bien peut être contraint à faire le mal par un devoir d'obéissance ; je sais distinguer l'individu de l'action. »

Elle présenta sa main au chevalier qui la baisa avec respect, mais cependant avec ardeur. Son émotion fut aussi vive que si les pointes aiguës d'un faisceau de flèches eussent entré dans son cœur.

Mathilde s'aperçut de son trouble, se rapprocha vivement de son père, et lui dit d'un ton caressant :

« Je vais au bois, n'est-ce pas, mon père ?

— Non, vous n'irez pas.

— Mais je pars.

— Je vais faire hausser le pont-levis.

— Je nagerai dans le fossé.

— Les portes seront fermées.

— Je m'élancerai par-dessus les créneaux.

— Je vous enfermerai dans la chambre la plus élevée.

— Je sauterai par la fenêtre.

— Je vous ferai monter dans une tour où vous ne verrez la lumière que par une lucarne.

— Je me glisserai à travers cette lucarne comme un jeune aigle qui s'échappe de son nid suspendu dans les airs, et si je parviens à rompre mes chaînes, je ne les reprendrai plus. Et elle chanta :

N'essayez pas d'enchaîner les amours,
Vous les verriez s'envoler pour toujours.
Que la douce confiance
Soit la seule sûreté ;
Conservez la liberté,
Et chassez la méfiance.
N'essayez pas d'enchaîner les amours,
Vous les verriez s'envoler pour toujours. »

Il était impossible au moins de rester insensible aux effets de l'harmonie ; il chanta à son tour :

« Écoutez : le chien aboie ;
Il a découvert sa proie ;
Écoutez, chasseurs, écoutez ;
Accourez, chasseurs, accourez !
Aux cris de la meute animée,
Dès l'aurore accourt le chasseur ;
Mais hélas ! hélas ! quel malheur !
Les oiseaux ont pris la volée ;
La place est vide, et sur le nid
C'est en vain qu'il crie : allali !

Écoutez : le chien aboie ;
Il veut poursuivre sa proie ;
Écoutez, chasseurs, écoutez ;
Accourez, chasseurs, accourez !
Le soleil darde sa lumière,
L'Orient brûle de ses feux ;
Hélas ! un chasseur paresseux,
Demeuré tout seul en arrière,
Des oiseaux ne voit que le nid ;
C'est en vain qu'il crie : allali ! »

Mathilde et le moine répétèrent le refrain.

Écoutez : le chien aboie ;
Il a découvert sa proie ;
Écoutez, chasseurs, écoutez ;
Accourez, chasseurs, accourez !

Les regards du baron erraient du moine à sa fille, et exprimaient tour à tour la colère la plus violente, et un mélange de courroux et de plaisir.

Ces différentes expressions de la physionomie du baron, l'insouciance et l'air déterminé qui régnaient sur la joyeuse face du moine, le caractère courageux et enjoué qui brillait dans les yeux de Mathilde, auraient pu offrir à sir Ralph un spectacle divertissant, si son attention n'eût été entièrement absorbée par l'une des trois personnes de ce groupe, par celle de Mathilde dont l'aspect excitait en lui les sentimens d'un amour inquiet et jaloux.

La mauvaise humeur du baron était excitée par la crainte que sa fille ne voulût triompher de tous les obstacles qui s'opposaient à son amour. Il savait par expérience que ce serait en vain qu'on lui indiquerait une route à suivre ; que jamais elle ne s'y laisserait conduire contre son gré.

Cependant il trouvait tant de charme dans la voix de Mathilde, qu'il aurait enduré ses paroles pour l'amour de la mélodie du dessus, sans l'impatience que lui causait l'harmonie de la basse ; l'accompagnement du moine le mit hors de lui. Aussi s'écria-t-il :

« Est-ce là ce que vous enseignez à ma fille pour la faire renoncer au diable ? C'est un plaisant moine vraiment qu'un moine chasseur ? Qui jamais entendit parler d'un moine pareil ? Un moine profane qui crie, hurle et boit force rasades ; un chanteur de sornettes ; quel moine est-ce là ?

— Avec votre permission, fier baron... » Le vin avait si bien échauffé la veine musicale et poétique du frère, qu'il ne put continuer un discours en

prose ; il chanta donc sur un ton nouveau :

« Avant d'être homme d'église,
Jadis je fus chevalier ;
Je fus ceint d'un baudrier
Avant d'avoir robe grise.

Franç buveur, chasseur fameux,
Bon vivant, chanteur joyeux,
J'aimais les chansons badines ;
Et bien plus que les matines
Le gai refrain d'un couplet ;
Et, sur la fleur parfumée,
Les perles de la rosée
Plus que les grains du chapelet.

Matin et soir à la chasse,
Bon vivant, chasseur joyeux,
Je tirais, archer fameux,
Perdrix, chevreuil et bécasse ;
Et d'un cor harmonieux
Le son montait seul aux cieux,
Mêlé de chansons badines.
J'aimais plus que les matines
Le gai refrain d'un couplet ;
Et, sur la fleur parfumée,
Les perles de la rosée
Plus que les grains du chapelet.

Le cor résonnait sans cesse,
Et le chasseur, bien souvent
N'entendait plus du couvent

La cloche sonner la messe ;
Et d'un cor harmonieux
Le son montait seul aux cieux,
Mêlé de chansons badines.
J'aimais plus que les matines
Le gai refrain d'un couplet ;
Et, sur la fleur parfumée,
Les perles de la rosée
Plus que les grains du chapelet. »

Le moine et Mathilde répétèrent encore le refrain ensemble ; mais le baron les interrompit par ses exclamations.

« Quel bon moine ! Le directeur et la pénitente font un digne couple ! »

La passion de la colère, augmentée par la contrainte qu'il s'était longtemps imposée, était alors montée pour lui au plus haut degré ; ses lèvres tremblaient, ses yeux lançaient des éclairs.

Ainsi les eaux contenues par une digue, bouillonnent, frémissent, s'élèvent couvertes d'écume et frappent en mugissant l'obstacle qui les arrête.

Si le baron avait eu près de lui sa fameuse massue de pierre que deux hommes de notre temps ne pourraient soulever, comme le furieux Ajax, il l'aurait enlevée. À son défaut il se saisit d'une portion de bœuf si énorme que plusieurs Milon n'auraient pu la dévorer. Il la fit pirouetter en l'air ; sa vibration résonna comme le son d'un lourd-métal, et il visa à la tête du moine. Mathilde se précipita sur lui :

« Ah ! mon père, s'écria-t-elle, ne tuez pas mon directeur, il ne vous a point offensé. Autrefois notre enjouement, loin de vous déplaire, semblait vous réjouir, pourquoi vous irrite-t-il aujourd'hui ? N'ai-je pas besoin, pour lutter contre les rigueurs du sort, d'insouciance et de gaîté ? »

Les yeux de Mathilde étaient remplis de larmes. Honteuse de sa faiblesse, elle les détourna, mais son père les avait aperçues, et ces signes de la douleur de sa fille firent tout à coup évanouir son courroux. Il l'embrassa, présenta sa main au moine, et leur dit :

« Chantez donc et éclatez comme des bouteilles de vin mousseux. »

Puis il se tourna vers sir Ralph.

« Vous voyez ce qui en est, sir chevalier, lui dit-il ; Mathilde est ma fille, et cependant elle me tient à l'attache et me conduit en lesse, comme un chasseur conduit son lévrier. »



CHAPITRE V.

'Tis true, no lover has that power
To enforce a desperate amour,
As he that has two strings to his bow,
And burns for love and money too.

BUTLER.

« Il n'y a pas, croyez-moi, d'amant plus enflammé que celui qui a deux cordes à son arc, et qui brûle pour l'amour et pour l'argent. »

Avant le jour malheureux où le mariage de Mathilde fut rompu, son père s'était félicité du choix que sa fille avait fait du frère Michel pour directeur. Le baron n'avait tout juste de dévotion que la dose nécessaire pour n'être point excommunié, et il préférait ce moine à ses confrères, parce qu'il avait plus d'enjouement, et qu'il était moins hypocrite : il dédaignait d'affecter, comme les autres moines, un maintien dévot et composé ; en un mot, il ne cherchait point à cacher, sous les apparences d'amour divin, son amour pour les bonnes choses de ce monde.

Le frère Michel avait souvent éprouvé l'humeur fantasque du seigneur d'Arlingford ; mais il savait aussi qu'un seul mot de Mathilde apaisait ordinairement le baron, et qu'il n'interrompait jamais les chansons de sa fille, même dans les accès de sa mauvaise humeur. Le moine fut donc très surpris de la scène violente qui venait d'avoir lieu.

Les événemens de la veille avaient échauffé la bile de l'irritable seigneur. Le baron regardait la position du comte comme désespérée, puisque ce seigneur avait pour ennemis, et l'église, et le roi : l'église, dont la persévérance à poursuivre ses entreprises assure presque toujours le succès ; le roi, qui disposait des forces de l'état. D'ailleurs le château du comte était au pouvoir du souverain, et dans ce temps si éloigné de nous, et si différent du nôtre, la possession prévalait sur le droit. Le baron était donc convaincu que sa fille devait, ou renoncer au comte, ou devenir comme lui proscrite et fugitive. Il craignait de ne pouvoir vaincre la force et la solidité de son attachement pour son fiancé. Si d'un côté l'enjouement de Mathilde donnait lieu d'espérer que son courage vaincrait son amour ; de l'autre on pouvait craindre qu'il ne fût produit par l'espoir d'une prochaine réunion avec son amant. Son père avait jusque là encouragé sa passion pour la chasse, mais elle paraissait maintenant très dangereuse au baron, puisqu'elle pouvait donner à sa fille l'occasion de rencontrer le comte.

Ces différentes considérations rendirent le sujet des chansons très désagréable au seigneur d'Arlingford. Ces descriptions de chasse et de gibier échappé l'irritèrent au plus haut degré, et firent éclater sa colère. Mais l'excès de l'emportement produit souvent l'excès contraire ; honteux de sa violence, le baron devint tout à coup doux, prévenant, et même affectueux.

Lorsque le frère vit que les nuages étaient dissipés, et que la tempête ne laissait plus de traces, il se leva pour prendre congé. Mathilde dit à son directeur qu'elle avait une très longue confession à lui faire, et lui recommanda de venir l'entendre le lendemain. Le moine le promit, et partit avec le chevalier.

Quand sir Ralph fut arrivé à l'abbaye, il rassembla sa suite, et après avoir fait ses adieux à l'abbé et aux moines, il se rendit, suivi des siens, au château de Locksley. Il continua d'en confier la garde à son lieutenant, lui laissa les forces nécessaires pour sa défense, et s'achemina vers Londres, afin d'y rendre compte de sa mission.

Le roi fût très irrité de l'évasion du comte, et il promit à celui qui parviendrait à le conduire devant lui la propriété de ses terres et de son château.

Cette promesse acheva d'exalter l'amour du chevalier. Il désirait ardemment la possession des biens du comte, et celle de la belle chasseresse. Il espérait qu'en acquérant l'une il obtiendrait l'autre ; car il avait remarqué que, si le comte avait beaucoup perdu dans l'esprit du baron, il n'en était pas de même de ses propriétés ; le bon seigneur leur avait conservé toute son ancienne affection, et sir Ralph s'inquiétait peu des sentimens de sa fille. Le chevalier ne se piquait pas d'une grande délicatesse : peu lui importait que Mathilde fût à lui par inclination ou par obéissance. Devenir possesseur de Locksley, d'Arlingford, et de la charmante comtesse, étaient de très douces perspectives pour un chevalier de fortune.

Quelques-uns de ces philosophes raisonneurs, qui ont la prétention d'analyser le cœur humain, ont prétendu que les biens sans la personne auraient pu continuer de lui plaire ; tandis que la personne sans les biens

aurait perdu ses charmes aux yeux du galant chevalier. Sir Ralph ne donnait point dans ces subtilités, et il confondait volontairement ces deux amours. Celui de Mathilde était encouragé par la persuasion qu'il partageait avec d'autres beaux chevaliers, qu'aucune femme, quelque prévenue qu'elle fût pour un autre, ne pourrait résister à ses assiduités. Sûr de sa conquête, il chercha à s'assurer celle du comte, et se mit à sa recherche avec une troupe choisie.

Ils battirent long-temps le pays dans toute sa longueur et dans toute sa largeur, autour de l'Ouse et de la Trent. La fortune semblait peu disposée à favoriser leurs recherches. Elle ne leur fit rencontrer aucune trace du comte Robert. Cependant les hommes de la suite de sir Ralph n'étaient payés que d'espérances, et ils se lassèrent de l'inutilité de leurs recherches.

Un beau matin, le chevalier errant se trouva seul sur les bords de la Trent, avec son fidèle écuyer. Celui-ci, qui n'avait point d'autres ressources, resta constamment dévoué à la future grandeur du beau sire.

Sir Ralph ne fut point découragé par la désertion de ses gens. Infatigable dans ses espérances, il parcourut les montagnes, les vallées, et erra long-temps par toute la province.

Quand sa bourse était pleine, il passait la nuit dans les hôtelleries ; quand elle était vide, il s'établissait chez les particuliers au nom du roi.

Un matin, ses courses le conduisirent dans un joli vallon planté de bois, où de jeunes filles formaient en chantant des guirlandes de fleurs. Il s'approcha d'elles et leur demanda d'un ton doux et civil le chemin de la ville la plus voisine.

« Il n'y a point de ville d'ici à plusieurs milles de distance, répondirent-elles.

— Un village alors, s'il y en a un assez grand pour avoir une hôtellerie ?

— Il n'y a d'hôtellerie que dans la ville la plus prochaine.

— Alors une maison ou une chaumière où je puisse, pour cette nuit, obtenir l'hospitalité ?

— L'hospitalité ! s'écria une des jeunes filles ; comment pouvez-vous être embarrassé ? Ignorez-vous que vous êtes dans le voisinage de Gamwell-Hall ?

— Non-seulement j'ignorais ce voisinage, mais encore le nom de Gamwell-Hall.

— N'avoir jamais entendu parler de Gamwell-Hall, s'écrièrent toutes les jeunes filles à la fois, c'est comme si l'on n'avait jamais entendu le nom du ciel et des étoiles !

— Je serai très heureux, reprit sir Ralph, d'être délivré de mon ignorance.

— Et moi aussi, dit l'écuyer ; j'espère que, par extraordinaire, la science sera aujourd'hui un remède contre la faim.

— Aimables demoiselles, dit le chevalier, oserai-je vous demander pourquoi vous êtes si occupées à former ces guirlandes de fleurs ?

— Pourquoi ? répéta la plus jeune d'entre elles ; eh quoi ! sir chevalier, ne savez-vous pas que c'est demain la fête de Gamwell-Hall ? »

Le chevalier fut encore obligé de confesser son ignorance.

— Alors, sir chevalier, vous aurez à voir quelque chose de beau et de curieux, et je peux le dire sans crainte que vous me démentiez quand vous aurez vu cette fête. Demain nous élirons la reine du mois de mai ; nous la couronnerons de fleurs ; nous la placerons dans un charriot orné de fleurs ; nous la traînerons avec des guirlandes de fleurs ; nous joncherons la terre de fleurs, et nous danserons parées de fleurs.

— Vous êtes vous-mêmes des fleurs, mes jolies demoiselles, et de toutes les fleurs les plus suaves et les plus brillantes ! »

À ce doux propos les jeunes filles regardèrent le chevalier, et se regardèrent les unes et les autres en souriant, semblables à des boutons de rose qui

s'entr'ouvrent et s'épanouissent à l'ardeur d'un rayon du soleil.

Celle dont la physionomie annonçait le plus de gaîté, lui dit :

« Il y aura toutes sortes de jeux, et des prix pour les archers. Il y aura de l'ale^[1] pour les chevaliers, et de la venaison pour les chasseurs. Le ménétrier de Gamwell fera résonner son archet, le petit Tom, ses baguettes de tambour, et Sam, les cordes argentées de sa harpe, tandis que Peter enflera sa musette. Oh ! comme alors je serai contente de danser avec mon Geddy ! »

Elle dit, et en pensant au plaisir qu'elle allait se donner, elle se mit à sauter sur le gazon.

Un jeune homme dont la taille et les proportions étaient athlétiques, s'avança vers les villageoises. Elles s'approchèrent de lui, et leur maintien annonçait le respect. L'une d'elles dit à sir Ralph que c'était le fils du seigneur de leur village, et qu'il se nommait William Gamwell.

Ce jeune gentilhomme invita sir Ralph à se rendre chez lui. Il lui servit de guide, et le fit entrer dans une salle où se trouvèrent son père, qui était un vieux chevalier, sa bonne mère, sa jeune sœur, et un assez grand nombre de convives qui, réunis autour d'une vaste table couverte de pâtés et de roast-beefs, mangeaient de grand appétit, et buvaient à longs traits le doux jus de la treille.

Sur la porte de l'entrée de la salle étaient inscrits ces mots :

Mangez, buvez, réjouissez-vous.

Injonction à laquelle sir Ralph et son écuyer se disposèrent à obéir.

Le vieux Guy de Gamwell fit au chevalier un accueil plein de cordialité, et pendant le repas il lui raconta ses meilleures histoires. Il était bien aise de confirmer auprès de l'étranger la réputation qu'il avait d'être le plus jovial conteur de la contrée ; mais sir Ralph avait été plus touché des récits des jeunes filles, qu'il ne le fut de ceux du vieux chevalier.

CHAPITRE VI.

What ! shall we have incision ? shall we
embrew.

HENRY IV.

« Hé quoi donc ! aurons-nous des incisions
à faire, des blessures à étancher ? »

Le lendemain matin, sir Guy de Gamwell accompagné de son fils William, et de sa fille la belle Alicia, se rendit avec sir Ralph de Montfaucon et son écuyer à la place principale du village. Elle était couverte d'une pelouse, et entourée de chaumières qu'on ne faisait qu'entrevoir à travers des plantations placées devant elles. Ce jour-là des guirlandes unissaient tous les arbres entre eux, et formaient autour de la pelouse comme une chaîne de fleurs et de verdure. Le mât avait été élevé au milieu de la place, et à peine pouvait-on l'apercevoir sous les festons et les couronnes dont il était chargé. Des garçons aux joyeux visages, des jeunes filles aux joues colorées dansaient autour de cet arbre du printemps. Les quatre menétriers du village faisaient jouer leurs instrumens, et quoiqu'il n'y eût guère d'ensemble dans leurs accords, les paysans n'en sautaient pas moins de bon cœur.

L'attention de sir Ralph fut distraite de ces tableaux par un murmure qui s'éleva au milieu de l'assemblée.

— Les voilà ! les voilà ! disait-on de toutes parts, et tous les regards se dirigèrent d'un côté opposé à la danse.

Sir Ralph aperçut, sous les massifs de verdure, un groupe de personnes qui s'avançaient vers le lieu de la fête, et bientôt il put les distinguer. Ses yeux furent d'abord frappés de la noble et élégante tournure d'une jeune dame vêtue d'une robe et d'un voile de gaze vert-pistache, brodé légèrement en or. Le saint moine, dont la taille était élevée, le regard assuré, la physionomie ouverte, marchait aux côtés de la dame, ainsi que plusieurs

belles demoiselles parées de robes blanches brodées en argent, et suivies de jeunes pages dont le costume était aussi lesté qu'élégant.

Ce ne fut pas sans émotion que le chevalier reconnut dans la beauté vêtue en vert celle qui avait touché son cœur, la courageuse héritière d'Arlingford. Son sage directeur, le frère Michel, était auprès d'elle.

Des chasseurs en petit uniforme vert, arrivèrent d'un autre côté, et celui qu'on nommait Robin marchait à leur tête.

Il y eut un échange mutuel de serremens de mains et de tendres embrassemens entre les nouveaux venus et les Gamwell.

« Eh bonjour, ma belle !

— Comment vous portez-vous, ma douce amie ?

— Hé ! c'est le cousin Robin !

— Que je suis aise de te revoir, cher William !

— Eh ! sir Guy, comment faites-vous pour rajeunir tous les ans ? »

Au milieu de cette confusion de saluts et d'embrassades, les plus grandes démonstrations furent pour le saint moine.

— Ici... — À moi... — Venez... — Honnête... — Joyeux... — Charmant moine !

Pendant qu'on se l'arrachait, les jeunes gens et les jeunes filles de Gamwell s'avancèrent. Ils traînaient et entouraient un char formé de fleurs. Ils enlevèrent Mathilde, l'y placèrent, et après avoir orné son voile transparent d'une couronne de roses, ils la saluèrent reine de mai. Ils la conduisirent ainsi sur la place destinée aux amusemens champêtres.

Un tonneau de bière, qu'on venait de percer, avait été placé sous un chêne. Des feuilles et des branches sèches alimentaient une flamme pétillante que les jeunes gens s'étaient chargés d'entretenir, pour faire rôtir le gibier apporté par les chasseurs.

Les jeux commencèrent. Les boules, la fronde, le palet furent mis en mouvement. Les défis de sauts périlleux, de courses à pied et à cheval divertirent les assistans, qui furent encore plus émerveillés par les parades et les grimaces de quelques baladins ; mais la joie publique fut à son comble à la vue de la lutte, exercice qu'on ferait mieux de nommer essai joyeux et badin de se rompre les membres et le cou.

Le tour des archers était venu. Une flèche d'or devait être le prix offert par la reine de mai au vainqueur, qui devenait son cavalier pour le reste de la fête. L'espoir d'obtenir ces deux précieuses faveurs, excita l'émulation de sir Ralph. Il reçut un arc et une flèche du jeune Gamwell, et se plaça dans les rangs des chasseurs, tous aspirant au prix offert par la plus belle au plus habile.

Les arcs sont tendus, les flèches fendent l'air ; tous les regards les suivent. Le chevalier eut la mortification d'être vaincu par ses rivaux, et de voir la flèche de celui qu'on nommait Robin s'arrêter en tremblant au centre de la bague, but qu'il fallait atteindre. Robin reçut la flèche des belles mains de Mathilde, qu'un doux sourire, adressé au vainqueur, embellissait encore.

Le jaloux chevalier examinait attentivement l'heureux champion. Il lui sembla qu'il ne lui était point inconnu, mais il ne put se rappeler dans quels temps et dans quels lieux il l'avait déjà rencontré.

Pendant que sir Ralph se livrait à de jaloux soupçons causés par de vagues souvenirs, l'heureux chasseur qui en était l'objet conduisait la belle chasseresse au milieu des archers.

Elle ôta son voile, prit l'arc d'une main, la flèche de l'autre, avança son pied mignon, et fixa ses yeux sur le but ; ce léger mouvement fit flotter en longs anneaux sa belle chevelure ; sir Ralph l'admirait et s'enivrait d'amour. Les doigts délicats de l'amazone tirèrent à elle la corde et la flèche ; puis tout à coup elle cesse de les retenir, et la flèche fend l'air. Elle s'arrêta si près de celle du vainqueur, que les pointes se touchaient, et que leurs plumes étaient entremêlées ; les acclamations de la multitude furent répétées par les échos du vallon. Les applaudissemens suivirent Robin et Mathilde, pendant que celui-ci la conduisait à la danse.

Le chevalier était demeuré immobile, les yeux arrêtés sur la reine de mai et sur son cavalier. Il était en proie au supplice de l'espoir trompé et de la jalousie. Ses impressions devinrent si pénibles, qu'il cessa de regarder ceux qui les excitaient ; mais il ne put cependant diriger son attention sur aucun autre objet. Il s'approcha de William Gamwell, et lui demanda s'il connaissait le vainqueur ?

« Je crois qu'il se nomme Robin, répondit négligemment William.

— Est-ce là tout ce que vous en savez ?

— Que pourrais-je en savoir de plus ? »

Le costume de chasseur, que portait ce jour-là Robin, avait d'abord troublé le souvenir de son rival : mais enfin la mémoire lui était revenue.

« Je peux donc, dit sir Ralph au jeune Gamwell, vous apprendre que le chasseur Robin et le proscrit Robert Fitz-Ootz, comte d'Huntingdon, dont la tête est mise à si haut prix, ne font qu'une seule et même personne.

— Oui-dà, répondit William avec le même ton d'indifférence.

— La récompense vaut la peine qu'on la gagne, ajouta sir Ralph.

— Sans doute.

— Croyez-vous que les chasseurs qui l'accompagnaient lui soient dévoués ?

— Je l'ignore.

— Pourrait-on compter sur vos paysans ?

— Ce qui est certain, c'est qu'ils prendront parti d'un côté ou de l'autre.

— Oui ; mais de quel côté croyez-vous qu'ils se rangent ?

— C'est ce qui reste à savoir.

— Écoutez, sir William. J'ai été choisi par le roi pour me saisir du comte, dans quelque lieu qu'il puisse être. Dénudé comme je le suis de forces et de secours, sans suite ni serviteurs, de quelle manière me conseillez-vous de m'y prendre ?

— Je vous conseille, dit le jeune Gamwell, de vous sauver dans le plus bref délai, à moins que vous ne soyez tenté de voir fondre sur vous une nuée de flèches et de pierres. Quiconque voudrait saisir notre Robin, fût-il aidé par un dieu, ne serait point à l'abri de cet orage. Sauvez-vous donc, sauvez-vous ! »

L'écuyer comprit très bien cette harangue, et, persuadé de la vérité de la prophétie, il monta sur son cheval, le piqua de l'éperon, et partit au grand galop, sans s'inquiéter de son maître.

Ce départ précipité fournit au chevalier un prétexte honnête de s'éloigner, en paraissant courir après le fuyard.

« Arrête, faquin, » criait-il, et il galopait sur ses traces.

Dès que l'écuyer se crut hors de danger, il ralentit sa course, et son maître parvint à le rejoindre. Après avoir fait ensemble plusieurs milles, ils aperçurent les tours et les clochers de Nottingham.

Quand ils furent arrivés dans la ville, le chevalier se rendit chez le shériff, et le somma de mettre à sa disposition des forces suffisantes pour arrêter le comte. Afin de déterminer le shériff, sir Ralph ne manqua pas de faire valoir la récompense promise pour la capture du proscrit. Le magistrat, qui désira d'en avoir sa part, se décida à accompagner le chevalier.

Après qu'il lui eût offert, ainsi qu'à son écuyer, quelques rafraîchissemens, il partit avec eux et se fit accompagner d'une escorte de cinquante hommes. Ils prirent tous la route de Gamwell-Hall.

Le shériff était grand parleur : comme le bruit du pas des chevaux l'empêchait de se faire entendre, il rangea le sien près de celui de sir Ralph.

« Il est probable, lui dit-il, que le comte proscrit, le chasseur Robin, l'individu qui s'est établi dans la forêt de Sherwood et qu'on appelle Robin Hood, ne font qu'un. J'ai voulu le poursuivre, et j'ai couru mille dangers ; car il s'est entouré d'une bande d'enfans perdus, de dissipateurs déshérités, de proscrits criblés de dettes ; de fils de famille, qui ont dissipé tout leur patrimoine, et de cadets qui n'avaient rien à dissiper.

« Ces maudits hérétiques excommuniés lèvent sur les riches voyageurs une contribution des cinq sixièmes de leur bourse, et les dépouillent entièrement, s'ils sont abbés ou évêques. »

Le shériff continua de parler et de raconter à son compagnon l'aventure arrivée à l'abbé de Doubleflask. Plusieurs graves historiens l'ont depuis attribuée, les uns à l'abbé de Saint-Marry, les autres à l'évêque d'Héreford ; mais nos documens sont plus authentiques.

« L'abbé de Doubleflask retournait à son abbaye, accompagné de son grand trésorier et d'une suite nombreuse ; ils venaient de recevoir les revenus du couvent, et le trésorier avait serré l'argent dans sa valise. Ils virent sur le chemin quatre hommes vêtus en paysans, qui, réunis autour d'un grand feu, faisaient rôtir le gibier du roi. L'abbé, justement indigné de ce flagrant délit, leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois forestières.

« — Pour dîner, répondirent-ils. » L'abbé leur répliqua qu'ils ne pouvaient ignorer que la chair de ces animaux sauvages était réservée par la Providence pour satisfaire des appétits délicats, et non la faim grossière de vulgaires paysans.

« Il donna l'ordre à ses gens d'arrêter et de lier ces quatre braconniers, et de les conduire dans les prisons de Nottingham. Les coupables crièrent merci à l'abbé ; mais il jura qu'il ne leur ferait aucune grâce. Aussitôt l'un d'eux tira un cor de chasse caché sous sa blouse, et en sonna trois fois. À l'instant parurent soixante hommes en uniforme vert, qui mirent en fuite l'escorte de l'abbé, s'emparèrent de lui, le lièrent à un arbre, et le contraignirent à faire, dans cette position, des prières à haute voix pour la rémission de leurs péchés. Ensuite ils le détachèrent, le firent asseoir au milieu d'eux, le régalèrent de gibier, soit de bois, soit de plaine, lui versèrent force rasades,

et s'emparèrent de l'argent du porte-manteau pour payer, dirent-ils, l'écot du bon abbé.

« Il passa la nuit sous un arbre, enveloppé de son manteau, et encore fut-il obligé de le laisser au moment du départ ; ses hôtes se l'approprièrent. Le pauvre abbé, la bourse vide et le cœur plein, fut conduit hors de la forêt par Robin Hood : c'est ainsi qu'il avait entendu nommer le chef de la troupe.

« Robin donc conduisit l'abbé dans la chaumière d'une vieille, à qui il fit endosser son uniforme vert, força l'abbé de prendre les habits de la vieille, et le profane brigand se revêtit de ceux du saint prêtre.

« Quand ces trois métamorphoses furent opérées, Robin, déguisé en révérend abbé, fit monter sur le cheval qui l'avait amené, la vieille habillée en chasseur, et plaça en croupe derrière elle l'abbé changé en vieille femme. Robin donna l'ordre à la vieille de conduire ainsi l'abbé jusqu'à Nottingham, et là, de lui rendre la liberté.

« Malgré leur travestissement, les deux voyageurs furent reconnus, et leur entrée dans la ville fut accompagnée des cris et des huées de la populace.

« L'abbé était furieux. Il voulut reprocher à la vieille ses liaisons avec Robin.

— Il vaut mieux que vous, lui répondit-elle insolemment ; vous aviez faim, et il vous a nourri ; vous aviez froid, et il vous a réchauffé. Quel abbé en aurait fait autant ? Loin de rien partager, il aurait tout confisqué au profit de l'Église. »

« Sur quoi la vieille profita du tumulte pour s'échapper, et laissa l'abbé entouré de la canaille.

« Vous voyez, dit encore le shériff qui continua de parler à sir Ralph, comment ces méchants et ces pervers prêchent les gens du peuple ; ils leur font envisager leurs supérieurs comme leurs ennemis, et ils les persuadent par leurs libéralités ; ce qu'ils prennent aux prêtres et aux riches, ils le donnent aux femmes et aux pauvres ; et, disent-ils, ce qui avait été extorqué par les uns est ainsi restitué aux autres ; ils nomment cela *justice*

distributive. Vous voyez bien, ajouta le shériff, qu'il est impossible à un sujet fidèle de vivre dans un pareil voisinage. »

Tandis que le magistrat donnait carrière à son indignation, le soleil abaissait sa lumière, et ses rayons se cachaient dans l'occident. Ils arrivèrent près d'un pont. Plusieurs personnes, qui marchaient de compagnie, se disposaient à le passer.

Comme il n'était pas encore tout-à-fait nuit, le magistrat et le chevalier les aperçurent, et sir Ralph reconnut la belle Mathilde, le cousin Robin, le saint moine, le jeune Gamwell, et une demi-douzaine de chasseurs.

« Voici le moment, dit sir Ralph, de nous saisir de notre proie. Suivez-moi, cavaliers ! » Et, à la tête de ses cinquante hommes, il marcha sans hésiter sur le petit escadron de joyeux amis qui revenaient d'une fête.

Cependant Mathilde et sa troupe avaient vu s'avancer le parti ennemi. Ils s'arrêtèrent sur le pont.

« Qu'est-ce là, dit le moine, qui vient au galop vers nous... ? Que Dieu me soit en aide, comme il sera mon juge un jour ! c'est, je crois, ce traître de Montfaucon, suivi d'une nombreuse escorte. Songeons à faire bonne contenance, et à bien défendre notre poste. Permis à eux, cependant, de nous déloger, si toutefois ils le peuvent. »

Ils étaient assez près les uns des autres pour pouvoir se parler.

Le shériff, accompagné de sir Ralph, se plaça à la tête de leur troupe, et somma le moine, Mathilde, Gamwell, et les autres chasseurs de livrer le traître et le proscrit Robert, autrefois comte d'Huntingdon.

Robin répondit lui-même à la sommation, en lançant une flèche qui blessa au poitrail le cheval du shériff. L'animal se cabra, et fit mordre la poussière à son cavalier. Dans le même moment un trait décoché par la belle Mathilde atteignit au bras droit l'amoureux chevalier, et le força de battre en retraite.

On replaça le shériff sur un autre cheval. La rage dans le cœur, il conduisit ses hommes à l'attaque, mais les flèches des chasseurs ralentirent leur

impétuosité.

Le moine, armé d'un bâton, renversa encore une fois le shériff, et tomba sur lui avec toute la vigueur de l'église militante. Insensible aux touchantes invocations que lui adressait le pauvre magistrat, il le frappait à coups redoublés. Heureusement que la douce Mathilde vint retirer le shériff des mains du moine ; elle seule pouvait le faire consentir à lâcher prise. Elle confia aux soins de quelques chasseurs le magistrat moulu, brisé, à demi mort.

Le moine échauffé par ses succès, tourna son arme victorieuse sur les hommes du shériff ; il frappa à droite, à gauche, et les mit tous en déroute. Ceux qui pouvaient encore se mouvoir tournèrent la bride de leurs chevaux, et s'enfuirent à toutes jambes, poursuivis par une volée de flèches, et par le terrible bâton qui servait comme d'étendard au vainqueur.

L'écuyer de sir Ralph, au lieu d'être près de son maître, avait jugé prudent de s'éloigner du champ de bataille, et d'observer de loin le combat. Son absence jetait le chevalier dans un cruel embarras ; il faisait d'inutiles et douloureux efforts, pour extraire la flèche de sa blessure.

Mathilde s'approcha de lui, et d'une main ferme et légère, elle enleva l'instrument meurtrier. Puis elle déchira son écharpe, et pansa la blessure qu'elle-même avait faite. Elle dit au patient :

« Je viens reprendre ma flèche. Je vous ai blessé à la main pour vous mettre dans l'impossibilité de poursuivre votre entreprise ; si je l'avais voulu, j'aurais pu viser et frapper au cœur.

— Il était déjà mortellement blessé par vous, répondit le galant chevalier ; les traits les plus perçans sont lancés par vos yeux.

— Si le but de ce discours, dit Mathilde, est de demander amour pour amour, je ne peux y répondre. Cessez, chevalier, de contrarier mon attachement pour le comte ; c'est la meilleure preuve que vous puissiez me donner du vôtre. Alors, à défaut d'amour, vous aurez mérité ma reconnaissance. »

À cette déclaration plus ingénue que flatteuse, le chevalier fit une piteuse mine. Il souffrait doublement de ses deux blessures. L'espoir d'obtenir des droits à la reconnaissance de la dame de ses pensées ne put le déterminer à sacrifier son amour.

Mathilde et son escorte continuèrent ensemble leur route, jusqu'au chemin qui conduisait au château d'Arlingford. Là, ils se séparèrent, et suivirent différentes directions. Le moine retourna seul à l'abbaye. Les chasseurs l'avaient perdu de vue, et entendaient encore sa voix retentir dans les bocages. Il chantait des vers improvisés en l'honneur de son bâton.



CHAPITRE VII.

Now, master sheriff, what's your will
with me ?

Henry V.

« À présent, M. le shériff, expliquez-vous ;
que voulez-vous de moi ? »

Le baron avait permis à sa fille d'aller partout où bon lui semblerait, sous la promesse de rentrer tous les soirs au château : elle était pour ainsi dire prisonnière sur parole. Une vieille habitude de ne jamais mentir, et de garder fidèlement la foi qu'elle avait donnée, lui avait gagné la confiance de son père, qui se fiait plus à la parole de sa fille qu'aux serrures et aux verroux.

Le baron avait été très long-temps sans que les exploits des braconniers parvinssent à ses oreilles. Mathilde, qui craignait que son père averti par le bruit public ne lui défendit d'errer dans les bois, avait recommandé aux gens du château de ne jamais parler devant lui des chasseurs de Sherwood.

Mais pendant que Mathilde était à la fête de Gamwell, le sommelier, dont le vin avait endormi la prudence, oublia les ordres de sa jeune maîtresse ; et, dans la soirée, régala son maître des aventures de l'abbé de Doubleflask.

Peu de jours après, comme le baron était à déjeuner, il entendit un bruit qui annonçait la marche de soldats armés. Il ne fit qu'un saut jusque sur les remparts, d'où il aperçut au-delà du fossé une troupe de soldats. On sommait les gardes du château de lever le pont-levis.

Le baron s'avança rapidement le long des créneaux, et quand il fut vis-à-vis des assiégeans, ils lui répétèrent cet ordre, au nom du roi.

« Au nom du diable, pourquoi cet ordre ? dit le baron.

— Le shériff de Nottingham a les os brisés ; ses hommes sont moulus ; sir Ralph est perclus d'un bras, et nous sommes chargés d'arrêter William Gamwell, le père Michel, et Mathilde Fitz-Water comme auteurs, fauteurs et complices de ces méfaits, et comme perturbateurs de la paix publique.

— Quelles sottises me contez-vous là ! s'écria le baron ; ma fille complice de méfaits, d'os brisés ; ma fille perturbatrice de la paix publique ! À d'autres, messieurs les coquins ; je ne suis pas votre dupe ; je vous reconnais à travers vos masques. »

Le baron avait encore la tête remplie des récits du sommelier sur les hauts faits des braconniers de Sherwood. Il prit pour eux les hommes d'armes du shériff, et crut qu'ils s'étaient déguisés pour enlever sa fille.

« Retournez d'où vous venez, dit-il ; allez, brigands de la forêt, et n'espérez pas que je vous ouvre ma porte. Ah ! vraiment je ferais là une belle équipée ! je pourrais alors dire adieu, non-seulement à ma fille, mais encore à mon vin et à mon coffre-fort. Messieurs les braconniers, en dépit des uniformes que vous avez endossés, je vois qui vous êtes. On n'attrape point si facilement le vieux baron Fitz-Water.

— Lord Fitz-Water, songez à vous ; si vous résistez à la loi, ce sera vous que la loi poursuivra.

— Je ne doute point, coquins que vous êtes, de votre mauvaise volonté à mon égard. Vous mentez lorsque vous dites que le shériff a eu les côtes brisées ; mais je ne mens pas, quand je vous annonce que ce sort vous est réservé si vous ne videz pas mon territoire. À qui pourrez-vous faire croire que ma fille ait battu un digne magistrat ? Voilà vraiment une fable bien inventée ! »

Pendant que le baron tenait ce discours aux hommes du roi, ses vassaux s'étaient précipités sur les remparts, armés d'arcs, d'arbalètes et de frondes. Mathilde même y était, son arc à la main.

Si les hommes du shériff avaient été initiés dans les mystères de la fable, ils auraient cru voir alors, dans la belle Mathilde, Diane ou Pallas. Mais ils furent moins frappés de sa beauté, que du grand nombre et de la bonne contenance des défenseurs du château. Ils jugèrent qu'il était prudent de se retirer, se réservant de revenir avec des forces plus considérables.

Ils s'éloignèrent d'Arlingford, et se rendirent à l'abbaye de Rubygill, où ils firent connaître à l'abbé l'objet de leur mission.

Après avoir vérifié la légalité de leurs ordres, l'abbé convint que le frère Michel était coupable ; mais il prétendit en même temps que par sa sainte profession il était hors de l'atteinte de l'autorité civile. Il ajouta qu'il assemblerait son chapitre, et que l'on infligerait au délinquant une peine proportionnée au délit.

Les gens du shériff voulurent insister, mais l'abbé les menaça des foudres de l'église, et l'autorité temporelle dut battre en retraite devant l'autorité spirituelle.

Les hommes d'armes prirent le chemin de Gamwell-Hall, et trouvèrent les Gamwell et leur suite occupés à dîner. Ils commencèrent par saisir William, et par le garotter ; ensuite, ils épargnèrent à leurs hôtes la peine de les inviter à se mettre à table ; ils prirent leurs places, au nom du roi.

Pendant que ces événemens se passaient à Gamwell-Hall, le seigneur d'Arlingford avait, après la disparition de l'ennemi, interrogé sa fille sur les accusations dirigées contre elle. Il fut très surpris d'apprendre que les

plaintes des assaillans étaient fondées, et que, loin d'être des braconniers travestis, ils étaient vraiment les hommes du shériff.

Mathilde raconta à son père ce qui s'était passé le jour de la fête de Gamwell-Hall.

« Le but du shériff, lui dit-elle, était d'arrêter un des chasseurs qui nous accompagnaient. — Oui, dit son père ; et je devine le nom du chasseur. »

Malgré son mécontentement, le baron ne put se défendre d'un sentiment d'admiration, en écoutant le récit des prouesses de Mathilde et de ses compagnons.

« Quel homme que ce moine ! disait-il. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût autant de valeur sous un froc gris. Et vous, Mathilde, qui attaquez et blessez les chevaliers, vous êtes une fille de la vieille roche, un digne rejeton du vieil arbre. Par le ciel ! entendit-on jamais parler d'un pont si vaillamment défendu ! Dix se battre contre cinquante ! Moine, fille, et chasseurs, tous sont des héros ! Mais c'est assez de gloire ; je veux conserver ma terre et ma fille, et si vous continuiez vos exploits, je pourrais perdre l'un et l'autre ; on les confisquerait sans rémission. À l'avenir, vous garderez la maison. Si vous vous mettiez en campagne, d'une part vous trouveriez le shériff, qui vous ferait enlever, et de l'autre le courageux chasseur, qui n'aurait probablement pas besoin, pour parvenir au même but, d'employer avec vous la contrainte.

« Ah ! courtois Robin, beau chasseur qui courtisez les belles dans les forêts et dans les fêtes, et faites la chasse aux abbés ainsi qu'aux chevreuils, il y a long-temps que j'aurais dû deviner votre nom ! J'aurais dû connaître aussi le motif qui faisait tant aimer la chasse à cette belle. Mais, damoiselle, vos courses sont finies ; il n'y aura plus pour vous ni de Robin ni de forêt de Sherwood. Votre pénitence sera de rester dans mes terres ; vous n'en sortirez plus.

— Vous savez, mon père, que si je ne suis plus prisonnière sur parole, je sortirai si je peux sortir : telles sont nos conventions.

— Eh bien ! ma belle, j’y consens. Si vous parvenez à vous sauver, ce sera de bon jeu. Je ne vous en voudrai point, mignonne. »

Le baron aurait continué de parler sur ce sujet, sans l’arrivée du frère Michel. Il portait, comme un trophée, le bâton qui l’avait fait triompher sur le pont ; et il chantait :

Vive le chant, la gloire et le plaisir !
Je veux chanter, combattre et boire ;
Pour le combat je suis prêt à partir :
Vive le plaisir et la gloire !
Armé de mon bâton,
J’aime à combattre,
Et je sais battre
À double carillon !
Sur le fer d’une vieille armure,
De ma chanson
Mon bâton
Marquera la mesure.
Sous mon bâton le fer va retentir,

Vive la gloire et le plaisir !
Je sais chanter, combattre et boire ;
Combattons
Et buvons ;
Vive le plaisir et la gloire !
Le carillon
De mon bâton,
Le doux glouglou de ma bouteille,
Le joyeux son
De ma chanson,
Ravissent mon oreille.

Pour le combat je suis prêt à partir ;
Vive le chant, la gloire et le plaisir !

« Oh ! oh ! c’est le moine, dit le baron.

« Ah ! te voilà donc, maudit moine, moine buveur, railleur, bretteur ! »

Mathilde se hâta d’interrompre son père ; elle craignait que le frère ne se choquât de ces apostrophes, et ne voulût y répondre. Elle lui demanda d’où il venait.

« De l'abbaye de Rubygill, répondit-il, mais je n'y retournerai plus. Je vais chercher une cellule solitaire où je puisse dire en paix mes pate-nôtres, et d'autres prières quand on voudra bien me les payer.

— Eh ! bon père, pourquoi voulez-vous donc vous faire ermite ?

— Le père abbé vient de tenir un chapitre où j'ai été condamné à sept ans de prison, et au pain et à l'eau pour toute nourriture. D'après cet arrêt, j'ai cru prudent de quitter l'abbaye ; mais les chers frères ont voulu s'opposer à mon départ, ils m'ont barré le passage ; je me suis ouvert une voie, grâce à mon bâton. Mes chers frères sont tombés comme des épis sous la faux du moissonneur, les uns en tas, les autres épars, et, ainsi renversés, je leur ai fait mes adieux. *Mes très chers frères*, leur ai-je dit, *que la paix soit avec vous*. Mais il faut que je fuie. Je pourrais être poursuivi, car si les moines tombent quelquefois, ils savent toujours se relever, et punir ceux qui les ont fait cheoir. Adieu donc, ma douce pénitente, adieu, noble baron. Je n'ai pu me décider à me confiner dans mon saint ermitage, sans vous avoir fait mes adieux.

— Adieu, père, lui dit amicalement le baron ; et puisse votre patron vous octroyer de n'être jamais assailli par plus de cinquante hommes à la fois !

— *Amen*, dit le moine.

— J'espère qu'un jour nous pourrons nous revoir, dit Mathilde.

— N'en doutez pas, s'écria le moine ; quand même la Trent serait entre nous, et que cinquante diables en garderaient le pont. »

Il baisa Mathilde sur le front, et s'en alla sans chanter.

CHAPITRE VIII.

Let gallows gape for dogs : let man
go free.

Henry V.

« Les potences ne sont que pour les chiens ; laissez l'homme libre. »

Le seigneur du Gamwell avait élevé dans son château un jeune page que l'on nommait *Petit-Jean*. Il grandit ; et, quoiqu'il eût six pieds de haut, et qu'il fût gros en proportion, le surnom de *petit* lui resta. Il était le messenger de ses maîtres, qui l'envoyaient souvent dans les bois auprès de Robin Hood, qui était leur cousin. Petit-Jean s'y perfectionna dans l'art des archers, et parvint à atteindre le but à la distance de deux milles.

Quand William fut arrêté par les gens du shériff, Petit-Jean combattit vaillamment pour le défendre, et l'on ne peut concevoir sa fureur lorsqu'il apprit que son jeune maître venait d'être condamné à mort à Nottingham.

Il se fit écrire trois lettres par Alice, et les attacha à trois flèches dont il émoussa les pointes.

Monté sur le cheval le plus vite des écuries de Gamwell-Hall, notre page se rendit d'abord au château d'Arlingford, au-dessus des remparts duquel il fit voler une de ses flèches. Il dirigea ensuite sa course vers l'abbaye de Rubygill, et une flèche tomba dans le jardin du couvent. Enfin, sans ralentir sa course, il s'enfonça dans les bois de Sherwood, et une troisième flèche perça le feuillage des chênes.

La première de ces flèches rasa la nuque du cou du seigneur d'Arlingford et se logea entre le haut de son pourpoint et le collet de son manteau ; la seconde tomba sur la tonsure de l'abbé de Rubygill, et y résonna comme une baguette sur un tambour ; la troisième alla se planter dans un pâté de venaison que Robin Hood allait entamer.

Mathilde se saisit de la flèche assez vite pour qu'elle pût cacher dans son sein la lettre dont elle était messagère.

Le baron regardait de tous côtés, et cherchait quel était l'archer assez insolent pour avoir fait d'un baron le but d'une flèche émoussée.

« Mais, mon père, si elle ne l'avait pas été vous n'existeriez plus ; ce fut donc un acte de prudence de l'avoir émoussée.

— Voilà une belle prudence ! Quel est donc le prudent personnage qui me lance une flèche à la tête ? C'est sans doute votre braconnier. Ce trait est une marque de souvenir ; c'est ainsi qu'il témoigne à vous son amour, et à moi sa haine. »

L'abbé de Rubygill détacha le billet de la flèche, et maudit, avec une colère assez profane, celui qui l'avait jetée.

Il ouvrit la lettre, qui était adressée au frère Michel, et qui lui apprenait que William Gamwell devait être mis à mort le lundi suivant à Nottingham.

« Je voudrais, dit l'abbé, qu'il en arrivât autant à cet enragé de Michel : c'est un monstre d'ingratitude. Je l'avais tiré des griffes de la justice ; et, pour m'en témoigner sa reconnaissance, il n'a laissé dans notre sainte maison aucun os qui ne fût brisé. »

Robin Hood trouva piqué dans son pâté l'avis qui concernait son cousin, et il jura d'exposer sa vie pour sauver la sienne.

Quoique le shériff de Nottingham souffrit encore beaucoup de ses blessures, son ardeur de vengeance était si forte, qu'il sortit de son lit pour assister à l'exécution de William Gamwell. Il se fit entourer d'une nombreuse escorte, et se rendit, avec tout l'orgueil d'un magistrat de province, vers la place, où l'on avait érigé un trophée en l'honneur de la justice, c'est-à-dire où l'on avait élevé un gibet.

Le jeune Gamwell marchait au supplice les mains liées derrière le dos. Son père et sa sœur, les yeux baignés de larmes, suivaient de loin le triste cortège.

Les condamnés avaient le droit de se faire assister d'un confesseur. William réclama ce privilège, et refusa le prêtre que le shériff avait désigné. Petit-Jean devait amener celui que son maître avait choisi ; mais l'heure fatale était sonnée, et Petit-Jean n'arrivait point.

On approchait de la place de l'exécution. Enfin on aperçut le page accompagné d'un moine.

« Shériff, dit William, je ne dois pas mourir comme un homme du peuple. Je suis le descendant d'une illustre famille ; je ne commis jamais d'action infâme : rendez-moi donc mon glaive, et lancez tous vos gens contre moi ; que je meure en combattant !

— À d'autres, répondit le magistrat, à d'autres ! nous étions l'autre jour cinquante contre dix, et je sais ce qui en est arrivé. J'ai juré, moi shériff, que vous seriez pendu, et pendu vous serez.

— Qu'alors Dieu me soit en aide ! dit le jeune Gamwell. Bon père, approchez ; et écoutez ma confession. »

Le moine s'approcha.

« Laissez-moi voir, dit le shériff, si ce n'est point le moine du pont, car j'aimerais autant que ce fût le diable.

— Vous n'ignorez pas, dit Petit-Jean, que le moine du pont était le frère Michel de l'abbaye de Rubygill ; or vous pouvez facilement vous convaincre que ce saint frère n'est pas lui.

— Je le vois, et que tous les saints en soient bénis ! »

Le jeune Gamwell était au pied de l'échelle, le moine se plaça près de lui. Il ouvrit son bréviaire, leva les yeux au ciel, étendit les bras et dit :

« *Dominus vobiscum* ; » puis, croisant ses mains sur sa poitrine et sous les amples replis de sa robe, il parut entièrement absorbé dans le recueillement d'une prière mentale ; tous les yeux étaient fixés sur lui et sur le patient.

Le silence le plus profond régnait dans la place ; il n'était interrompu que par la cloche de la mort, dont les lugubres sons retentissaient un à un, à de longs intervalles.

Tout à coup la robe du moine tomba : on vit à sa place l'uniforme vert d'un chasseur : c'était Robin. D'une main il tenait un arc, et de l'autre une épée, dont il trancha les liens de William. Celui-ci sauta sur le glaive d'un des hommes du shériff, et l'arracha de ses mains, tandis que Robin embouchait

le cor, et en tirait un son perçant. Ces différens mouvemens eurent lieu avec une telle rapidité, que les soldats ne purent s'y opposer, car ils s'étaient d'abord tenus à distance, par respect pour le confesseur.

Des cris partirent des quatre côtés de la place ; ils répondaient à ceux du cor, et furent suivis de quatre pelotons d'hommes armés, formés chacun de vingt-cinq chasseurs : ils portèrent l'effroi dans tous les rangs.

« Trahison ! trahison ! » s'écria le shériff.

Robin l'enleva et le plaça au milieu des deux Gamwell et de Petit-Jean. Il devint ainsi un prisonnier et un ôtage. Les chasseurs firent ensuite face à l'ennemi, pour l'empêcher d'avancer jusqu'au moment où les autres braconniers viendraient les seconder.

Tous réunis lancèrent une volée de flèches sur les soldats du shériff, qui prirent aussitôt la fuite, ainsi que le magistrat lui-même, auquel on ouvrit les rangs.

Les chasseurs quittèrent Nottingham, et perdirent bientôt de vue ses murailles.

Sir Guy retourna avec sa fille à Gamwell-Hall ; mais la part qu'il avait prise à la délivrance de son fils lui donnait lieu de craindre de n'y pas être en sûreté. Il n'y resta que le temps nécessaire pour prendre des habits, de l'argent, et il en partit accompagné de sa femme, d'Alice et de ses gens, pour se rendre dans le Yorskire, où il avait d'autres biens.

Le jeune Gamwell était bien sûr de n'obtenir jamais sa grâce. Il prit le parti de se joindre à Robin Hood, et de l'accompagner dans la forêt.

On jugea prudent de lui faire changer de nom. Il reçut donc un nouveau baptême, pour lequel au lieu d'eau, on employa du vin, et le nom de William fut remplacé par celui de Scarlet, qui devint immortel.



CHAPITRE IX.

Who set my man i' the stocks ?
I set him there, sir : but his own disorders
De served much less advancement.

Leak.

« Pourquoi donc avez-vous traité mon
serviteur ainsi ?
« — Nous lui avons encore fait trop
d'honneur, monsieur. »

Le baron maintenait la détermination qu'il avait prise de ne point laisser sa fille sortir de ses domaines.

La lettre attachée à la flèche, qui avait averti Mathilde de la condamnation du jeune Gamwell, avait mis le comble à ses chagrins.

Elle était privée de la seule consolation qui lui restât en l'absence de son amant, de la société du frère Michel. Le frère Pierre, ce gros petit moine, dont nous avons déjà parlé, devint le confesseur de notre héroïne. Ce ne fut pas sans crainte qu'il accepta cette honorable fonction ; ses souvenirs lui retraçaient encore la flèche de Mathilde rasant sa tête ; mais en même temps il se souvint de la bonne chère qu'on faisait au château, et parvint à vaincre ses terreurs. Cependant il eut grand soin de ne pas se montrer trop rigoureux envers sa pénitente. Il excusait ses péchés, et lui enseignait même l'art de les métamorphoser en vertus, en dirigeant son intention ; pratique commode, que des historiens critiques ont depuis attribuée à d'autres illustres confesseurs.

C'est le sort des âmes actives, de pouvoir lutter contre une forte douleur, et de céder à des contradictions journalières. Tant que Mathilde avait pu le matin chasser avec son amant, le soir elle était rentrée avec plaisir dans le château de son père ; mais à présent, qu'elle ne pouvait voir celui qu'elle

aimait, et qu'il fallait rester toujours enfermée, elle était en proie au chagrin et à l'ennui.

Pendant que cette jeune fille se consumait de tristesse, le principal auteur de ses maux, Henry II, cessa de vivre ; il était allé dans le paradis terminer ou continuer sa querelle avec saint Bekquet.

Richard Cœur-de-Lion lui succéda, et fit retentir l'Angleterre de ses préparatifs de croisades, à la grande satisfaction des aventuriers de son royaume.

Richard fut un monarque absolu. Si depuis lui aucun prince n'a dépassé son audace à enfreindre les lois, si aucun n'a fait couler à plus grands flots le sang de ses peuples, plusieurs, sur ce point, l'ont égalé. Cependant sa passion pour la chevalerie et un caractère romanesque le rendaient capable de générosité et de dévouement ; quant à ces belles qualités, elles n'ont trouvé que peu d'imitateurs, et depuis Richard elles furent presque toujours reléguées parmi les vertus plébéiennes.

Donner à quelqu'un ce qu'il avait pris à un autre, était une générosité dont Richard était très capable ; mais rendre à celui auquel il avait pris était un acte qui se rapprochait trop de la froide et rigide justice pour être facilement pratiqué par lui. Il s'appropriâ donc les terres et le château de Locksley, et les fit mettre en vente, ce qui rendait probable que la proscription du comte ne serait point révoquée.

Ces circonstances augmentèrent le découragement de Mathilde. Elle savait que son père n'accorderait jamais sa main à un proscrit, et elle ne voyait plus de terme à son malheur et à celui de son amant.

Le roi Richard quitta son royaume avec ses paladins ; mais avant, peu scrupuleux dans ses opérations financières, il établit sur les moines une forte contribution qui devait aider à payer le voyage en Palestine. C'est ainsi que le successeur de Henry fit rendre aux pères ce qu'ils avaient obtenu de la piété de son prédécesseur. Il les contraignit encore à lui donner gratuitement leur bénédiction, et renvoya dans leurs couvens ceux qui, sous le dernier gouvernement, avaient entouré le prince et s'étaient mêlés des

affaires. Richard disait que l'essence de l'institution monacale était le *far niente*.

Une régence fut nommée pour gouverner en l'absence du roi. Elle était composée des évêques d'Ely et de Durham.

Le premier acte d'autorité de Longchamp, évêque d'Ely, fut de prouver sa charité en faisant arrêter son collègue, et son humilité en se formant un cortège nombreux et brillant. Il était composé de nobles et de chevaliers, qui consumaient dans les orgies d'une nuit plusieurs années du revenu de leur patrimoine.

Le régent réunit aussi autour de lui une garde nombreuse pour réduire, disait-il, la rebelle Angleterre, mais réellement afin de pouvoir exercer impunément une autorité plus étendue que celle voulue par les lois.

Malgré cette force imposante, le mécontentement du peuple se manifesta de plus en plus. On ne pouvait voir sans indignation qu'un ministre du ciel s'appropriât les biens de la terre, et dépouillât les pauvres pour prodiguer le produit de leurs sueurs à des courtisans.

Le prince Jean, frère de Richard, tâcha de profiter du mécontentement général, et de l'absence du roi son frère, pour s'emparer de la couronne. Il convoqua un conseil des barons du royaume. Le régent en fut si effrayé, qu'il abandonna la régence et l'Angleterre, et même il mit la mer entre lui et ceux qui devaient être ses juges. Le prince n'en continua qu'avec plus d'ardeur son entreprise.

Il se rendit maître des places les plus importantes du royaume, et entre autres de la forteresse de Nottingham.

Un jour qu'il se promenait dans les environs d'Arlingford, il aperçut le château du baron, fut y réclamer l'hospitalité, et trouva qu'on y faisait une chère de prince. Il vit la belle Mathilde ; et c'est un fait historique recueilli par plusieurs historiens et par plusieurs savans clercs, qu'il resta frappé de ses charmes. Il retourna à Nottingham l'esprit agité de mille douces rêveries. Dès le lendemain, il fit prendre la route du château à son confident Harpion.

Cet homme tenait un journal des actions de son maître, et se chargeait aussi du soin de les chanter. Comme historien, il les rendait toujours équitables, et comme poète, héroïques. Mais ce n'était pas tout ; il avait encore un emploi plus secret, le même que Bonneau a rempli si dignement auprès du bon roi Charles VII. Ce fut en cette qualité qu'il alla trouver la belle Mathilde de la part du prince.

Jean pensait qu'un amant prince et roi futur valait bien, pour la fille d'un simple baron, un époux d'un moins haut parage, et qu'il n'y avait pas de déshonneur à être la maîtresse d'une sacrée majesté. D'après cela on peut juger quelle fut la colère du prince quand il vit revenir dans le plus piteux état son digne messenger.

Mathilde avait été si indignée de ses propositions, qu'elle n'avait pu les cacher à son père. Le seigneur d'Arlingford, écumant de rage, voulut tuer Harpiton. Ses gens ne parvinrent à l'arracher de ses mains qu'en promettant à leur maître de rosser, de berner, et ensuite de jeter dans les fossés du château l'indigne messenger. Ce qui fut dit fut fait.

Le prince jura de tirer une vengeance éclatante de ce sanglant outrage, et d'obtenir par la force des armes la possession de la belle comtesse.

Il réunit un corps nombreux de troupes, et vint à leur tête assiéger le château.

Déjà Mathilde avait reçu une lettre attachée à la pointe d'une flèche, où on l'avertissait des projets de vengeance et de rapt du prince Jean. Les vassaux du baron accoururent se ranger auprès de leur seigneur, et le château fut approvisionné de munitions de guerre et de bouche. Quand le prince se présenta devant la place, le pont était levé, et la herse abattue.

Le petit moine se trouvait alors à Arlingford. Pendant les préparatifs de défense, il était occupé à dormir dans l'office. Lorsqu'il se réveilla, il fut désespéré de se trouver assiégé, et de ne pouvoir s'éloigner du théâtre de la guerre.

CHAPITRE X.

A noble girl, i' faith. Heart ! I think I fight with a
familiar, or the ghost of a fencer. Here's blood that
would have served me this seven years, in broken
heads and cut fingers, and now it runs out all
together.

Middleton, *la Fille errante*.

« Ma foi, c'est une noble fille ! J'ai cru combattre
avec un démon ou avec l'esprit d'un maître
d'armes. Le sang qui soit maintenant de mes veines
aurait suffi pendant sept années pour toutes les
blessures que j'aurais pu recevoir à la tête, ainsi
que pour toutes les coupures que j'aurais pu me
faire aux doigts, et voilà que maintenant il coule à
longs flots ! »

Le prince Jean avait l'espoir de réduire l'ennemi par la famine, mais comme la patience n'était pas sa vertu favorite, il se lassa bientôt d'at

tendre, et se décida à prendre la place d'assaut. Il fit construire une machine immense portée sur des roues, qui devait être placée sur le bord extérieur du fossé, et atteindre par son extrémité les créneaux de la porte ; on y avait pratiqué des marches, de sorte que les soldats pouvaient monter ce plan incliné vite et facilement.

Mathilde fut instruite de ce dessein par son messenger habituel, un trait émoussé. Cette flèche pouvait avoir été lancée du camp du prince par quelque ami secret, ou par quelque vigoureux archer placé derrière le camp. Cette dernière conjecture n'est point dénuée de vraisemblance quand on considère que les flèches de Robin Hood et de Petit-Jean pouvaient franchir l'espace de deux milles, *come scrive Turpino, che non erra*.

La machine fut terminée et mise en place. Six hommes devaient se relever par intervalles pour la garder pendant la nuit, et le matin du jour suivant fut fixé pour l'attaque du château.

Le prince Jean se retira dans sa tente pour y prendre quelque repos. Il s'endormit, l'imagination pleine de la douce pensée que la belle Mathilde serait le lendemain à sa merci, et il ne fit que des songes flatteurs : il rêva qu'au milieu du sang et du carnage, il enlevait dans ses bras l'aimable objet de son ardeur.

Comme il était dans cet état qui tient le milieu entre la veille et le sommeil, il crut entendre une rumeur sourde s'élever dans le lointain ; mais le réel et le fantastique se trouvaient si bien confondus ensemble dans son esprit, qu'il prit ce bruit éloigné pour une suite de ses songes. Il fut bientôt entièrement éveillé par ses gardes, qui criaient :

« Aux armes ! »

Le prince saisit les siennes, courut hors de sa tente, et vit l'horizon rougi par les flammes qui s'élevaient au-dessus du pont, et éclairaient un combat furieux. Jean se précipita vers les combattants.

Il apprit que dans la nuit les hommes du baron avaient fait une sortie, et qu'après avoir tué les gardes du pont, ils y avaient mis le feu. Pendant ce temps un parti de chasseurs attaquait le camp du prince, arrêtait les soldats d'un côté opposé au château, et les empêchait ainsi de secourir et de venger leurs compagnons, que pressaient vigoureusement les guerriers d'Arlingford.

Le feu jetait de vives clartés au milieu des ténèbres de la nuit. Sa rouge lumière éclairait et le château d'Arlingford et le camp du prince, et les forêts d'alentour. On apercevait les tours et les créneaux comme de grandes masses noires ; les tentes du prince projetaient leurs ombres dans le camp ; et les forêts paraissaient revêtues de la plus sombre verdure. Les casques, les écus, les boucliers, en s'entrechoquant, faisaient jaillir de tous côtés des étincelles.

Au milieu de tout ce tumulte, Jean remarqua deux jeunes guerriers qui combattaient près l'un de l'autre ; l'un vêtu de l'uniforme de chasseur, l'autre de celui des hommes d'armes d'Arlingford. Le prince les examinait attentivement. Les yeux d'un amant sont aussi perçants que ceux d'un aigle, Jean reconnut Mathilde sous les habits d'un des vassaux de son père ; et,

pour s'emparer de la belle, il jugea qu'il fallait la séparer de son compagnon. Il fit avancer un peloton de soldats sur les deux combattants qui, par cette manœuvre, se trouvèrent éloignés l'un de l'autre. Alors Jean s'écria :

« Lady Mathilde, rendez-vous ; vous êtes à moi ; je vous arrête prisonnière. »

— Je suis à vous si vous pouvez me prendre, » lui dit-elle.

À ces mots Mathilde leva son épée sur la tête de Jean ; mais il parvint adroitement à éviter le coup. Il ne fut pas toujours aussi heureux ; l'arme de l'amazone se couvrit bientôt du sang du prince. La main droite de Jean, atteinte de larges blessures, pouvait à peine tenir son épée. Mathilde l'aurait sans doute mis hors d'état de signer jamais la *magna charta*, s'il n'eût été soutenu par les siens, et si le glaive de son ennemie ne se fût brisé sur son casque. Jean allait profiter de cet avantage et s'emparer de la belle Mathilde, quand un coup vigoureux, parti d'un bras inconnu, le renversa par terre. Il s'ensuivit un terrible combat, pendant lequel ses gens parvinrent à l'enlever, et à le transporter dans sa tente, tout honteux et tout stupéfait de sa mésaventure.

En perdant son maître, Harpiton aurait perdu son emploi ; il lui prodigua donc tous les secours possibles, et Jean revint à lui.

Les premières questions du prince furent relatives à l'ennemi, ou plutôt à l'ennemie dont il avait été prêt à se rendre maître, lorsque son *habeas corpus* fut si désagréablement violé.

On lui apprit que ses gens allaient saisir sa belle Mathilde, quand elle fut encore une fois sauvée par l'apparition d'un diable sous la forme d'un moine.

Son froc gris était attaché autour de ses reins par le ceinturon d'une épée, et sa tête était couverte d'un casque qui empêchait de voir si ce diable était tonsuré. Il avait à la main un long et gros bâton avec lequel il frappa de tous côtés, et dont il renversa, comme des quilles, les gens du prince. Le moine s'empara de Mathilde. Tous deux s'étaient ouvert un passage au milieu des

combattans et s'étaient joints à un parti d'archers, au baron et à sa suite, et tous avaient fait leur retraite vers la forêt de Sherwood.

Harpiton conseilla au prince de piller le château d'Arlingford, car ses défenseurs s'étant retirés, cette entreprise n'offrait plus de danger et promettait du profit. En conséquence, le favori proposa de se mettre à la tête de l'avant-garde. L'occupation de ce fort pouvait devenir très utile au projet conçu par le prince Jean de s'emparer de la couronne ; il fut décidé qu'il entrerait dans la forteresse aux premiers rayons du jour. Mais il avait été écrit en haut que le soleil ne se lèverait plus sur les tours du château ; leurs paisibles habitans ne devaient plus y saluer l'aurore. Un horrible incendie se déclara au milieu des ténèbres, et bientôt les tours, les remparts et l'antique chapelle ne furent plus que des décombres.

Le matin on entendit des cris sortir des ruines fumantes. Le prince Jean ordonna qu'on cherchât celui ou celle qui poussait des lamentations, lorsque le petit moine de Rubygill apparut au milieu des débris, le visage égaré, et l'esprit presque perdu de frayeur ; mais il tomba de Charybde en Scylla, car il n'échappait à l'incendie que pour tomber dans les mains des soldats de Jean, qui se saisirent subitement de lui, et le traînèrent devant leur maître.

Le prince crut que c'était le moine qui pendant la nuit avait fait le diable à quatre. Ce fut le visage enflammé de courroux, et d'une voix de tonnerre, qu'il interrogea le petit frère à moitié mort :

« Est-ce vous, moine profane, ou plutôt Béalzébuth, qui, comme un assommeur de bœufs, avez jeté, parmi mes gens, mon auguste personne par terre ? Est-ce vous qui avez mis le feu au château ? »

La feuille qui, née au printemps, est échappée aux orages de l'été, aux froids de l'automne, et qui se trouve battue par le vent rigoureux de l'hiver, n'est pas plus tremblante que ne l'était le moine devant le prince Jean. Il essayait en vain de parler : ses moyens de justification se présentaient à son esprit avec tant de rapidité et d'abondance, qu'ils se confondaient tous ensemble, et les mots, au lieu de sortir un à un, l'étouffaient, en s'arrêtant au passage. Après plusieurs tentatives inutiles, la voix lui manqua complètement. Il resta la bouche ouverte, les lèvres agitées, les mains jointes, et les yeux levés vers le prince.

« Êtes-vous le moine ou le diable en question ? » répéta Jean.

Le petit moine continuait à garder le silence ; mais plusieurs personnes de la suite du prince, témoins du combat nocturne, déclarèrent que ce n'était certainement pas là le grand moine qui les avait si bien rossés. Le petit Pierre, un peu rassuré par ces témoignages favorables, eut alors l'audace d'élever la voix, et de solliciter sa grâce. Jean l'interrogea sur l'incendie du château ; mais il déclara qu'il avait été trop effrayé du siège pour avoir bien connu les événemens qui en étaient résultés ; qu'il pouvait seulement attester que durant le dernier jour il y avait eu au château un terrible manque de provisions ; que la veille on avait percé le dernier tonneau de vin. À ces mots Harpiton, quoiqu'il eût un cœur insensible, ne put s'empêcher de plaindre les assiégés, et de soupirer avec le moine.

« Harpiton, dit le prince, faites boire largement ce pauvre frère ; et ensuite il pourra partir.

— Ah ! que je parte tout de suite, je n'ai pas soif.

— Pour qu'un moine, dit Harpiton, refuse de vider une cruche de vin, il faut que la frayeur lui ait bien tourné la tête. Ce que c'est que de nous ! »

Mais, sans écouter cette belle réflexion, le petit Pierre partit en bondissant comme un cabri, et prit la route de son couvent.

Dans le même moment une flèche, à laquelle était attachée une lettre, tomba devant la tente du prince.

*Au prince Jean, le baron
de Fitz-Water.*

« Je ne me considère point comme rebelle pour avoir défendu mon château contre vous, qui êtes en état de rébellion contre votre seigneur suzerain Richard. Sans la famine, je vous aurais résisté jusqu'au jour du jugement dernier. J'ai disposé de mon château de manière à ce qu'il ne puisse servir vos projets ambitieux.

« Si vous chassez, grand prince, dans les forêts du Nottinghamshire, poursuivez d'autre gibier que ma fille. Elle et moi saurons éviter votre approche et nous tenir hors de votre portée, satisfaits de n'avoir que le ciel pour couvert et que la terre pour lit, puisque nous avons mérité votre haine et l'amitié de Richard Cœur-de-Lion. »

CHAPITRE XI.

Tuck, the merry friar, who many a
sermon made in praise of Robin Hood,
his outlaws, and their trade.

Drayton.

« Tuck, le joyeux moine, fit plus d'un
sermon en l'honneur de Robin Hood,
de ses camarades, et de leur profession. »

Le baron, suivi de ses gens et de tous les archers, fit halte au point du jour dans la forêt de Sherwood ; les chasseurs élevèrent des tentes, et apprêtèrent un déjeuner abondant auquel ne manquaient ni la bière ni le gibier.

« Eh bien ! lord Fitz-Water, dit le chef des chasseurs, reconnaissez-vous maintenant dans le proscrit Robin celui qui dut être votre gendre ?

— Oui, oui, répondit le baron, et il y a long-temps que je le soupçonnais.

— Et reconnaissez-vous, dit un second chasseur, dans le proscrit Scarlet, votre ami William Gamwell ?

— Et dans Petit-Jean le proscrit, Petit-Jean le page ?

— Et dans le frère Tuck, dit un grand et vigoureux moine, le père Michel de l'abbaye de Rubygill ? Ma chapelle, ajouta-t-il, est placée près d'ici ; j'ai fait d'un tronc d'arbre un autel. J'y récite des prières pour les voyageurs, et Petit-Jean se tient à l'entrée de mon oratoire, un plat à la main, dans lequel

lesdits voyageurs doivent déposer leurs offrandes. Les bonnes prières ne se font point gratuitement, celui qui prie bien veut être bien payé.

— Je suis là en bonne compagnie, dit le baron.

— Dans la meilleure de toutes les compagnies, répondit le moine : ne s'est-elle pas formée au sein de la belle et bonne nature ?

« Ce joli bocage est notre palais ; les chênes et les hêtres forment ses colonnes et ses plafonds ; le soleil, la lune et les étoiles en sont les lampes éternelles ; le gazon, les marguerites et la violette en ornent les planchers ; l'odoriférante aubépine, la rose sauvage, l'égphantier, le lierre grimpant, le décorent, et en tapissent l'enceinte ; l'alouette, la grive, le linot et le rossignol sont nos ménestrels, et, sans exiger de salaire, font retentir ses voûtes de leurs joyeux concerts.

« Robin Hood est le roi de la forêt

Et par droit de conquête et par droit de naissance^[2].

Remarquez que je ne dis pas par le choix de son peuple ; ce titre est à présent déclaré dangereux et illégitime.

« Au nom de ses armes victorieuses, Robin Hood étend sa domination, non-seulement sur la multitude d'animaux qui peuplent les forêts, mais sur la multitude d'opresseurs qui peuplent les châteaux, les couvens et les villes. Nos archers croient avoir autant de droits à la fortune publique que ces puissans seigneurs, et c'est particulièrement sur leurs bourses qu'ils aiment à établir leurs impôts. Si les imposés osaient se plaindre de ce qu'on usurpe le privilège qu'ils prétendent avoir de frapper, de tuer et de vider les coffres-forts, la pointe de nos flèches les convaincrait que nos droits aussi sont légitimes. N'est-il pas écrit que *la part la plus grasse du troupeau nourrit le fort de la terre* ? Quel droit Guillaume-le-Conquérant avait-il sur l'Angleterre, que n'ait pas Robin Hood sur cette forêt ? Guillaume combattait, ainsi fait Robin Hood. Il y a pourtant une grande différence entre eux : Guillaume prenait au pauvre et donnait au riche, Robin prend au riche et donne au pauvre ; aussi Guillaume a-t-il été conquérant, et Robin est proscrit : ce qui n'empêche pas que Robin Hood ne soit roi dans la forêt.

« Scarlet et Petit-Jean sont nos barons, et moi je suis leur père spirituel. J'ai consacré leur bannière, et j'absous leurs péchés.

« Telle est l'organisation de notre cour forestière ; nous ne voulons y admettre ni poète ni fou. À la cour, les fonctions d'un poète sont de supposer des vertus à ceux qui n'en ont point, et de vider les flacons de ceux qu'ils louent ; nous avons assez de vertus pour n'avoir pas besoin qu'on nous en suppose, et nous saurons bien vider nous-mêmes nos flacons. Quant aux fous, ils cherchent à exciter la gaîté ; et sans leur secours nous sommes, grâce au ciel, tous joyeux et dispos.

— Bien prêché, bon moine, dit Robin Hood. Cependant, quand vous avez constitué notre cour, vous avez oublié son plus bel ornement ; il nous faut une reine... »

En achevant ces mots, Robin se tourna vers la belle chasseresse :

« Chère Mathilde, lui dit-il, vous voici enfin établie parmi nous. Reconnaissez ces lieux qui nous furent si chers quand nous chassions ensemble, éclairés par les premiers feux du jour. Voyez ces épais ombrages : dès l'aube du matin le cerf, tapi sur son lit de fougère, y était réveillé par nous, et le soleil levant nous dardait ses rayons à travers le sommet des chênes.

D'heureux jours brilleraient encore pour nous, belle Mathilde, si vous consentiez à m'accorder votre main. Je la recevrais en présence de toute ma cour. Nous vous tresserions une couronne de feuilles et de fleurs, et vous saluerions reine de la forêt ; vous seriez la reine Mathilde.

— Les statuts de notre sainte alliance s'opposent à ce qu'elle conserve son nom, dit le moine ; nous devons tous changer de nom. Nous n'avons fait d'exception qu'en faveur de Petit-Jean, parce que *Petit-Jean* est un sobriquet. »

Le moine s'approcha de Mathilde.

« Je ne répandrai point l'eau sur ta tête, ma fille, lui dit-il ; mais je te teindrai de vin tes lèvres de rose, et je te nommerai Marian.

— En voilà bien d'une autre ! s'écria le baron. Eh quoi ! moine maudit, vous *dénommez* ma fille, et voulez la marier malgré son père ! »

Le moine toussa trois fois, et commença un second sermon, qu'il divisa en trois points.

Dans le premier il tonna et tempêta contre une moderne et soi-disant philosophie, qui cherchait à établir que le pouvoir n'engendrait point le droit.

« Raisonnement, dit-il, qui tend à soustraire l'homme à la loi universelle, qui est l'empire du plus fort : paradoxe dont le but est de distinguer l'homme de l'animal, en prétendant qu'il ne doit se soumettre à aucun autre joug qu'à celui d'une certaine subtilité qu'on nomme *justice*, et dont ces sophistes prétendent que l'homme seul a la connaissance. Mais ces docteurs et leurs systèmes ont été signalés comme perturbateurs de *l'ordre social*. L'empire de la force est donc généralement reconnu ; donc, noble baron, vous devez nous être soumis : vérité qui sera le sujet de notre second point.

« Vous n'ignorez pas, fier baron, que nous sommes ici les plus forts, et je viens de vous démontrer que le pouvoir l'emporte sur le droit, ou plutôt que le pouvoir est le droit. Le vôtre était établi à Arlingford, le nôtre l'est à Sherwood. Vous en avez joui tant que vous avez pu le conserver ; il en sera de même pour nous ; il en est de même pour tous, depuis les princes de la terre jusqu'aux plus petits mouchérons, et je vous en offrirai quelques exemples dans mon troisième point.

« Voyez les deux rois Richard et Saladin, leurs pouvoirs sont encore indécis : mais bientôt une lutte sanglante rendra l'un des deux triomphant, et tant qu'il sera le plus fort, il conservera le droit, parce qu'il aura le pouvoir. »

Le moine aurait donné plus d'étendue à cet exemple, mais il aperçut deux insectes qui se disputaient une miette de pain tombée sur le gazon ; le plus fort l'emporta.

« Voyez, dit-il au baron ; qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Mort et rage !

— Mort et rage, sont précisément deux moyens dont se sert le pouvoir pour conserver le droit. Ils sont les auxiliaires de la puissance et ses fidèles alliés : et vous les verriez marcher à notre tête, fier baron, si vous nous y contraigniez.

— *Amen*, répondirent tous les archers.

— Mon père, dit Mathilde, rappelez-vous les conditions convenues entre nous. Je ne devais plus être soumise qu'à une obéissance forcée. D'après nos conventions, je devenais à jamais libre, si je parvenais à recouvrer ma liberté. Maintenant, je suis libre !... Murs épais, sombres voûtes, salons magnifiquement ornés, je vous fais mes adieux ! Enchaînée dans votre enceinte, vous m'étiez devenus insupportables. Adieu châteaux, grilles et pont-levis !

« Désormais je ne veux plus d'autres limites que celles de la forêt, ni d'autre abri que l'azur du firmament. Les chasseurs formeront ma suite, Petit-Jean sera mon page, frère Tuck mon aumônier, et Robin Hood mon seigneur et maître. Je ne suis plus lady Mathilde Fitz-Water, du château d'Arlingford, mais *maid* Marian de la forêt de Sherwood.

— Vive *maid* Marian ! s'écrièrent tous les chasseurs.

— Ô fille ingrate et dénaturée, dit le baron, tu renonces à ton père et à ton nom !

— À mon père, jamais ; je le chéris, je l'honore ; mais comme toutes les jeunes filles qui marchent à l'autel, je renonce à mon nom.

— L'autel ! dit le baron, ô grand Dieu, accordez-moi la patience ! Qu'entendez-vous par autel ? Où donc est-il placé votre autel ?

— Formez un autel de gazon, dit le moine aux chasseurs ; entourez-le de fleurs, couronnez-le de fruits ; et nous montrerons au noble lord l'autel de la forêt. »

Les archers obéirent.

« Petit-Jean, continua le moine, couvre ton uniforme du manteau de l'abbé de Doubleflask ; je te nomme mon clerc, afin que rien ne manque à la cérémonie.

— Pour que rien ne manquât à ma vengeance, je voudrais, dit le baron, vous précipiter tous dans les fossés de mon château, et par-dessus vous, mes murs écroulés.

— Où est le père de la mariée ? demanda le moine célébrant.

— Il n'y a point ici de mariée, ni de père de la mariée, dit le baron ; moi père de Mathilde Fitz-Water, je m'oppose à tout ce que vous voulez faire.

— Il n'y a plus ici de Mathilde Fitz-Water ; mais voici la belle *maid* Marian, dit le moine. Noble baron, vous ferez de nécessité vertu ; vous donnerez votre fille à Robin, ou Robin la prendra. Si vous refusez de la conduire à l'autel, je vais lui donner un autre père : venez ici ; approchez-vous, Scarlet.

— N'approchez pas, William, s'écria le baron : quand ce serait le diable en personne, je ne souffrirais point qu'un autre que moi conduisit ma fille à l'autel.

— Aucun autre que vous ne l'y conduira, si vous obéissez de bonne grâce à ceux qui peuvent vous contraindre à l'obéissance.

— Ah ! dit le baron, mon château est réduit en cendres, et je suis au pouvoir de mon ennemi ! Mathilde, douce Mathilde, abandonneras-tu ton vieux père ?

— Ô mon père, toujours je serai ta tendre fille ! je l'aimerai, je te soignerai jusqu'à mon dernier soupir. Mais je n'abandonnerai point non plus le noble amant auquel je suis engagée. Il fut choisi par vous, mon père, avant de l'être par moi ; vous en fîtes le compagnon de mon enfance. Depuis, vous avez cessé de l'aimer, vous avez voulu l'éloigner de vous ; je n'ai pu, comme vous, cesser de l'aimer, ni m'éloigner de lui, ni l'éloigner de moi. Il

est mon fiancé. Mon devoir et mes affections m'attachent à lui, et je ne les trahirai point. Je vais devant cet autel lui engager ma foi, et cependant je resterai fidèle à mon nouveau nom : tant que Robin sera proscrit, je serai, quoique mariée, *maid* Marian^[3].

— Voilà une résolution digne d'éloges, dit Fitz-Water ; mais Robin vous la laissera-t-il garder fidèlement ?

— J'en ai fait le serment, répondit Robin Hood ; je ne veux point qu'au milieu des périls qui nous entourent, elle soit exposée à ceux de la maternité. D'ailleurs, je ne dois point me livrer aux joies de l'amour, quand mes braves compagnons en sont privés. Nous avons tous fait vœu de chasteté, c'est une de nos lois forestières, et le moine même, depuis qu'il est ici, y est resté fidèle.

— C'est la vérité, dit frère Tuck ; les tentations naissent du luxe et de l'aisance ; le chasseur qui en est privé, reste chaste comme Hippolyte, et la chasseresse comme Diane. »

Ce vœu de chasteté rendit le baron plus traitable. Le moine s'en apercevant, se hâta de commencer la cérémonie du mariage, et la célébra avec beaucoup d'onction, et à l'édification de tous les assistans.

Quand elle fut terminée, au lieu d'*oremus*, le frère Tuck entonna des ballades ; et tandis que Petit-Jean l'accompagnait avec sa harpe, Robin dansait avec Marian, Scarlet avec le baron. L'aumônier-ménestrel couronna la cérémonie par ces vers, composés en l'honneur des deux tendres époux et de leurs braves compagnons :

« Quel chasseur, dans ces forêts,
Pourrait se comparer au roi de nos bosquets ?
Aux éclats de sa voix, que l'écho retentisse !

« À l'appel de son cor, aux accens de sa voix,
Le daim parcourt et la plaine et les bois,
Et craintif, il franchit torrent et précipice ;
Le fougueux sanglier
S'arrache du halier ;
Loin de son gîte,
Déjà le cerf verse des pleurs.
Dans le bois, gibier et chasseurs,

Tout s'agite,
Et l'écho retentit encor
Des trois sons répétés du cor ;
De la vaste forêt notre Robin est maître.

« À l'appel de son cor, aux accens de sa voix,
Quittant les doux abris et du chêne et du hêtre,
Parcourant les sentiers, la clairière, les bois,
Le chasseur et la chasseresse,
Le coursier hennissant,
Le lévrier jasant
Courent tous vers Robin ; on l'entoure, on le presse ;
De Robin Hood tous chérissent les lois ;
Oui, Robin Hood est le roi de ces bois !

Et toi, vierge douce et timide,
Nous voyons ta paupière humide
Se baisser au regard brûlant
D'un farouche tyran, d'un téméraire amant ;
Mais une flamme pétillante
Près de ton bien-aimé, de ton vaillant époux,
Anime ton regard si modeste et si doux :
De ta prunelle étincelante
Jaillissent alors mille feux !

Ô toi, l'ornement de ces lieux,
Belle *maid*, rose printanière,
Pour embellir nos bosquets
Tu délaisses tes guérets !
Marian, beauté douce et fière,
Nous te nommons reine des fleurs,

Reine des bois, reine des cœurs ;
Maid Marian, ornement du bocage,
De tes sujets reçois le tendre hommage !

« Dans Sherwood un moine joyeux
Bénit nos travaux et nos jeux ;
Il sait bénir, prier, chanter, combattre et boire ;
Il absout nos péchés, nous guide à la victoire.
Ici, chaque brave chasseur,
Du bon père, est l'enfant de chœur.

« De notre cour, ministre insigne,
Scarlet de la faveur est digne ;
Et Petit-Jean, archer fameux,
Atteint chaque jour, dans ses jeux,
Le roitelet sous la feuillée,
Un papillon à la volée.

« Robin et Marian,
Scarlet et Petit-Jean,
Que tout le vieux Sherwood chante à jamais leur gloire
Que leur saint directeur les guide à la victoire !
Vive Robin et Marian ;
Vive Scarlet et Petit-Jean !

« Par nos braves chasseurs, les flèches emplumées
De venaison sont parfumées ;
Mais ils négligent bien souvent
D'abattre chevreuil et faisan
Pour courir, pour voler au secours d'un chanoine
Pour alléger la charge d'un gros moine,
Délivrés d'un poids trop pesant,

Débarrassés de leur argent,
Ces bons pères enfin garderont l'abstinence,
Et les statuts de pénitence ;
Ils pourront élever bien mieux
Leur pieux essor jusqu'aux cieux !
« Que tout le vieux Sherwood chante à jamais la gloire
De Robin et de Marian,
De Scarlet et de Petit-Jean ;
Que leur saint directeur les guide à la victoire ! »



CHAPITRE XII.

A single volume : paramount : a master
spirit : a code...

Wordworth.

« Cela ne faisait qu'un petit volume,
mais c'était un code qui indiquait à
chacun la route qu'il devait suivre.

Le lendemain matin Robin convoqua ses chasseurs, et invita Petit-Jean à lire, pour l'édification du baron, le code des lois de leur société forestière. Petit-Jean, d'une voix forte et sonore, en fit la lecture au baron et aux forestiers réunis.

« Dans la haute cour des chasseurs, située au milieu des arbres de la forêt, une heure après le lever du soleil ; Robin-Hood, président ; Scarlet, vice-président ; Petit-Jean, secrétaire, et les autres chasseurs réunis. Les articles suivans, revus par frère Tuck, en sa qualité de père spirituel, et approuvés par la majorité, ont été unanimement acceptés, et proclamés.

« Les lois fondamentales de notre société sont au nombre de six :
Légitimité, Équité, Hospitalité, Chevalerie, Chasteté et Courtoisie.

« De la Légitimité.

1.^o « Notre gouvernement est légitime, puisque nôtre société est fondée sur une règle de droit naturel, consacrée par le consentement général de tous les peuples, et par la pratique de tous les âges, à savoir qu'il faut *conserver ce que nous avons, et prendre ce que nous n'avons point.*

2.^o « Puisque notre gouvernement est légitime, les actes qui en émaneront sont et seront légitimes. C'est donc légitimement que nous nous déclarons en état de guerre contre tout le monde, et que chaque chasseur est investi, par cette présente déclaration, de la commission générale et indéfinie de s'emparer de tout ce qu'il trouvera sur son chemin.

3.^o « Nous déclarons nulles et non-avenues les lois forestières différentes des nôtres.

4.^o « Nous coopérerons volontiers et loyalement au maintien des autres vieilles lois de l'Angleterre, qui ne contrarient point les vues de cette honorable assemblée, nous réservant cependant de les déclarer aussi nulles et non-avenues ; dans tous les cas où une action énergique qui irait au-delà de ces lois serait utile à nos intérêts et à notre conservation.

« De l'Équité.

1^o « La balance du pouvoir ne pourra se trouver bien établie parmi le peuple, tant que l'un possédera beaucoup, et que l'autre ne possédera rien. En conséquence, nous décidons, dans notre congrès, de rendre, autant que nous le pourrons, la balance égale : nous prendrons à celui qui possède trop, et rendrons à celui qui ne possède rien, nous réservant, toutefois, de juger s'il ne sera pas convenable pour nous de partager avec ce dernier.

2^o « Dans tous les cas, quelques-uns des chasseurs formeront une cour d'équité, et leur nombre sera calculé sur la quantité nécessaire pour agir, afin que l'affaire soit exécutée en même temps que délibérée.

3^o « Tous les usuriers, moines et courtisans, et tous les autres frelons de cette grande ruche appelée *société*, qui seront trouvés chargés d'une portion du doux miel enlevé aux abeilles, seront à bon droit dépouillés à leur tour. Les évêques, abbés et shériffs seront battus et liés^[4] ; sont particulièrement recommandés à l'attention de l'assemblée, l'abbé de Duncaster, et le shériff de Nottingham.

« *De l'Hospitalité.*

1^o « Les courriers, les marchands, les paysans, les artisans, les meûniers et les femmes traverseront nos domaines forestiers sans éprouver ni obstacles, ni vexations.

2^o « Tous les autres voyageurs qui longeront ou traverseront la forêt, seront invités à recevoir l'hospitalité de Robin Hood, et s'ils s'y refusent, on les y contraindra. Les riches paieront grassement leur écot ; les pauvres seront non-seulement admis gratuitement au banquet, mais encore ils recevront des largesses en proportion de leurs mérites et de leurs nécessités.

« *De la Chevalerie.*

« Chaque chasseur sera, dans toute l'étendue de son pouvoir, le protecteur de la veuve et de l'orphelin, et de tout autre individu faible, malheureux et opprimé. La présence d'une femme suffira pour préserver de tout dommage les voyageurs qui l'accompagneront ; elle sera leur *palladium*.

« *De la Chasteté.*

« Chaque chasseur doit être le disciple de Diane, déesse de la chasteté ; il aura le don de la continence, sous peine d'être exclu de notre compagnie. Cet article ne sera jamais enfreint ; les vierges, les femmes et les veuves passeront impunément et sans crainte à travers la forêt.

« *De la Courtoisie.*

« Il est arrêté et décidé que quiconque nommerait un chasseur d'un nom, titre, ou désignation quelconque, autres que ceux adoptés par nos rites, paierait, pour cette transgression, un marc d'amende, dans les mains du frère Tuck : ainsi Robert d'Huntingdon, ne doit être que Robin Hood ; Mathilde Fitz-Water, que *maid* Marian, etc.

« Nous jurons d'observer ces lois ; vive le roi !

« Signé, Petit-Jean, secrétaire. »

« Voilà d'excellentes lois, dit le baron. Par le ciel, Guillaume de Normandie, et mon aïeul Fier-à-bras n'en auraient pas fait de meilleures ! Cependant, chère Mathilde...

— À l'amende, à l'amende, cria le moine en l'interrompant ; vous avez dit *Mathilde*, au lieu de *Marian* !

— Ventrebleu, je peux nommer ma fille par son nom ; je dois faire exception à la règle !

— Notre institution n'admet point de privilège, dit Robin Hood.

— Et moi, dit le moine, je consens à en établir un en votre faveur, noble baron ! Vous paierez, en bonnes et dues espèces, vingt marcs par an, et vous aurez le droit d'appeler votre fille *Mathilde* deux cents fois par jour.

— Bravo ! dit le baron, et je vous délègue mes créances sur le prince Jean, car ce sera lui qui touchera mes rentes, tant qu'il sera à Arlingford.

— Soit ; j'accepte la délégation.

— Mais, dit Petit-Jean, vous donnez, mon frère, un mauvais exemple ; vous rendez la discipline vénale ; vous vendez la loi ; c'est une indigne corruption, mon frère.

— Pour qui les lois sont-elles faites, demanda le moine ? N'est-ce pas pour celui qui les a faites ? Quant aux autres, qu'ils en profitent s'ils le peuvent. C'est moi qui ai rédigé cet article, je dois, comme bon me semble, le tourner à mon profit. »

Cette discussion n'eut pas d'autres suites. Le baron changea la conversation en disant à sa fille :

« Il faut que je vous quitte, Mathilde. La vie de la forêt est salubre à la jeunesse et à la force ; mais elle s'accorde mal avec mon âge et avec ma santé ; il me faut un refuge, un abri ; mais où pourrai-je le trouver ?

— Près de sir Guy de Gamwell, dit Robin, sur les bords du Barusdale. Petit-Jean vous y conduira. Il sera nécessaire que vous voyagiez avec précaution, déguisé et sans suite ; car Jean commande dans toute la contrée, et il la parcourt avec soin pour découvrir votre retraite et celle de Marian. Il faut d'abord congédier vos gens. S'il en est quelques-uns qui désirent rester avec nous, j'y consens, je leur fournirai des armes ; que les autres retournent chez eux. »

Marian déclara que puisqu'il y avait du danger dans le voyage que son père allait entreprendre, elle voulait l'accompagner ; qu'elle ne pourrait goûter ni repos, ni bonheur jusqu'au moment où elle verrait elle-même son père en sûreté.

Robin ne voulait point consentir à son départ. Il lui représenta que dans la route, il y aurait plus de dangers pour elle que pour le baron ; mais Marian était d'un caractère décidé et personne ne pouvait vaincre sa volonté quand elle la croyait fondée sur la raison.

« Eh ! bien, dit Robin, au lieu de Petit-Jean, je serai votre guide ! »

Marian lui fit observer qu'il y aurait plus de danger pour lui que pour elle et pour son père ; mais, à son tour, Robin fut absolu dans sa volonté.

Le roi de Sherwood régla le mode de gouvernement qui régirait ses états en son absence, et nomma Scarlet et Petit-Jean régens de son royaume. Si des questions délicates venaient à s'élever, et que les deux régens fussent d'un avis opposé, la voix de frère Tuck devait emporter la balance.

« Ne comptez pas sur ma voix, dit le moine ; si Marian devient une dame errante, je deviendrai son écuyer. »

Robin lui objecta qu'ils seraient d'autant plus exposés à être découverts, qu'ils voyageraient en plus grand nombre. Après quelques débats, le moine consentit, quoique à regret, à rester dans la forêt.

Pendant qu'ils discutaient, ils entendirent le bruit éloigné des pas d'un cheval.

« Va trouver le cavalier, dit Robin à Petit-Jean, et invite-le à venir dîner avec moi. »

Le page alla se poster au milieu du chemin par lequel le voyageur devait passer, et considéra son maintien pendant qu'il s'approchait de lui.

Le jeune voyageur paraissait plongé dans une profonde mélancolie. Ses yeux étaient baissés vers la terre, et il avait abandonné la bride qui flottait négligemment sur le cou de sa monture : le cavalier semblait avoir renoncé au soin de diriger l'animal.

« Où allez-vous ? lui demanda Petit-Jean.

— Partout, répondit-il, où il plaira à mon cheval de me conduire.

— Je me chargerai de ce soin, et je vous invite à dîner de la part de mon maître.

— Quel est votre maître ?

— C'est Robin Hood.

— Le brave proscrit ! dit l'étranger. Ni lui, ni vous n'auriez pu me déterminer hier à m'arrêter ; mais aujourd'hui, tout m'est indifférent ; je

peux rester.

— Si vous aimez à dîner paisiblement, il vaut alors beaucoup mieux que vous ne soyez venu qu'aujourd'hui. Mon maître est pour ses convives la fleur de la courtoisie ; mais s'ils sont opiniâtres, il les poursuit aussi vivement et les traite avec autant de rigueur que le gibier de la forêt. »

Le jeune homme ne répondit rien, et parut à peine avoir entendu ce que Petit-Jean venait de lui dire.

Celui-ci prit la bride du cheval, et conduisit le taciturne chevalier vers l'endroit où Robin et ses chasseurs s'étaient réunis pour dîner, Robin Hood plaça le voyageur près de Marian.

La société dont le jeune homme était entouré, le fit sortir de son état de stupeur. Il regarda ses hôtes, et écouta leur conversation avec le plus grand étonnement. Il ne pouvait comprendre comment, au milieu de la forêt, il trouvait des personnes aussi polies.

Robin lui servit abondamment les morceaux les plus délicats de cerf, de faisan et d'autre gibier recherché dont sa table était couverte. Le moine lui versait la bière et le vin, s'irritait de voir sa tasse toujours pleine, et l'excitait à boire et à faire bonne chère ; mais le jeune voyageur buvait peu, mangeait encore moins, et soupirait sans cesse.

Le repas terminé, Robin lui dit : « Vous pourrez continuer votre route, quand vous aurez payé votre dîné.

— Ce serait avec joie, Robin ; mais je n'ai sur moi que cinq shellings et une bague. Je vous donnerai volontiers les cinq shellings ; quant à la bague, si on voulait me l'arracher, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la conserver.

— C'est parler courageusement, jeune homme ; cet anneau est un gage d'amour, sans doute. Cependant il faut vous soumettre à nos lois forestières. Petit-Jean va vous visiter. Si votre déclaration est vraie, je n'accepterai pas un shelling ; mais si vous avez menti, tout ce que vous possédez sera confisqué, sans en excepter même la bague.

— Et ce serait bien fait, dit le moine ; car c'est ainsi qu'on fait respecter la vérité.

« L'abbé de Doubleflask fut aussi conduit parmi nous. Il jura qu'il n'avait aucun argent dans sa valise ; Petit-Jean la visita, et y trouva quatre cents livres. Ainsi, grâce à Petit-Jean, le parjure de l'abbé ne dura qu'une minute. Il était à peine prononcé, qu'en vidant sa valise, nous fîmes une vérité de l'assertion de l'abbé. Nous aurions été *participes criminis*, si nous avions souffert qu'il nous quittât la conscience chargée d'une pareille fausseté. Nous avons été ses bienfaiteurs, nous l'avons converti ; car lorsqu'il vint, il n'était qu'un menteur, et quand il partit, il n'avait pas menti.

« Afin d'être payés du service essentiel que nous lui avons rendu, nous gardâmes son manteau. On fit un récit en vers de cette aventure. Je vais vous les chanter ; car je suis aussi bon ménestrel que zélé chapelain : quand nos archers reviennent vainqueurs, je chante des chansons en leur honneur, après avoir psalmodié des *oremus* pour leur succès.

« Le brave Robin se vêtit d'un saint habit, comme un bon moine, et ensuite il alla dans le bois, et il marcha doucement, doucement.

« C'est qu'il guettait deux moines gris qui faisaient ensemble un bon repas, sur les feuilles éparses de l'automne.

« Bonjour, mes frères, dit le brave Robin, que faites-vous dans la forêt ?

« Puis il leur dit : doucement, doucement.

— Donnez-moi, je vous prie, du pain et du vin ; je ne peux rien trouver ici, sur les feuilles éparses de l'automne.

— Bon frère, nous vous en donnerions volontiers, mais nous n'en avons plus que pour nous, dirent-ils doucement, doucement.

— Alors donnez-moi quelque argent : je ne peux rien trouver dans la forêt, sur les feuilles éparses de l'automne.

— Nous n'avons point d'argent, bon frère.

— Eh bien ! prions pour en avoir, reprit Robin ; et il dit doucement, doucement : « ce qui viendra au bout de notre prière, nous le partagerons pieusement, sur les feuilles éparses de l'automne.

— Nous prierons avec toi, bon frère, car on ne te satisfait pas aisément » ; et ils chantaient leurs antiennes doucement, doucement.

Les pauvres moines tremblaient de peur, et voulaient s'éloigner de Robin, mais il les saisit et les fit mettre à genoux, sur les feuilles éparses de l'automne. »

« Les saints, dit le brave Robin, ont entendu votre prière. Votre bon ange a mis un sac d'*angels*^[5] pour notre partage. Avant de rien emporter, partagez, mes frères, dit Robin, doucement, doucement.

Puis il fit retentir dans la forêt les éclats de son cor, et soixante hommes armés se présentèrent, et les moines bondissaient comme des chevreuils, sur les feuilles éparses de l'automne. »

— Ce n'est pas ainsi qu'on m'a raconté l'histoire, dit le baron.

— Un conte, répondit le moine, est toujours raconté de la même manière, car personne n'a d'intérêt à le changer, tandis que l'historien arrange l'histoire pour son plus grand profit. »



CHAPITRE XIII.

What can a young lassie, what shall a young
lassie,
What can a young lassie do wi' an auld man ?

Burns.

« Qu'est ce qu'une jeune fille, je vous le
demande, peut faire d'un vieillard. »

Quand le moine eut cessé de chanter, Petit-Jean fouilla le voyageur.

« Il n'y a sur lui, dit-il, que cinq shellings et une bague ; le jeune homme a dit la vérité.

— Si c'est la pauvreté qui cause votre tristesse, dit Robin à l'étranger, parlez ; Petit-Jean est mon trésorier, il vous consolera.

— La pauvreté, répondit le jeune homme en soupirant, m'a fait perdre celle que j'aime ; mais à présent que je l'ai perdue, la richesse ne pourrait me la rendre.

— Expliquez-vous, dit Robin, peut-être pourrions-nous encore vous servir.

— Celle que j'aime va se marier aujourd'hui ; peut-être même est-elle déjà mariée. Elle épouse un vieux et riche chevalier.

— Quel est votre nom ?

— Je me nomme Allen.

— Hé bien ! Allen, où le mariage se fera-t-il ?

— À Edwinstow. Il sera célébré par l'évêque de Nottingham.

— Je connais cet évêque. Il y a moins d'un mois qu'il a dîné avec nous, et qu'il a payé trois cents livres pour son écot. C'est un fameux mélomane, notre aumônier le régala, je crois, d'une de ses chansons. Je veux aller faire ma partie à cette noce ; donnez-moi mon manteau de ménestrel ?

— Cher Robin, dit Mathilde, les temps sont dangereux ; il n'est pas prudent de se risquer hors de la forêt.

— Ne craignez rien, je prendrai mes précautions. »

Petit-Jean noircit les sourcils de Robin, teignit sa chevelure, et lui couvrit le nez de rouge ; puis il lui attacha une belle barbe au menton. Marian confessa que si elle n'avait pas été présente à la métamorphose, elle n'aurait pu reconnaître son Robin. Il prit sa harpe et partit pour Edwinstow.

Robin trouva l'évêque et sa suite sous le portique de l'église, où chacun attendait et demandait les époux. Le clerc interrogé répondit que, quoiqu'ils ne fussent qu'à un quart de mille de l'église, la marche était peut-être encore trop longue pour le futur époux qui était goutteux.

« Oh ! par ma foi, dit l'évêque mélomane, voici un musicien qui arrive à propos ; à présent je m'inquiète fort peu de ce retard ! Ho ! l'ami, venez-vous pour le mariage ?

— Peu m'importe pourquoi, ni pour qui je viens, pourvu qu'on remplisse ma coupe de vin. Je jouerai pour quiconque la remplira ; je chanterai ses louanges en vers pompeux, et je l'ornerai de tant de vertus, qu'il se félicitera de les posséder sans avoir eu la peine de les acquérir.

— Tu es un courtois musicien. Si tu veux réjouir mes oreilles de ta mélodie, je remplirai de vin, non-seulement ta coupe, mais toi-même.

— Que vous chanterai-je, dit Robin ? Dans quelle branche de mon art exerceraï-je mon talent ? car je peux facilement passer de l'antienne à l'*allegretto*, et du *de profundis* à la courante.

— Il serait inutile de te payer pour me jouer des antiennes, puisque je le suis moi-même pour en entendre. Nous allons faire un mariage, joue donc quelque morceau bien gai ; joue-nous une courante. »

Robin joua, et l'évêque, ainsi que tous les assistans, furent enchantés de son talent.

Sur ces entrefaites arriva la noce.

Le futur époux était richement vêtu ; mais sa mine et sa tournure ne répondaient point à sa toilette : il avait un œil louche, et il était boiteux ; il s'efforçait toutefois de sourire à sa belle, mais comme la goutte luttait en lui contre l'amour, son sourire se changeait en grimace.

La tristesse de la jeune fille contrastait avec sa parure ; elle était resplendissante d'or et de diamans ; la prodigalité de son vieil époux avait été sans bornes.

Placée entre son père et sa mère, ses pas étaient chancelans, son maintien abattu, ses joues décolorées, et ses yeux rougis par les larmes.

Robin regardait les futurs époux. Il dit à l'évêque :

« Voilà deux cordes qui ne s'accorderont point ; il y en a une toute cassée. »

Le vieil époux entendit le mot *cassée*, qui résonna mal à ses oreilles, et il s'avança vers Robin tout en boitant.

« Que dis-tu là, maraud, s'écriât-il ?

— Je dis, M. le chevalier, que le concert sera mauvais ; qu'une béquille est un triste instrument pour fêter une... épousée... »

Le vieil époux l'interrompit.

« Sors d'ici, misérable, lui dit-il, ou je te briserai mon bâton sur la tête.

— Je ne sortirai que si la jeune mariée me le dit, et me déclare en même temps que vous êtes son bien-aimé.

— Parlez », dit le père à sa fille, et il jette en même temps sur elle un regard sévère et menaçant.

Les yeux de la jeune fille se fixaient alternativement, d'un air inquiet et craintif, sur Robin et sur son père. Elle essaya de parler ; mais la voix lui manqua, et elle fondit en larmes.

« Il y a ici un motif légitime d'empêchement, dit Robin, et je mets opposition au mariage.

— Qui donc es-tu, misérable baladin de foire, pour oser venir jusque dans le sanctuaire montrer tant d'audace ? » Et le vieux chevalier frappait avec fureur la terre de son bon pied.

« Peu importe qui je suis, si je parle au nom de la loi : oui, c'est la loi romaine qui, par ma bouche, met empêchement à ce mariage ; elle veut qu'il n'y ait pas plus de dix ans de distance entre les deux époux : or

l'époux a, je pense, dans la présente espèce, cinquante ans de plus que son épouse, et cette disposition de la loi romaine, la loi naturelle l'approuve ; ainsi donc...

— Mon honnête ami, dit l'évêque, vous êtes moins courtois que je ne le supposais. Si vous aimez le vin, taisez-vous ; en parlant ainsi, vous prenez le mauvais chemin pour en avoir. Quant à la loi romaine et à la loi naturelle, que m'importe qu'elles disent non, si la loi dont je suis l'interprète a dit oui !

— Je suis de votre avis, répondit Robin, mais je soutiens que les saintes écritures parlent comme moi. »

En achevant ces mots, il fit retentir un petit cor qu'il portait sous son manteau, et soixante hommes armés parurent sur la place, et bientôt après devant l'église.

Le jeune Allen était en tête de la troupe. Il présenta à Robin son épée, tandis que frère Tuck et Petit-Jean entrèrent dans l'église ; mais avant ils avaient dépouillé l'évêque et son clerc de leurs robes de cérémonie, et s'en étaient revêtus.

Cependant Allen avait pris la main de sa bien-aimée. À ce doux instant, les yeux de la jeune fille reprirent leur éclat ; ses joues se colorèrent des plus vives couleurs, et d'un pas léger elle suivit son amant à l'autel. Le moine et Petit-Jean les y attendaient pour célébrer le mariage.

« Je veux, dit Robin, que, pendant la cérémonie, il y ait bal, et que l'évêque et le chevalier dansent ici une courante au son de mon instrument. »

Il accorda sa harpe et exécuta un air gai.

Ses gens formèrent un cercle, au centre duquel ils forcèrent à danser l'évêque et le vieux chevalier ; et, s'ils ralentissaient leur ardeur, Scarlet et Petit-Jean leur donnaient du courage en leur faisant sentir la pointe de leurs flèches. Enfin, le chevalier faisant une horrible grimace, supplia Robin d'avoir pitié de sa goutte.

« Aussi fais-je, lui dit Robin, et toute votre vie vous m'en remercirez ; la danse est un remède souverain contre la goutte. »

Le jeune couple sortit de l'église et la danse cessa.

Robin dit à l'évêque :

« Quand vous ferez un mariage, pensez à la loi romaine et à la loi naturelle, et si quelque article en est obscur, appelez mes docteurs pour l'éclaircir. »

L'évêque était trop essoufflé pour essayer de répondre.

La nouvelle mariée fit une révérence à ses parens, et s'en alla avec Allen et les archers.

Ils laissèrent tout en désordre dans l'église et sur la place. Les parens tempêtaient, les assistans riaient, l'évêque suait à grosses gouttes, et pouvait à peine reprendre haleine. Quant au chevalier, il frottait son pied goutteux, et se plaignait amèrement d'avoir chargé de précieux atours la femme d'un autre.



CHAPITRE XIV.

As ye came from the Holyland
Of blessed Walsinghame,
Oh met ye not my true love
As by the way ye came ?

Vieille Ballade.

« Ah ! si vous revenez de combattre en
Terre-Sainte sous les bannières du bienheureux
Walsingham, n'avez-vous pas,

dans le chemin, rencontré le cher objet
de ma tendresse ? »

Les chasseurs retournèrent dans la forêt, et, après un repos de quelques jours, Robin et Marian se disposèrent à conduire le baron près sire Guy de Gamwell.

Tous trois s'habillèrent en pèlerins. Ils voulaient passer pour de saints voyageurs, qui, débarqués de la Palestine, allaient à pied des rives de la mer qui bordent le Hampshire jusqu'au Northumberland.

Ils partirent ; et, protégés par la vertu de leurs bâtons et de leurs sandales, ils voyagèrent sans accident fâcheux.

Robin connaissait plusieurs places de repos entre Sherwood et le Barusdale, et il était sûr d'y être bien accueilli.

Ils entraient dans le Yorkshire, quand un soir ils passèrent près d'un château. Une dame était montée sur le haut d'une tourelle, et jetait de tous côtés des regards inquiets. Son mari était parti pour la Terre-Sainte ; elle se désolait de ne point recevoir de ses nouvelles, et guettait sans cesse les pèlerins au passage, afin de les interroger sur le destin du croisé son noble époux : elle aperçut nos voyageurs, et fit courir vers eux sa tendre nourrice.

La bonne femme les engagea de la part de sa maîtresse à se rendre auprès d'elle, et leur expliqua le motif de cette invitation, qui embarrassa beaucoup nos faux pèlerins. Cependant ils ne pouvaient décemment refuser de souscrire aux prières de la dame du château. Heureusement que le baron, dans sa jeunesse, avait fait le voyage de la Palestine, et qu'il entreprit de raconter ses propres aventures en les attribuant au noble époux de la châtelaine.

Les pèlerins furent admis devant lady Falkland. La mémoire du baron lui fournit mille beaux récits dans lesquels il fit jouer le rôle principal à son époux, et il répondit si bien aux questions qui lui furent adressées, que la dame ne douta point de sa véracité. Elle était transportée de joie : son époux vivait ; il jouissait de la faveur du monarque, faveur bien acquise par les

hauts faits d'armes qu'il accomplissait chaque jour, en invoquant le nom de la dame de ses pensées !

« Votre portrait repose sur son sein, et je l'ai vu bien des fois ; je vous aurais reconnue au milieu de cent femmes, dit-il avec audace. »

Le baron cependant se trouva fort embarrassé quand lady Falkland lui fit des questions relatives à la personne de son mari ; mais Robin vint à son aide. Il lui fit remarquer, en le poussant par le coude, un portrait suspendu à la muraille, et qu'ils jugèrent tous deux être celui de l'époux en question. Le baron calcula ce que le temps et les travaux avaient pu changer sur cette noble figure ; et il parla si hardiment et si bien qu'il ne resta plus aucune incertitude dans l'esprit de la tendre épouse.

Elle combla les pèlerins de politesses et de remerciemens, et les pressa de passer la nuit dans son château ; mais ils crurent devoir se refuser à ses instances. Ils lui firent leurs adieux et continuèrent leur route, en se félicitant d'avoir aussi heureusement échappé au danger d'être reconnus pour de faux pèlerins.

Ils passaient sur un pont, quand ils rencontrèrent sir Ralph. Il allait, avec son écuyer, au château dont les voyageurs sortaient, pour y réclamer l'hospitalité qu'ils avaient refusée.

Il n'aurait point reconnu les pèlerins, si les yeux de Mathilde n'eussent rencontré les siens. Le chevalier n'était point encore guéri des blessures que lui avaient faites ses regards pleins d'un feu céleste. Son cœur et sa mémoire lui retraçaient sans cesse ces yeux si pleins d'amour et de douceur ; il ne pouvait les méconnaître. Cependant il continua sa route ; mais il rêvait, il se disait à lui-même : « Il n'y a point sur la terre des yeux pareils à ces yeux-là. Or, si ces yeux sont ceux de Mathilde, il est plus que probable que la taille svelte du jeune pèlerin, que toute sa personne enfin est aussi celle de Mathilde. Or, si c'est Mathilde, qui peut l'accompagner ? le baron sans doute. Mais qui les accompagne l'un et l'autre ? c'est, j'en jurerais, son indigne amante, l'exécrable proscrit. »

Le chevalier raisonnait ainsi, tout en marchant vers le château. Après avoir réclamé et obtenu la faveur d'y passer la nuit, il demanda à la châtelaine si

elle n'avait pas vu passer des pèlerins. Elle lui apprit qu'elle les avait reçus et interrogés ; qu'ils avaient été long-temps en Palestine, et qu'ils en étaient nouvellement revenus. Comme le chevalier paraissait croire que les voyageurs avaient trompé la châtelaine en se faisant passer pour des croisés, lady Falkland l'assura qu'ils lui avaient donné des détails tellement circonstanciés sur les actions de son mari, et une description si exacte de sa personne, qu'il devenait impossible de les soupçonner de mensonge. Cette assurance ébranla la confiance du chevalier dans sa propre pénétration. Il aurait même acquiescé au jugement de la dame s'il n'eût pas considéré que c'était, pour un chevalier, tomber dans une espèce d'hérésie que de supposer qu'il pût y avoir *in rerum naturâ*, des yeux pareils à ceux de sa maîtresse.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée d'un courrier. Il venait de la Palestine et apportait des nouvelles qui se trouvèrent entièrement différentes de celles qu'avait données le baron. Si le pauvre lord avait illustré son nom dans la Terre-Sainte, c'était comme martyr, et non comme vainqueur : il avait été battu, blessé, désarmé, même dépouillé...

Il devenait évident que les voyageurs étaient de faux pèlerins ; ce qui fournit à sir Ralph une ample matière de réflexions. Sa tête en était si remplie, que son repas en fut troublé. Nous laisserons l'amour aux prises avec l'appétit, et le chevalier s'efforcer de les accorder, pour nous occuper de Mathilde et de ses deux compagnons.

Un soir, pour trouver un asile, dirigés par Robin, le baron et sa fille quittèrent le grand chemin et suivirent un sentier qui se perdait entre des rochers et des bois. À l'entrée de cette route étroite, ils furent aperçus par un paysan qui leur cria :

« Où allez-vous, mes maîtres ? ignorez-vous que ce sentier n'est fréquenté que par des voleurs ? »

— Veux-tu, dit Robin Hood, nous indiquer un chemin où il n'y en ait point, si tu le peux ; nous le suivrons de préférence ? »

Le paysan rit, fit la grimace, et continua de marcher en sifflant.

À mesure qu'ils avançaient, les bois devenaient plus obscurs.

Le chemin tournait le long de bouquets de chêne dont les rameaux touffus formaient d'épais ombrages, et permettaient à peine aux derniers rayons du soleil de les pénétrer, et de parvenir à nos voyageurs.

La forêt s'étendait jusqu'au bord d'un torrent qui lui servait de limite. On entendait le bruissement de ses vagues qui se brisaient contre les rochers, et on apercevait la blancheur de l'écume qui couvrait le torrent et reflétait les dernières lueurs du crépuscule.

Bientôt la nuit étendit ses voiles, et le vent agitait les arbres et les eaux, et s'engouffrant dans le creux des rochers, semblait le prélude de la tempête.

Aux pieds des voyageurs s'étendait une vallée. Une faible clarté partait d'une chaumière située dans la partie la plus basse du vallon, et les ruisseaux réfléchissaient ses feux pâles et vacillans.

Robin sonna du cor, et bientôt un autre cor lui répondit.

Il marchait en avant et se dirigeait vers la cabane, dont la porte s'ouvrit à un nouveau signal que donna son instrument.

Un jeune garçon parut sur le seuil, une torche à la main. Il vint au-devant des pèlerins, et pour arriver plutôt auprès d'eux gravit l'endroit le plus escarpé de la montagne. À l'aspect de Robin, il témoigna la joie la plus vive.

Il servit de guide et éclaira les voyageurs qui descendirent lentement et difficilement par des degrés taillés dans le roc, et qui passèrent avec peine sur des pierres amoncelées pour servir de pont dans une petite rivière qu'il fallait traverser avant d'arriver à la cabane.

Les pèlerins entrèrent dans la chaumière, et furent agréablement surpris par l'air d'abondance et de propreté qui régnait dans son intérieur. Ils voyaient s'étendre autour d'eux une tapisserie formée par des ustensiles de ménage et par des pièces de gibier suspendus le long des murs. Ces décorations

promettaient un bon souper, et leur perspective fut presque aussi agréable au baron que les portraits de ses aïeux.

Une femme, jeune encore, quoiqu'elle fût la mère du guide, accueillit avec empressement les trois voyageurs.

Dans le premier mouvement de sa joie, au son du cor de Robin, elle avait renversé son rouet, et elle était encore si agitée par le plaisir, qu'en voulant apprêter le repas, elle bouleversait tout son ménage.

Quoique cette femme ne fût pas régulièrement belle, elle était assez agréable, et l'expression de sa physionomie était si animée en regardant Robin, que Marian en conçut un peu de jalousie. Elle soupçonna que Robin pouvait bien avoir, en faveur de leur hôtesse, transgressé les lois de sagesse forestière, ainsi que maints législateurs qui montrent les premiers l'exemple de l'infidélité à leurs propres lois.

Pour un esprit aussi généreux que celui de Marian un soupçon était pénible ; il fut bientôt dissipé par l'arrivée du mari de la ménagère. À la vue de Robin il témoigna autant de plaisir que sa femme, et tous s'assirent avec cordialité autour d'une table couverte de gibier de bois, d'oiseaux de plaine et de poissons de rivière.

Le baron festoya ces différens mets avec une ardeur aussi vive que s'il eût été vraiment un pèlerin. Le mari produisit quelques flacons d'un vin vieux qui était mis en réserve pour les jours où Robin venait les visiter, car c'était pour eux des jours de fête.

Les manières des habitans de la cabane semblaient annoncer qu'ils n'avaient pas toujours été de pauvres paysans. Leur histoire n'était point un mystère. Ils parlèrent pendant le souper du changement de leur position, et Marian put en connaître les motifs aussi bien qu'ils les connaissaient eux-mêmes.

Le mari, comme Robin, avait été victime de l'usure, et ses dettes en avaient fait un proscrit : sa femme l'avait accompagné au fond des abîmes de Sherwood, où ils menaient une vie sans doute peu exemplaire, puisque leur existence était principalement fondée sur le gibier du roi.

Dans une de ses parties de chasse, le comte d'Huntingdon avait découvert leur romantique retraite.

Quand il devint lui-même un proscrit, et qu'il eût fondé sa société forestière, le mariage du protégé empêcha le protecteur de l'y admettre ; mais il le voyait quelquefois, et lui envoyait souvent des secours.

Il rendit les mêmes services à plusieurs autres personnes proscrites pour les mêmes causes. Robin les établit dans des retraites sauvages, où il les aidait et leur procurait les douceurs de la vie en leur donnant le superflu qu'il enlevait aux moines et aux usuriers. Il tirait aussi quelques avantages de ces différens établissemens ; ils lui servaient de retraite dans ses voyages, il y était mieux accueilli et plus en sûreté que dans une hôtellerie. Il jouissait en même temps du bonheur qu'il avait procuré, et il aurait été heureux de la félicité des autres, si elle n'eût pas été en opposition avec les lois. À la vérité, Robin les trouvait injustes, et les détestait ; mais on ne peut les enfreindre sans danger, sans remords, et même sans subir de grandes privations, et j'en atteste pour preuve le surnom de notre héroïne.

Le vent continuait de rugir dans l'épaisseur des forêts et dans les antres des rochers. La pluie tombait par torrens, et frappait contre les murs et les fenêtres de la chaumière, qui semblait ébranlée par la tempête, et même aux longs craquemens qui se faisaient entendre, on aurait pu craindre qu'elle ne s'écroulât.

Le jeune garçon sortit de son lit effrayé, tremblant. Sa mère cherchait à empêcher sa lampe d'être éteinte par le vent. Son mari entassait le bois sur le foyer. Leur hôte Robin faisait sauter le bouchon d'une autre bouteille, tandis que sa bien-aimée mouillait de ses lèvres la coupe de son bien-aimé, et remplissait celle de son vieux père.

« Donnez-moi, dit le baron, un bonnet pour en affubler ma tête ; jamais elle n'en eut tant de besoin. Les voûtes de la forêt, dit-il, que vous prétendiez me faire admirer tantôt, sont très jolies, très agréables, sans doute, tant que le soleil luit ; mais si j'étais condamné à vivre sous elles, je voudrais qu'elles fussent imperméables.

— Ici, dit Robin, vous coucherez sous un toit, et chez nous, vous reposeriez sous des tentes. Vous avez abondance de vin, et un foyer toujours bien nourri.

— Oui ; mais j’aime le soir à retirer mes bottes, et vous les ôtez rarement, vous autres chasseurs ; et j’aime à m’enfoncer ensuite dans un bon lit. Or, la racine de vos arbres est trop dure pour une couche, et leur mousse trop rude pour un traversin.

— N’aviez-vous pas des feuilles sèches pour matelas, et un surplus d’évêque étendu dessus ; que vouliez-vous avoir de plus doux ? Votre couverture était le manteau de voyage d’un abbé ; que pouviez-vous avoir de plus chaud ?

— Oui ; mais ce manteau d’un de vos conviés me faisait rêver au shériff de Nottingham, et j’aime à dormir paisiblement et sans rêver ; j’aime moi à me sentir en sûreté. »

En tenant ce discours, le baron étendait ses jambes devant le feu, et son dos sur son siège, comme un homme décidé à prendre ses aises, et il répéta encore : « J’aime, moi, à me sentir en sûreté. »

Au même moment, la femme se leva, et cria à son mari de prendre vite ses armes, et elle regardait vers la fenêtre d’un air effrayé. Tous les regards suivirent les siens, et on aperçut des casques, surmontés de plumes, qui paraissaient et disparaissaient dans l’éloignement.



CHAPITRE XV.

O knight thow lackst a cup of Canary.
When I did see thee so put down ?

« Ô chevalier ! tu as besoin d'un bon
coup de vin de Canaries ! Je te croyais
moins bête. »

On entendait frapper à la porte de la chaumière des coups qui semblaient donnés par un gant de fer. Une voix parvint à se faire entendre au milieu du tumulte de l'ouragan ; elle était suppliante, et annonçait un voyageur qui avait perdu son chemin. Robin se leva, et alla se placer contre la porte.

« Vous qui frappez ainsi, dit-il, qui êtes-vous ?

— Un soldat, un infortuné qui fuit la vengeance du prince Jean, répondit la voix.

— Êtes-vous seul ?

— Oui. La nuit est bien terrible ! Bons paysans, je vous supplie, accordez-moi l'hospitalité. Sans la tempête, je ne vous importunerais point. Je voudrais être resté dans les bois.

— Vous ne prévoyiez donc pas la tempête, quand vous êtes descendu dans la vallée ? Savez-vous que dans cet endroit il y a des brigands ?

— Je le sais, répondit-on encore.

— Et moi aussi je le sais, ajouta Robin. »

Le silence succéda à cette conversation entre des discoureurs l'un à l'autre invisibles.

Robin et ses amis, l'oreille appliquée sur la porte, écoutaient attentivement. Ils crurent entendre le son confus de plusieurs voix qui parlaient bas ensemble.

Robin et la voix reprirent leur conversation.

« Vous n'êtes pas seul, dit Robin, quels sont vos compagnons ?

— Hélas ! je n'en ai point d'autres que le vent et la pluie, et je vous assure que je voudrais bien ne point les avoir.

— Je sais bien, dit Robin, que les poètes donnent une voix aux vents et aux tempêtes ; mais, jusqu'à cette heure, ils ne les ont pas fait causer ensemble ; ils ne leur ont pas fait dire ce que je viens d'entendre très distinctement : *Hé ! bien, qu'allons-nous faire ?* »

Un silence d'une ou deux minutes suivit cette conversation.

Une voix forte fit entendre bientôt ces mots :

« Monsieur le manant, si vous ne nous ouvrez pas, nous allons briser la porte.

— Oh ! oh ! monsieur le soldat, victime du prince Jean, cria le baron, tu t'es donc multiplié ? Combien y a-t-il là de coquins ? Croyez-vous, misérables, avoir à faire à de pauvres gens faibles et sans défense, et pouvoir aisément les voler et les assassiner ? Vous pensez, peut-être, que vous ne trouverez ni armes, ni résistance ? Grâce à nos bâtons et à nos longues épées que, grâce à Dieu, nous savons manier, vous serez battus, mes drôles, si vous insistez davantage, et vous recevrez tant de coups que vos peaux en deviendront des cribles. »

On ne fit plus aucune réponse ; mais de vigoureux coups résonnaient en dehors sur la porte de la maison.

Robin, Marian et le baron se dépouillèrent promptement de leurs habits de pèlerins, et prirent des cottes de mailles, des casques et des boucliers que le paysan leur présenta. Tous les lieux où Robin trouvait un asile en étaient secrètement pourvus. Ils laissèrent toutefois leurs épées dans leurs fourreaux. Le plan de défense n'en fut pas moins formidable.

Le baron tenait une longue lance, dont il dirigea la pointe contre la porte, et dont il s'apprêtait à percer le premier ennemi qui se présenterait. Robin et Marian avaient à la main de grands arcs armés de flèches, dont la porte était le point de mire. Le mari portait un bâton gros et court, dont il se glorifiait

de savoir se servir avec force et prestesse, tandis que sa femme se saisit d'une broche, et la plaça comme la lance du baron.

Le vent et la pluie continuaient d'ébranler le toit et les fenêtres, tandis que les coups des assiégeans ébranlaient la porte de la cabane qui fut enfin brisée, et à cet instant elle parut encombrée par une douzaine d'hommes bien armés.

Derrière ces soldats roulait à grand bruit le ruisseau de la vallée, dont l'orage avait fait un torrent impétueux. Ses vagues jaunes étaient faiblement éclairées, en face de la cabane, par la lumière qui sortait de la porte enfoncée. Les pierres sur lesquelles les assaillans avaient dû passer, étaient ensevelis sous les eaux, et la clarté sortie de la chaumière allait mourir sur le sombre feuillage d'un vieux chêne enraciné sur le penchant de la colline, et que faisait mugir le vent.

Au moment où la porte fut brisée, Robin et Marian décochèrent leurs flèches. Celle de Robin frappa un des assaillans à l'épaule, et lui rendit son bras droit inutile, tandis que celle de Marian atteignit un autre homme d'armes au genou, ce qui le contraignit à rester dans une position, sinon agréable, du moins très religieuse.

D'un seul coup, la lance du baron perça de part en part, et retint comme des trophées, le bouclier et le casque d'un guerrier, que le choc enleva et renversa à une grande distance, et les ombres des ancêtres du baron durent applaudir à ce noble coup.

Le brave paysan étendit un autre ennemi sur la place ; mais sa femme fut moins heureuse : l'arme de l'amazone ne rencontra d'autre victime que la porte. Alors les ennemis entrèrent avec fureur dans la chaumière, et il s'ensuivit un combat terrible, mais inégal. Robin et ses gens firent des prodiges de valeur.

La femme, qui avait perdu sa lance, prit pour la remplacer tout ce qui tombait sous sa main : les pots, les plats, les poêles volèrent à la tête de l'ennemi. Le bâton du paysan tombait sur les têtes des assaillans, comme le fléau sur des gerbes, pendant que le baron rugissait comme un lion furieux.

Cependant Robin reçut un tel coup de sabre sur la tête, qu'il fut obligé de mettre un genou en terre, et que son épée s'échappa de sa main. Mais à l'instant où elle tomba par terre, le jeune garçon, que l'horrible tempête avait fait sortir de son lit, se présenta bravement dans la chambre, quoiqu'il ne fût qu'en chemise, et ramassa le glaive de notre héros. Celui-ci, déjà relevé, se ressaisit de son arme et pressa vivement deux adversaires qu'il avait en tête ; l'un d'eux lâcha le pied, et tomba à la renverse dans une cuve remplie d'eau : l'autre fut étendu sans mouvement aux pieds de Robin, qui se précipita alors au secours de Marian. Elle avait aussi deux adversaires à combattre. Son amant la débarrassa de l'un d'eux, et l'autre reçut un tel coup du bras formidable de notre héroïne, qu'il tomba tout de son long, son épée d'un côté et son casque de l'autre.

Il cria merci au vainqueur, et Marian reconnut son tendre chevalier, sir Ralph de Montfaucon.

Sa suite, qui restait encore, fut confondue par la chute de son chef, et elle posa les armes. On consentit à leur accorder la grâce qu'ils sollicitaient.

« Eh bien ! sir Ralph, dit Marian, vous êtes encore une fois à ma merci !

— J'y serai toujours, beauté cruelle, répondit le dolent chevalier.

— Par le ciel, beau sire, dit le baron, vous êtes un hôte bien reconnaissant ! Voilà donc vos remerciemens pour mon *roast-beef* et pour mon vin d'Espagne ! Vous regrettiez, disiez-vous, d'avoir troublé les épousailles de ma fille ; preux chevalier, vous baisiez sa main en signe de soumission et de repentir, et maintenant vous venez nous assaillir ici ! Apprenez, sir chevalier, que vous n'êtes qu'un sot, qu'un fat, et que je suis bien content que ma fille vous ait bien battu ! — Frappe, ma fille, frappe encore, et ensuite jette le dans le torrent.

— Confessez vos torts, dit Marian au chevalier ; dites le motif qui vous a conduit en ces lieux, et comment vous avez pu nous y découvrir.

— Je ne confesserai rien, répondit le chevalier.

— Alors, toi faquin, parle, dit le baron en mettant la pointe de son épée sur la gorge de l'écuyer.

— Ôtez d'abord l'épée, dit l'écuyer, elle est trop près de mon gosier, la voix ne pourrait en sortir, la peur l'y ferait rentrer ; ôtez l'épée, et je dirai tout ce que vous voudrez. »

Le baron consentit à cette demande ; mais il ne la remit pas dans le fourreau, et son œil suivait tous les mouvemens de l'écuyer, comme un chien d'arrêt qui guette un lièvre timide.

« Le chevalier mon maître, dit l'écuyer, après vous avoir rencontrés lorsque vous quittiez le château de lady Falkland, se rendit auprès de cette dame, et lui apprit qui vous étiez. Il obtint d'elle les forces qu'il jugea nécessaires pour vous réduire et vous arrêter. Si le grand moine eût été avec vous, il en aurait demandé trois fois plus. Vous venez de lui prouver qu'il avait mal calculé son affaire.

« Quoi qu'il en soit, nous partîmes sans délai, et rencontrâmes un paysan qui nous mit sur vos traces en nous indiquant le sentier par lequel vous étiez entrés dans la forêt. Nous fûmes guidés dans la vallée par la lumière de la maison.

« Notre premier projet était de nous mettre en embuscade, afin de tomber sur vous à l'improviste demain matin, quand vous seriez sortis de la cabane ; mais, pour notre malheur, la tempête a changé notre plan de campagne, et nous avons voulu forcer la place. Quant à ce qui s'est passé depuis, vous le savez comme nous. Si vous en voulez un récit, chargez-vous de le faire ; car en guerre comme en amour, c'est un grand avantage de pouvoir parler en vainqueur.

— Tu es un joyeux personnage, dit le baron en frappant sur l'épaule de l'écuyer ; tiens, prends cette coupe de vin.

— Grand merci, dit l'écuyer, *mieux vaut tard que jamais* ; cependant il est malheureux que ce ne soit pas avant le combat que cette rasade m'ait été versée, j'aurais été dix fois plus vaillant !

— Sir Ralph, dit à son tour Marian, voici la troisième fois que vous attaquez mon noble lord et moi, et que vous menacez notre vie. Je dis *notre* vie ; car lui et moi ne faisons plus qu'un ; qui attaque l'un, attaque l'autre.

« Croyez-vous donc, sir chevalier, que je puisse jamais vous appartenir par la contrainte ? C'est me juger bien faible, et me connaître bien mal ! Détrompez-vous, sir Ralph, et soyez enfin convaincu qu'une nouvelle tentative, à cet égard, serait pour vous la dernière. Je consens à vous faire grâce encore aujourd'hui, moins par bonté que par mépris. J'y mets cependant une condition, c'est qu'à l'avenir vous cesserez de nous poursuivre. Si vous désirez vivre, prêtez-en le serment. »

Le chevalier n'avait point d'autre alternative que d'obéir à Marian son vainqueur. Il jura sur l'honneur de la chevalerie d'observer les lois qu'elle lui imposait.

Fut-il fidèle à ce serment ? c'est ce que nous ne pouvons dire : *di lui la nostra istoria più non parla.*



CHAPITRE XVI.

Carry me over the water, thon fine fellówe.

Vieille Ballade.

« Fais-moi passer l'eau, toi, gentil compagnon. »

Les pèlerins continuèrent leur route dès le lendemain, et bientôt arrivèrent sans accident à la demeure de sir Guy de Gamwell.

Exilé de son ancien manoir, ce bon chevalier était en proie à la mélancolie, et sa nouvelle demeure lui paraissait une morne solitude. Dans le Yorkshire, il se trouvait obligé de vider sa bouteille, seul, triste et pensif, tandis qu'à Gamwell, chaque fois qu'il portait sa large coupe à ses lèvres, les voûtes de son château retentissaient des acclamations de ses joyeux vassaux.

L'absence de son fils lui causait un chagrin encore plus vif que celle de ses convives, William avait été jusque-là son principal pourvoyeur, et loin de lui, les pâtés étaient vides : plus de gibier pour les garnir.

L'arrivée de nos voyageurs causa la joie la plus vive au bon Guy de Gamwell, surtout quand il apprit que le baron resterait avec lui. Il sentit renaître toute l'ancienne vivacité de son esprit, et surtout de sa mémoire, et, pour se dédommager de ses privations passées, il ne cessa de raconter que lorsque ses auditeurs furent tous endormis.

Dès le lendemain, Marian et Robin firent leurs tendres adieux au baron et à leurs hôtes ; mais avant de quitter le voisinage du Barusdale, ils crurent devoir changer leurs costumes de pèlerins en celui de ménestrels ambulans, et ainsi déguisés, ils voyagèrent gaiement et en sûreté.

Un soir ils arrivèrent sur le bord d'une rivière. Dans l'instant où Robin cherchait comment ils pourraient la traverser, il aperçut sur l'autre rive, un bateau de passage attaché à un tronc d'arbre. Une colonne de fumée s'élevait au-dessus des saules plantés sur le rivage, à travers desquels on apercevait l'extrémité d'un toit. Robin en tira la conséquence que c'était la demeure du batelier, et il cria :

« Batelier ! holà, batelier ! » personne ne lui répondit.

Il appela d'une voix plus forte encore ; mais l'écho seul répéta *batelier* !

Cependant ils crurent voir un homme sortir du milieu des saules, et qui s'avancait vers le bateau.

« Par le ciel, c'est un moine, s'écria Robin !

— Et il porte une épée attachée à son cordon, ajouta Marian. »

Déjà le moine avait délié la nacelle, et d'un seul coup d'aviron l'avait lancée loin de la rive, quand Marian s'écria :

« Robin, Robin, c'est notre aumônier ; c'est le frère Tuck !

— Silence ! dit Robin, déguisons nos voix ; dans la nuit, il ne pourra nous reconnaître ; et je veux m'amuser à lutter avec lui. »

Le moine s'avavançait en chantant.

La barque aborda. Robin et Marian y sautèrent, et son conducteur la mit encore à flot. Cependant le moine examinait ses passagers.

« Pourpoints de soie, dit-il, sont rarement bien garnis ; errans ménestrels, vous pouvez sans crainte chanter devant des voleurs. Les voyages sont des moyens pour acquérir de l'or : *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*, dit un vieux proverbe. Les seigneurs se plaisent à entendre célébrer une gloire qu'ils n'ont pas eu la peine d'acquérir ; et pourtant, quand vous visitez leurs châteaux, un souper et un lit paient seuls vos doux chants.

« Vous frappez de porte en porte avec votre petite pacotille de mensonges et de cajoleries. Elle est chargée d'exploits pour les chevaliers efféminés, de probité pour les usuriers, de sobriété pour les moines, de chasteté pour les nonnes, enfin de toutes marchandises de bon débit, qui ne coûtent rien de premier achat, et bravent les voleurs. Après que cent chalands sont satisfaits, la boutique est encore aussi pleine et aussi bien fournie. Mais sachez, baladins, que je ne veux rien du tout de votre monnaie ; je veux du plus solide. Je prétends connaître de quelle couleur sont vos écus, et, si pour me payer vous faites des façons, je briserai vos instrumens sur vos têtes. Voyez si cette harmonie peut vous plaire. »

Ce discours peu flatteur tirait à sa fin, quand ils approchèrent de l'autre bord.

« Pourquoi, moine impudent, dit Robin, viens-tu crier ainsi des sottises à nos oreilles ? Qui es-tu, toi, pour faire tant le fanfaron ? espèce mêlée, mauvais amalgame de moine et de batelier ; tu n'es, je crois, ni l'un ni l'autre, mais un brigand déguisé. Tiens, regarde cet argent, et rassasie-t-en

bien la vue, car tu n'en tâteras pas, moine, ou batelier, ou voleur, ou démon. Voici la monnaie dont je veux te payer ; Robin lui montra son bâton, et il ajouta : le ménestrel te défie.

— Ce paiement, dit le moine, est trop avantageux pour être refusé ; la récompense est honnête ; mais je me pique de générosité ; je veux, dit-il en agitant son énorme bâton, te faire connaître que ma monnaie vaut la tienne. Gentil compagnon, je n'exige plus de salaire, c'est moi qui veux t'en donner un dont tu pourras être content. »

Comme les deux champions prétendaient mutuellement, non point à recevoir le paiement, mais à le faire recevoir à l'autre, il s'engagea un combat au bâton.

Ils étaient tous deux si habiles et si exercés dans l'attaque et dans la défense que la victoire restait indécise, et qu'ils s'épuisaient en efforts superflus. Robin feignit une retraite. Le moine le poursuivit et oubliait de se tenir en garde ; alors le faux ménestrel se retourna précipitamment, et son arme aurait mesuré la tête chauve du moine, si celui-ci n'eût pas fait, par une parade habile, sauter dans la rivière le bâton de son ennemi.

Fier de sa victoire, le frère menaçait à son tour la tête de Robin. Le bâton planait au-dessus, et à l'effort ainsi qu'à la force du moine, on jugeait que le coup serait effroyable ; mais Marian se saisit du bras de l'athlète, et cessant de déguiser sa voix :

« Moine insolent, s'écria-t-elle, je te prends en flagrant délit ; tu te mets en révolte contre ton seigneur ; à genoux, traître, à genoux !

— Vertu de mon froc, dit frère Tuck, je me battais contre mon chef ! Quoi ! c'est vous, j'ai peine encore à le croire ! que vous êtes bien déguisés ! Robin, joyeux Robin, ce jeu pouvait te coûter plus cher qu'un combat ! mais voici un baume souverain contre toutes les blessures extérieures et intérieures. »

Le moine lui présenta un flacon de vin de Canaries.

« Qui a pu, dites-moi, reprit le frère, vous déterminer à cette mascarade ? quel costume avez-vous pris là ? Ne saviez-vous pas que c'était celui qui devait le plus échauffer ma bile ? Autant j'honore ces grands et beaux génies qui chantent la vraie gloire, autant je méprise ces lâches flatteurs qui se font doreurs et vernisseurs de toutes les turpitudes et de tous les vices. À force d'art et de mensonges, ils parviennent à donner au faux or un éclat plus vif et plus brillant que n'en possède le véritable ! Les animaux de cette espèce excellent surtout dans l'instinct de leur conservation, et je m'étonnais d'en rencontrer un qui osât me défier au combat. Je me réjouissais de lui infliger une punition doublement fraternelle ; car je suis moine et chanteur.

— Comment se fait-il, lui demanda Marian, que nous vous trouvions ici, quand nous vous avons laissé à Sherwood régent de notre empire ?

— Lorsque j'échappai à mes bien-aimés frères de Rubygill, dit le moine, ce lieu fut mon premier asile, et c'est mon ermitage.

« Je viens ici pour me recueillir et pour fuir les vanités de ce monde qui pourraient me posséder trop intimement, depuis que j'ai eu l'honneur d'être élevé au grade d'aumônier de votre cour.

« Je trouve en moi certains indices que le midi de ma vie est passé, et que je touche à son crépuscule. Je deviens de plus en plus intolérant pour le mauvais vin, et ma délicatesse pour le bon augmente à proportion. N'en est-il pas ainsi de tous les hommes sur le déclin de leur vie, et n'est-ce pas une preuve évidente que j'y arrive à mon tour ?

« Lorsque je viens ici, j'en éloigne le batelier en lui donnant de pieux messages qui l'occupent pendant que j'y séjourne. Je veux pouvoir méditer en paix dans cette solitude, et je prends pour y venir le temps où je suis le moins nécessaire dans la forêt.

« Depuis votre absence, les recherches que le prince fait de Marian sont encore plus actives. Ce Jean est un mauvais voisin.

« Nous avons cru devoir ne conserver dans la forêt que la quantité d'hommes nécessaires pour former un noyau, un point de ralliement à votre

domination forestière. En l'absence de vos majestés, nous préservons difficilement nos personnes des dangers qui nous menacent et nous menaceront tant que le traître Jean infectera notre territoire. »

Après ce long discours du moine, il conduisit Robin et Marian dans sa paisible cellule. Là, ses souverains devinrent ses hôtes, et lui aidèrent à garnir son modeste couvert d'un repas frugal, qui consistait en gibier, en poisson et en vins de toute espèce.

Vers la fin du souper, le moine entonna des chansons, et ses deux convives, se conformant à son humeur enjouée, chantèrent avec lui, tandis que le disque argenté de la lune, qui paraissait au sommet des montagnes, pénétrait dans leur ermitage, et éclairait leurs plaisirs.

À minuit, ils furent interrompus par le son d'une voix, qui venait de l'autre rive, et qui criait : « Batelier ! »

Ils écoutèrent et entendirent répéter : « Batelier ! »

Les sons étaient clairs et distincts, et avaient en même temps une expression douce et touchante. Le moine s'agitait sur son siège, se frottait le front, élevait les yeux au ciel, puis les fixait sur la terre, et semblait chercher à éviter les regards de ses hôtes.

Il tomba dans une profonde méditation dont il ne sortit que pour jeter des regards rapides tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, puis il toussa, et vida sa coupe pendant que la voix répétait plus haut : « Batelier ! Batelier ! »

« N'irez-vous pas chercher le voyageur, lui demanda Robin ? »

Le moine remua la tête d'un air de mystère, et dit en soupirant :

« Ce passager ne passera jamais... ! À chaque orage et à chaque pleine lune cette voix se fait entendre à minuit. « Batelier, batelier ! crie-t-elle. Souvent mon valet et moi avons entrevu une grande figure blanche sur la rive opposée, et nous avons traversée plusieurs fois la rivière pour répondre à son appel ; mais quand le bateau touche le bord, la figure s'évanouit.

— C'est étrange ! dit Robin.

— Très étrange ! dit le moine d'un ton solennel. »

Un cri perçant, et qui eut plus de durée, se fit entendre.

« Il faut que j'y aille, dit le frère, sans quoi nous n'aurions aucun repos. Je voudrais à cet instant que ma barque fût pleine de mes amis. Quand je suis seul, je m'imagine être Caron qui passe le Styx pour aller chercher une ombre.

— Je vous accompagnerai, dit Robin.

— Non, non.

— Alors ce sera moi, dit Marian.

— Encore moins, » répondit le moine ; et il sortit de la cellule en courant.

Robin et Marian le suivirent ; mais le moine se hâtait si fort, qu'il monta dans son esquif et la poussa au large avant que ses amis fussent arrivés sur le bord.

Vis-à-vis on apercevait l'apparence d'une femme vêtue de blanc, dont les draperies se dessinaient en ondes légères, aux pâles clartés de la lune. Le bateau s'avancait près d'elle. Robin et Marian respiraient à peine, les yeux fixés sur le fantôme. Ils crurent entendre quelques sons confus, sans pouvoir distinguer les paroles. La barque toucha la terre ; le fantôme disparut dans les ombres de la nuit. Le moine revint près de ses hôtes, et ils rentrèrent dans l'ermitage.

Quand frère Tuck eut achevé de vider sa coupe, il dit qu'une vieille romance racontait qu'une jeune fille s'était noyée dans cet endroit de la rivière. Il la chanta ainsi à ses deux compagnons.

MARIE,
complainte.

Malgré le vent et la pluie,
Voulant revoir son amant,
La douce et tendre Marie
Arriva près d'un torrent.
Mais le batelier sommeille,
Comment pourrait-on passer ?
Il dort ivre sous la treille.
« Je veux, je veux qu'il s'éveille, »
Dit-elle ; et pour l'éveiller,
Seule à minuit, sur la rive,
D'une voix douce et plaintive,
On l'entendit s'écrier :
« Ho ! batelier, vite, arrive ;
Je veux voir mon chevalier ;
Ho ! batelier, batelier ! »

Des bosquets, sur l'autre plage,
Sont le lieu du rendez-vous.

Marie en vain sous l'ombrage
Veut découvrir son époux.
Pour une fidèle amante
La nuit passe lentement
Dans une pénible attente ;
Et Marie, impatiente,
Pleurait au bord du torrent.
La nuit, seule sur la rive,
D'une voix douce et plaintive,
On l'entendit s'écrier :
« Ho ! batelier, vite, arrive ;
Je veux voir mon chevalier ;
Ho ! batelier, batelier ! »

Près de Marie éperdue
L'orage vient d'éclater ;
L'éclair sillonne la nue,
Et la foudre va tomber.
À sa lueur vacillante,
Paraît l'ombre de l'amant
Devant la vierge tremblante.
Il fait signe à son amante,
La regarde en gémissant,
Veut encor nommer Marie ;
Et, d'une voix affaiblie,
On l'entendit s'écrier :
« Ah ! pour toi j'aimais la vie !
— Je veux voir mon chevalier.
Ho ! batelier, batelier ! »

Plus de bonheur pour Marie,
Plus de plaisirs ni d'amours ;
D'un rival l'arme ennemie
Pour jamais trancha leur cours !
L'amante, désespérée,
N'aperçoit de son amant
Que l'ombre décolorée,
Et de la mort entourée,
Elle priait en pleurant.
La nuit, seule sur la rive,
D'une voix douce et plaintive
On l'entendit s'écrier ;
« Ho ! batelier, vite, arrive ;
Je veux voir mon chevalier ;
Ho ! batelier, batelier ! »

Sur une roche écroulée
Qu'environnait le torrent,
Elle invoque, agenouillée,
Le patron de son amant.
Dans sa fervente prière,
Son regard s'élève aux cieux ;
Et ne voit rien sur la terre.
Les flots renversent la pierre,
Et, dans leur sein écumeux,
Elle a fui loin de la rive.
Sur l'onde une voix plaintive
Vient encore murmurer :
« Ho ! batelier, vite, arrive ;

Je veux voir mon chevalier ;
Ho ! batelier, batelier ! »

Depuis lors, à chaque orage,
Des éclairs le demi-jour
Nous laisse entrevoir l'image
D'une martyre d'amour.
Parmi la grêle et la pluie,
Le tonnerre et l'ouragan,
Elle gémit, elle prie ;
Et c'est l'ombre de Marie
Qui plane sur le torrent.
Les vents portent sur la rive
Sa voix mourante et plaintive,
Implorant le nautonnier ;
Jusqu'aux échos elle arrive,
Et l'on entend répéter :
« Ho ! batelier, batelier ! »

Pendant que le moine chantait, Marian était rêveuse. Le triste sort de la jeune vierge aurait pu lui inspirer une tendre mélancolie ; mais au contraire, un sourire qu'elle cherchait à dissimuler effleurait sa bouche vermeille. Robin l'aperçut et devina sa pensée et ses soupçons.

« Honnête moine, dit-il en souriant à son tour, votre tradition n'est pas exacte. En ma qualité de ménestrel, je crois posséder la véritable, et je vais aussi la chanter :

LE SILVAIN-BATELIER.

Dans nos bois un silvain joyeux
Avait juré de rester sage :
Mais folâtre, vif, amoureux,
Il fuyait souvent le bocage...
Et le serment s'envola,
Et le silvain l'oublia ;
Le serment resta sous l'ombrage,
Loin du volage.

Aussi léger que le zéphir,
Notre silvain errait sans cesse.
Quand on voyage, le plaisir
Peut faire oublier la sagesse...
Et le serment s'envola,
Et le silvain l'oublia ;
Le serment resta sous l'ombrage,
Loin du volage.

Le silvain se fit batelier,
L'amour lui prêta sa nacelle ;

Et près du nouveau nautonnier
On vit voguer plus d'une belle...
Et le serment s'envola,
Et le silvain l'oublia ;
Le serment resta sous l'ombrage,
Loin du volage.

Sur l'onde a retenti minuit ;
Puis à la cloche solennelle
Se joint bientôt un léger bruit :
« Silvain, une fille t'appelle... ! »
Et le serment s'envola,
Et le silvain l'oublia ;
Le serment resta sous l'ombrage,

Loin du volage.

À cet appel mélodieux
De la gentille passagère,
Le silvain, dispos et joyeux,
Pousse à flot sa barque légère...
Et le serment s'envola,
Et le silvain l'oublia ;
Le serment resta sous l'ombrage,
Loin du volage.

Mais Phébé, de ses chastes feux
Couronne l'onde et le rivage,
Et notre silvain amoureux
À l'instant même devint sage...

Dans le bois il retourna,
Et la vierge l'oublia ;
Phébé la sauva du naufrage,
Loin du volage.

« Regardez, dit Robin, si le moine ne rougit pas. Bien des signes ont, dans ma vie, frappé ma vue, mais jamais encore je n'avais vu rougir un moine.

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi, dit frère Tuck ? c'est que, grâce au bon vin, ils ont toujours la rougeur sur le visage. Au reste, riez tout à votre aise. Personne ne riera devant moi, fût-ce à mes dépens, que je ne prenne ma bonne part de sa joie. Le monde est un grand théâtre, et la vie une mauvaise parade. Le plus heureux est celui qui s'en amuse le mieux. Ce qu'il y a de plus mauvais sur la terre, et qui n'est bon à rien, est cependant toujours assez bon pour prêter à rire ; et ce qu'il y a de meilleur ne peut rien valoir de mieux que d'exciter à la gaîté. »

Le moine ne répondit rien de plus et n'essaya point de dissiper les soupçons de Marian et de Robin sur la jeune fille. Il savait que souvent on aggrave le mal au lieu de le réparer, quand on s'appesantit sur certains sujets un peu scabreux.

Nos voyageurs avaient à peine goûté quelque repos qu'ils furent réveillés par l'arrivée d'un de leurs chasseurs. Il venait, en grande hâte, avertir le père spirituel des archers qu'ils étaient délivrés de leur ennemi. Des affaires urgentes avaient forcé le prince Jean à passer dans d'autres lieux.

Nos héros se félicitèrent de l'éloignement de ce formidable ennemi, et ils retournèrent gaîment dans leur domination forestière.

CHAPITRE XVII.

O this life
Is nobler than attending for a check
Richer than doing nothing for a bribe
Prouder than rustling in unpaid-for silk.

Cymbeline, Shakspeare.

« Ah ! la vie est trop noble pour qu'on
la passe dans une cour à la suite d'un
prince dont il faut chérir les dédains ;
elle est trop riche pour l'user dans la
fainéantise, afin de mériter des faveurs ;
elle est trop orgueilleuse pour qu'un
homme puisse se décider à porter des
vêtemens de soie pris à crédit chez les
marchands. »

Robin et Marian continuaient à vivre et à régner au milieu des verts bocages de Sherwood.

Ils parcouraient ensemble les bois et les clairières, depuis le réveil de l'alouette jusqu'au chant du rossignol.

Cependant Robin, qui était très dévot à la Vierge, ne serait jamais sorti le matin sans lui avoir adressé trois antiennes, et sans avoir entendu la douce voix de Marian chanter une hymne en son honneur.

Chacun de ses hommes avait aussi son patron, qu'il choisissait suivant son nom, ou selon son goût. Le moine adopta saint Botolph, dont il changea le nom en l'appelant saint Bottle^[6], patron que, depuis lui, tous les moines ont honoré, et frère Tuck n'était pas moins assidu à chommer saint Bottle, que Robin à fêter la Vierge.

Les souverains de la forêt continuaient à établir les lois de la justice naturelle, et à rectifier les inégalités de la condition humaine.

Ils faisaient de bonnes récoltes sur les riches et sur les oisifs, et en donnaient les gerbes aux pauvres et aux gens actifs.

De grands politiques ont depuis changé cette manière de récolter : ils ont moissonné sur tout le monde, n'ont fait part de la récolte à personne et ont tout gardé pour eux. Et même il marche des glaneurs à leur suite qui, bien qu'ils aient leurs greniers pleins, écartent les pauvres et les empêchent d'approcher : méthode qui ne fut point adoptée à la cour de Robin.

Aussi hospitalier que Cathinor, le roi de Sherwood plaçait chaque jour sept hommes dans sept passages différents pour inviter les voyageurs à son festin. Il est vrai qu'il imposait une petite condition à ses convives ; il fallait que le riche payât son écot assez largement pour que le pauvre fût défrayé *gratis*.

Petit-Jean et Scarlet erraient ça et là à la quête des étrangers. Robin et Marian tuaient le gibier, et quand il était apprêté, frère Tuck le bénissait.

Dans une belle soirée d'été, un chevalier remarquable par la force et la hauteur de sa stature, traversait la forêt de Sherwood.

Le soleil dardait ses rayons sur le feuillage, variait les nuances de la verdure, et offrait au voyageur l'occasion d'observer ses effets pittoresques ; mais les dispositions des chevaliers de l'ancien temps n'étaient pas aussi romantiques qu'elles le sont devenues dans le nôtre : ils jouissaient de la nature sans s'occuper de la décrire, et de l'ensemble, sans se soucier des détails. Cependant un nouveau point de vue s'offrit aux regards du voyageur et fixa son attention.

Un jeune et beau chasseur était en face de lui, le dos appuyé contre un arbre.

Le chevalier, qui craignait de s'être égaré, allait interroger ce jeune homme, quand lui-même prit la parole.

« En vérité, dit-il, sir chevalier, vous vous faites bien attendre ! Depuis trois heures mon maître retarde son dîner.

— Je ne dois point être celui que vous attendez, personne ne me connaît dans ce canton.

— Je crains que la mémoire ne vous manque, sir chevalier ; mais je suis ici pour la rafraîchir.

— Comment se nomme votre maître, et où habite-t-il ?

— Il se nomme Robin Hood, et habite près d'ici.

— Puisqu'il m'est inconnu, comment me connaîtrait-il ?

— Il connaît par instinct tous les chevaliers errans, et tous les moines fainéans.

— Je commence à deviner qui tu peux être, et quel est le but de cette invitation ; mais s'il ne me plaît pas de l'accepter... ?

— Si la persuasion manque, je dois employer un autre argument.

— Parles-tu sérieusement ? Je doute que ta jeune rhétorique pût me convaincre.

— C'est ce que nous verrons.

— Jeune garçon, avant de te mesurer avec moi, songes-y ; nous ne sommes pas égaux en force. Il y aurait pour moi plus de honte à lutter contre toi, qu'à endurer ton insolence.

— Peut-être que je vauds plus que l'apparence, et que mon adresse dépasse ma force. Qu'il plaise à votre chevalerie de l'éprouver, et de mettre pied à terre.

— Il plaira à ma chevalerie de châtier ta présomption, dit le chevalier en sautant de sa selle. »

Il était assez ordinaire, dans ces temps reculés, que la rencontre de deux champions fût suivie d'un défi et d'un combat.

Le chevalier avait pour lui la force et l'habileté. Le jeune chasseur avait moins de force ; mais, dans la science des armes, il était aussi instruit que son antagoniste, et il lui prouva son adresse.

L'étranger éprouvait d'autant plus d'étonnement et d'admiration, que la jeunesse du chasseur paraissait toucher à l'adolescence : avant le combat, ses traits délicats et sa taille élancée lui faisaient prendre en pitié un si faible adversaire.

Le soleil avait déjà mesuré l'espace de la forêt depuis plusieurs minutes, et les deux champions n'avaient encore pu se donner aucun coup décisif. Le chevalier avait seulement enlevé une des boucles de cheveux qui tombaient sur les épaules du chasseur, et celui-ci n'avait abattu qu'une des plumes noires qui flottaient sur le casque du guerrier, quand ils furent interrompus par une voix de stentor qui sortait d'un épais buisson.

« Bien combattu, jeune fille, s'écriait-on, bien combattu ! Tudieu ! à quel homme tu avais à faire ! de quels coups tu étais menacée ! Sa force n'excuse point son audace d'oser se mesurer avec toi sur tes domaines ; mais c'est à moi qu'est réservée le soin de l'en châtier. »

Le chevalier s'était retourné, et avait été bien surpris en voyant sortir du halier un grand et vigoureux moine qui brandissait en l'air un bâton noueux.

« Qui es-tu ? demanda le chevalier.

— Je suis, dit le moine, le chef de l'église militante de Sherwood. Mais qui es-tu toi-même qui es assez osé pour diriger tes armes contre notre belle reine ?

— Que dis-tu ?

— Je dis que c'est la belle reine de la forêt contre laquelle je te surprends en rébellion ouverte. Mais dis-nous donc qui tu es ? Parle à ton tour.

— Oui je parlerai, et ce sera pour déclarer que dans tous les combats singuliers que j’ai livrés en Terre-Sainte et en terre profane, aux chrétiens et aux infidèles, jamais aucun adversaire ne m’arrêta si long-temps ! Quoi ! c’est une femme ; je n’en peux revenir !

— Veux-tu, dit le moine, goûter de notre venaison dans la forêt, ou tâter de cette branche de chêne que je tiens dans ma main ?

« Décide si tu veux ou dîner ou combattre, ou faire l’un et l’autre ; et alors, dis par où tu veux commencer ? Je suis à toi pour tous les deux ; mais décide vite.

— Je dînerai, répondit le chevalier. J’ai combattu involontairement une femme, je ne combattrai point volontairement un moine, tandis que je me battrais volontiers pour défendre l’un et l’autre. Si madame est la reine de cette forêt, je ne veux point, étant dans ses états, différer plus long-temps de lui rendre mon hommage. »

À ces mots le chevalier baisa respectueusement la main de Marian, qui lui sourit avec grâce et dignité.

« Bien ! sire chevalier, dit le moine, très bien ! j’estime ta courtoisie ; elle égale ta valeur. À présent je vais être ton guide, et mon odorat sera le mien. Je sens l’agréable fumet du rôti qui vient à nous de la profondeur de la forêt. Viens, conduis madame, et je conduirai ton cheval. »

Le chevalier prit la main de Marian, et ils suivirent le moine qui chantait en marchant devant eux.

CHAPITRE XVIII.

Robin and Richard were two pretty men.

Mélodies de la mère Loie.

« Robin et Richard étaient deux jolis hommes. »

Cependant, précédés par leur guide, Marian et le chevalier s'avançaient à travers l'épaisseur des bois. Souvent ils étaient obligés de baisser la tête pour traverser le taillis, et les plumes du chevalier étaient balancées par le feuillage. Ils suivirent des sentiers qui avaient sans doute été pratiqués par les bêtes fauves, les gardes forestiers ou les voleurs. Le moine, en chantant, formait l'avant-garde ; après lui venait le cheval du cavalier, qui tantôt abaissait sa tête superbe, tantôt la relevait avec orgueil ; Marian marchait ensuite, et l'on voyait sur son visage cette expression de fierté qui doit embellir les traits d'une reine qui n'a jamais été soumise aux lois de l'amour, et marche *in maiden meditation fancy free*^[7] ; le chevalier formait l'arrière-garde, et quoique le caractère de sa mâle figure fût indolent, cependant on pouvait y lire l'étonnement de se trouver en pareille compagnie.

Quand le chemin devint plus large, il reprit la main de la dame, et c'est ainsi qu'ils arrivèrent devant Robin et son auguste cour.

La table était dressée dans une prairie, sous une voûte naturelle formée par des branchages. Le gazon émaillé de fleurs était arrosé par un ruisseau qui tantôt formait mille gracieux contours, tantôt étendait ses eaux comme pour mieux réfléchir les arbres et les fleurs, puis fuyait étincelant de l'éclat du soleil.

Les mets étaient abondants et délicats, et le couvert orné d'une vaisselle magnifique. À la vérité le shériff de Nottingham en était autrefois le propriétaire, et avait encore fourni aux chasseurs son cuisinier, le meilleur du pays ; Petit-Jean était parvenu à l'attirer adroitement dans la forêt, chargé de l'argenterie de son maître.

Cent archers s'étaient réunis pour le banquet ; quelques-uns assis autour de la table, les autres couchés en groupe sous les arbres.

Robin fit un accueil gracieux au chevalier, qui fut placé entre le roi et la reine de la forêt.

Un autre convive étranger avait déjà été admis au champêtre repas, et était assis entre Petit-Jean et Scarlet.

C'était un digne moine, dont la figure naturellement arrondie se trouvait alors étrangement allongée par la double influence du chagrin et de la peur. Son chagrin était causé par l'aspect de sa valise suspendue à une branche en face de lui, alors légère et vide ; tandis que naguère elle était lourde et bien garnie. Les flacons et les pâtés placés devant lui ne pouvaient ni le consoler, ni le rassurer. L'arrivée du chevalier lui donna quelque espoir de trouver en lui un protecteur, et il eut alors la force de démolir le respectable édifice d'un pâté de gibier, et de vider deux flacons. Mais le vin qui fait naître quelquefois et augmente la gaité, quelquefois aussi ajoute à la tristesse. Il en fut ainsi du moins pour notre pauvre moine ; car il n'eut pas plutôt expédié son vin, qu'il commença à pleurer et à se plaindre amèrement.

« Moine, qu'as-tu ? lui demanda Robin Hood ; n'as-tu pas heureusement terminé ton ambassade ?

— Hélas ! hélas ! tu le sais aussi bien que moi ! pauvre pécheur que je suis, je n'avais point d'autre mission que de déposer en sûreté dans notre sainte maison le trésor dont tu m'as dépouillé !

— Expose-moi son affaire, dit le frère Tuck à Robin, et je lui donnerai de saints conseils.

— Vous rappelez-vous le mélancolique chevalier qui dîna ici il y a un mois ?

— Je m'en souviens. Il devait payer le jour même quatre cents livres à un certain abbé qui ne voulait lui accorder aucun répit ; mais il n'avait point cette somme ; ses terres et ses maisons allaient être saisies. Tu lui prêtas l'argent dont il avait besoin, quoiqu'il n'eût pas d'autre sûreté à te donner que Notre-Dame ta patronne.

— Je n'en pouvais avoir de meilleure, dit Robin ; elle ne m'a jamais manqué de parole.

« Voici une des brebis de son saint troupeau qui vient de m'apporter la somme, capital et intérêts ; notre trésorier Petit-Jean l'a vérifiée, rien n'y manque.

« Le moine niait qu'il y eût de l'argent ; mais nous l'avons découvert, et notre foi s'est ainsi trouvée récompensée.

— Je ne sais rien de tout ce qui concerne votre chevalier, dit le moine, mais je sais que l'argent était à nous, et si je mens, que la Vierge me punisse !

— Elle te bénira pour avoir été un fidèle messenger, dit frère Tuck. »

Le moine recommença ses doléances ; mais Petit-Jean lui amena son cheval, et Robin lui donna l'ordre du départ. Il sauta avec agilité sur sa selle, et disparut sans dire adieu.

Le chevalier rit de bon cœur de la disgrâce du moine.

« Sire chevalier, dit frère Tuck, on assure qu'il n'y a sujet de rire que pour celui qui gagne au jeu, et cependant tu ris, toi qui dois y perdre à ton tour.

— J'ai gagné un bon dîner, de la gaîté, de l'expérience, je ne peux perdre en payant tout cela.

— Bien dit ! s'écria Robin ; d'ailleurs, il ne serait pas convenable qu'un pauvre chasseur traitât gratis un riche chevalier.

« Combien portes-tu d'argent sur toi ?

— Par ma foi, je n'en sais rien ; quelquefois plus, quelquefois moins, quelquefois point. Examine toi-même ; ce que tu trouveras, garde-le. Je voudrais qu'il y en eût davantage pour l'amour de ton grand cœur et de ta main toujours ouverte à l'infortune.

— Puisque tu agis ainsi, je ne toucherai pas à une obole de ton trésor. Bien des avares sont venus ici, et ne voulaient rien déboursier ; mais nous avons toujours eu besoin de leur argent, et jamais de celui des hommes désintéressés.

— Tu es toi-même un homme généreux, dit l'étranger, et je sais t'apprécier. Robin Hood est fait pour orner une cour, et non pour mener la vie d'un proscrit.

— Pensez-vous donc, répliqua le moine, qu'on vaille mieux à la cour qu'à Sherwood ?

— En vérité, il ne m'appartient pas de faire une réponse.

— Si nous sommes moins savans que vos courtisans, poursuit le frère, nous sommes cependant aussi habiles ; car sans tant de préliminaires, nous arrivons aux mêmes résultats.

« À la cour, on vit avec l'apparence de l'union, et en réalité, dans une rivalité secrète, et on n'y donne son cœur à personne ; mais nous sommes ici tous unis. On offre à tous la main en signe d'amitié ; nous sommes ouvertement amis ou ennemis.

« Être en relation avec tout le monde, et n'être l'ami d'aucun ; méditer intérieurement la ruine de celui auquel la bouche sourit, et craindre les embûches secrètes de ceux qui vous recherchent ; piller les honneurs, et ruiner la fortune d'autrui, non en combattant en plein jour, mais en ourdissant des trames, en minant, en sapant dans l'obscurité ; telle est la science que la cour enseigne et où elle excelle, sans doute ; mais les résultats sont les mêmes ; si les moyens pour y parvenir sont en opposition, cette différence n'est-elle pas tout à votre avantage ?

« Cependant, écoutez vos courtisans et vos ménestrels, ils donnent aux acteurs des noms bien différens ! Pour eux, Richard est un héros, et Robin n'est qu'un chef de brigands. Voyons donc quelle différence règne entre eux.

« Le héros vide le coffre-fort national, et le brigand ne vide que le portemanteau du voyageur ; le héros saccage les villes, et le chef ne saccage que les caves ; le héros s'exerce sur un plus grand théâtre, et le chef sur un plus petit ; voilà toute la différence : mais ceux qui exercent les mêmes professions parviennent rarement à s'accorder. Alors le héros donne à son rival le nom de *chef de brigands*. Le pouvoir devient le droit, fait des lois

pour s'en servir contre le faible, et de la morale pour se maintenir contre le fort et préconiser ses lois.

— Votre comparaison, dit l'étranger, sous un rapport, manque de justesse ; le héros combat pour l'honneur, et le chef pour son profit. J'ai combattu sous les bannières de Richard, et si, comme vous le dites, il saccagea les villes, c'est moins pour acquérir des trésors que pour illustrer son nom.

— Ne vous y trompez pas, sire chevalier, dit le moine, nous aimons et honorons le roi Richard. Mes amis, buvons tous à la santé du vaillant roi Richard ! Je voulais seulement vous démontrer, ou que nous ne méritons point les noms qu'on nous donne à la cour, ou que les courtisans les méritent comme nous.

— Bon père, dit Marian, vous pouvez ajouter que Richard dans ses états, est moins roi que Robin dans la forêt, et que les sujets de celui-ci sont plus fidèles.

— Hélas ! belle dame, dit l'étranger, je voudrais de bon cœur que votre dernière observation fût moins vraie. Au reste, si Richard pouvait entendre votre prédicateur, et vous voir, belle *maid*, ainsi que votre Robin, je ne doute point qu'il ne tendit la main au roi de Sherwood, avec plus de plaisir qu'à aucun grand d'Angleterre.

— Grand merci, sire chevalier, dit Robin. »

Le roi de la forêt se disposait à parler à son tour, et, comme le moine, à mettre sa science en opposition avec celle de la cour, et ses actions en parallèle avec celles de Richard, quand il fut interrompu par une exclamation de Petit-Jean.

« Écoutez, s'écria-t-il. »

On entendit le bruit éloigné de pas de chevaux. Ils approchaient, et on aperçut dans le lointain plusieurs cavaliers dont les uniformes brillaient au travers des arbres.

« Aux armes, mes braves, dit Robin ; aux armes, tous !

— Il ne faut point courir aux armes, dit le premier cavalier qui se présenta.

« Robin, dit-il, auriez-vous oublié sir William de la Lee ?

— Non, parbleu, répondit Robin, et qu'il soit encore le bienvenu à Sherwood ! »

Petit-Jean s'occupa, avec quelques chasseurs, de réorganiser l'économie de la table, et de remplacer les débris des provisions.

« J'arrive tard, dit William ; je viens de livrer un petit combat près d'ici. J'ai rencontré un bon paysan injustement assailli par une foule de robustes coquins, et je me suis arrêté pour le défendre.

— Je te remercie, dit Robin, comme si tu avais combattu pour moi-même.

— Voilà, dit William, les quatre cents livres que tu m'as prêtées ; je viens exprès pour te les rendre. Mes hommes t'apportent aussi cent arcs et des carquois bien garnis, que je te prie d'accepter comme une faible marque de ma reconnaissance : ma femme, mes enfans et moi n'oublierons jamais le service que tu nous as rendu ; nous déclarons que tu nous as sauvés du malheur et de la misère.

— J'accepterai avec joie les arcs et les flèches, dit Robin, mais de l'argent pas un denier, car la dette est payée. Notre-Dame, qui était ta caution, me l'a envoyé pour toi, »

Sir William voulut insister ; mais Robin demeura inflexible. Il répéta encore :

« C'est payé. Le messenger vient de partir à l'instant même. Ce noble chevalier a vu son départ, et peut te l'attester. »

Sir William se retourna pour regarder l'étranger, et il ne l'eût pas plutôt envisagé qu'il tomba à genoux en criant :

« Vive le roi ! » [\[8\]](#)

À ce cri respecté, tous les chasseurs tombèrent aussi à genoux, et répétèrent en *chœur* :

« Vive le roi !

— Levez-vous, dit le monarque en souriant ; Robin est roi ici, comme me l'a très bien démontré sa belle *maid*. Robin, j'avais déjà beaucoup entendu parler de toi, de ton ancien titre de comte, et de ton état présent de proscrit. Le comte d'Huntingdon était connu par son noble caractère, par son amour pour l'indépendance et pour le gibier du roi : et Robin Hood, non moins célèbre, a mérité les éloges de la renommée ; mais sa *maid* ne lui cède en rien : la réputation de ses beaux yeux court le monde avec les chevaliers blessés de ses traits vainqueurs. Si l'histoire ne trompe point, avant d'être reine, *Maid* Marian était Mathilde Fitz-Water. »

Marian fit un signe de tête affirmatif.

« Votre père, continua le roi, m'a prouvé sa fidélité. Revenu depuis peu de la Palestine, les affaires publiques m'ont empêché de m'occuper des intérêts particuliers ; mais justice sera faite au baron, ses biens lui seront rendus. Et toi, Robin, dit le roi en se tournant vers l'époux de Marian, veux-tu quitter ta vie forestière, reprendre ton côté, et devenir un des pairs de Richard-Cœur-de-Lion, qui n'aura jamais compté parmi eux de cœur plus loyal ? »

Avant de répondre, Robin regarda ses chasseurs. « Ils obtiendront aussi leur grâce, dit Richard, et même je promets une protection à ceux que tu garderas à ta suite, et si jamais je me confesse, ce sera à ton église militante.

— Grand merci, votre majesté, dit le moine. Mes pénitences seront des flacons de Canaries ; et si la dose était trop forte, je vous soulagerais, sire roi. »

Robin et sa suite se soumirent au roi. La joie générale fut bientôt augmentée par l'arrivée du baron et de sir Guy de Gamwell.

Richard honora de sa présence un renouvellement plus solennel du mariage de nos amans, et ce fut la troisième fois que cette cérémonie eut lieu pour marier Robin Hood et Marian, que le roi vit toujours d'un regard favorable.

Le moine ne put quitter les bois de Sherwood sans témoigner quelque tristesse ; il s'en éloignait et retournait souvent la tête pour les revoir encore. Il leur fit ainsi ses adieux :

Adieu, riant bocage,
Sous ton épais feuillage,
Enivré de parfums, à l'abri du soleil,
Que j'aimais le repos d'un paisible sommeil !
Hélas ! adieu, je te fuis, doux ombrage.
Et vous, ruisseaux,
Pour rafraîchir le nectar de la treille,
Dans vos contours, au pied de nos ormeaux,
Votre sein frémissant caressait ma bouteille.
Ah ! que ne suis-je un des cailloux
Baignés au fond de votre onde tranquille :
Contre les méchants, les jaloux,
Des touffes de roseaux me serviraient d'asile.

Essaims d'insectes et d'oiseaux,
Par votre aimable mélodie,
De nos solitaires berceaux
Vous chassez la mélancolie.
Vous que, dans son amour et sa fécondité,
La nature en gaîté
Fit pour la volupté.
Essaims joyeux, chantez et fuyez l'esclavage ;
Tous, dans vos doux ébats, fêtez la liberté,
Et, plus heureux que moi, demeurez au bocage.

Le comte et la comtesse d'Huntingdon consolèrent le moine en le fixant dans leur château et le chargeant des doubles fonctions de ménestrel et de prédicateur. On dit qu'il retourna souvent à son ermitage, pour y rencontrer le fantôme dont il avait chanté l'histoire ; mais les anciennes chroniques affirment qu'à mesure que le temps s'écoula, son zèle à cet égard se ralentit.

Robert et Mathilde brillèrent par leurs vertus, et exercèrent surtout l'antique hospitalité dans toute sa magnificence.

Lady Mathilde fut encore souvent appelée *Maid-Marian*, quoique ce surnom fût alors donné aussi à contresens que l'était celui de Petit-Jean.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Préface	v
Chapitre premier	1
Chapitre II	25
Chapitre III	40
Chapitre IV	54
Chapitre V	70
Chapitre VI	83
Chapitre VII	107
Chapitre VIII	120
Chapitre IX	131
Chapitre X	141
Chapitre XI	155
Chapitre XII	175
Chapitre XIII	194
Chapitre XIV	205
Chapitre XV	223
Chapitre XVI	237
Chapitre XVII	260
Chapitre XVIII	271

-
1. ↑ *Ale*, sorte de bière.
 2. ↑ Il est étonnant que Voltaire, qui avoue avoir eu tant d'obligation à l'abbé Tritême pour la composition de son poème comique, ne reconnaisse point avoir emprunté ce passage saillant de son poème héroïque à l'un des sermons de l'aumônier de Sherwood.

3. ⤴ Et elle se nomme *la vierge* Marian, *maid* Marian, parce que, bien qu'épouse, elle mène une vie de vierge, ce qui cessera seulement quand Robin cessera d'être un proscrit.

Vieille comédie.

4. ⤴ *These bishopes and these archebysopes ye shalt them bete and bynde*, dit Robin Hood dans une vieille ballade. Peut-être que ceci doit être pris dans un sens figuré et non littéral. Robin Hood considérait la fortune des riches comme une moisson que ses gens devaient récolter ; il comparait les évêques et archevêques aux gerbes les mieux fournies, voilà pourquoi il parlait de les lier et de les battre.
5. ⤴ *Angels, anges*, monnaie anglaise.
6. ⤴ *Bottle* veut dire *bouteille*.
7. ⤴ Avec des pensées vierges et une imagination libre. Shakespeare parlant d'Élisabeth. Voyez [le songe d'une nuit d'été](#).
8. ⤴ *God save the King* !